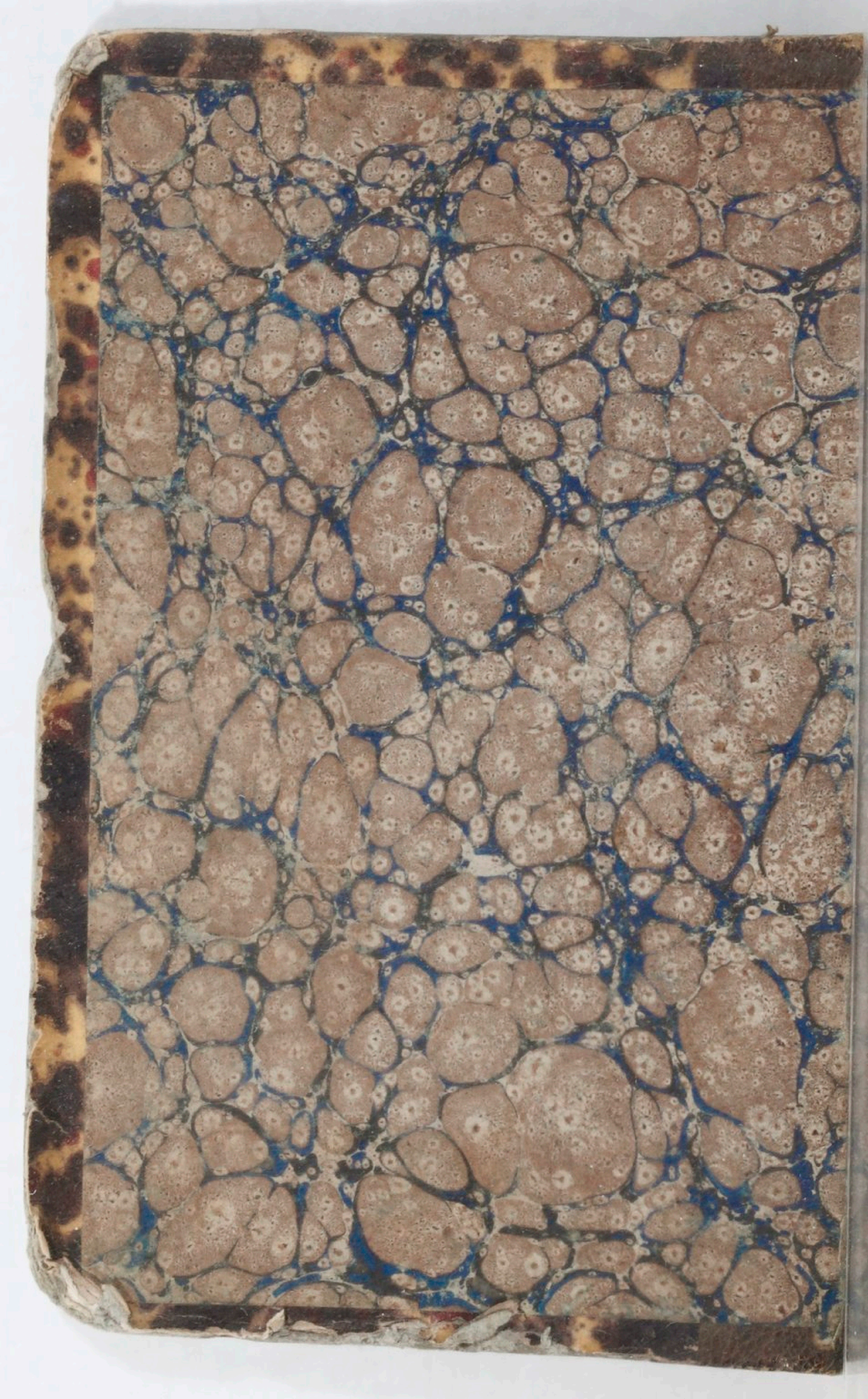
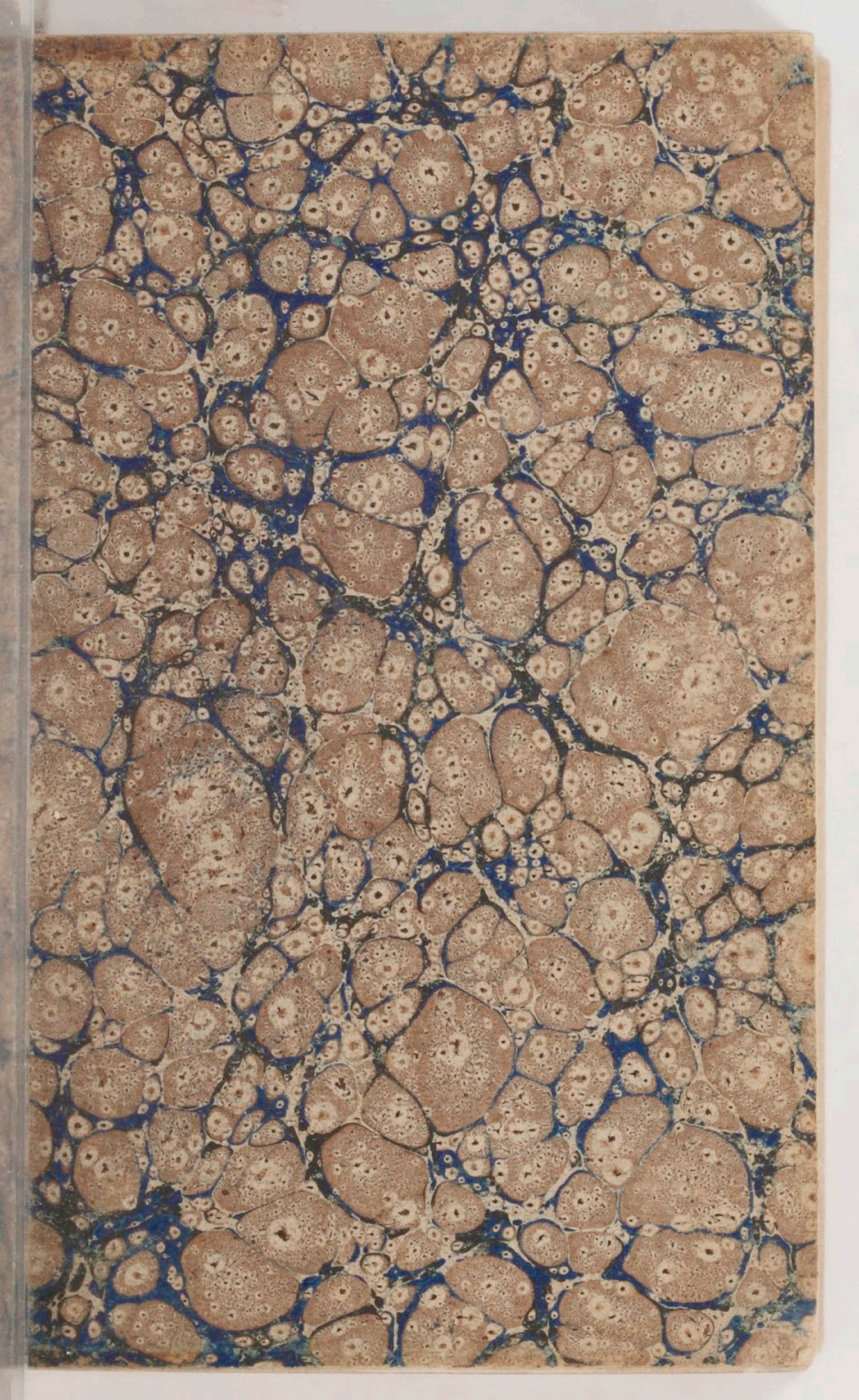
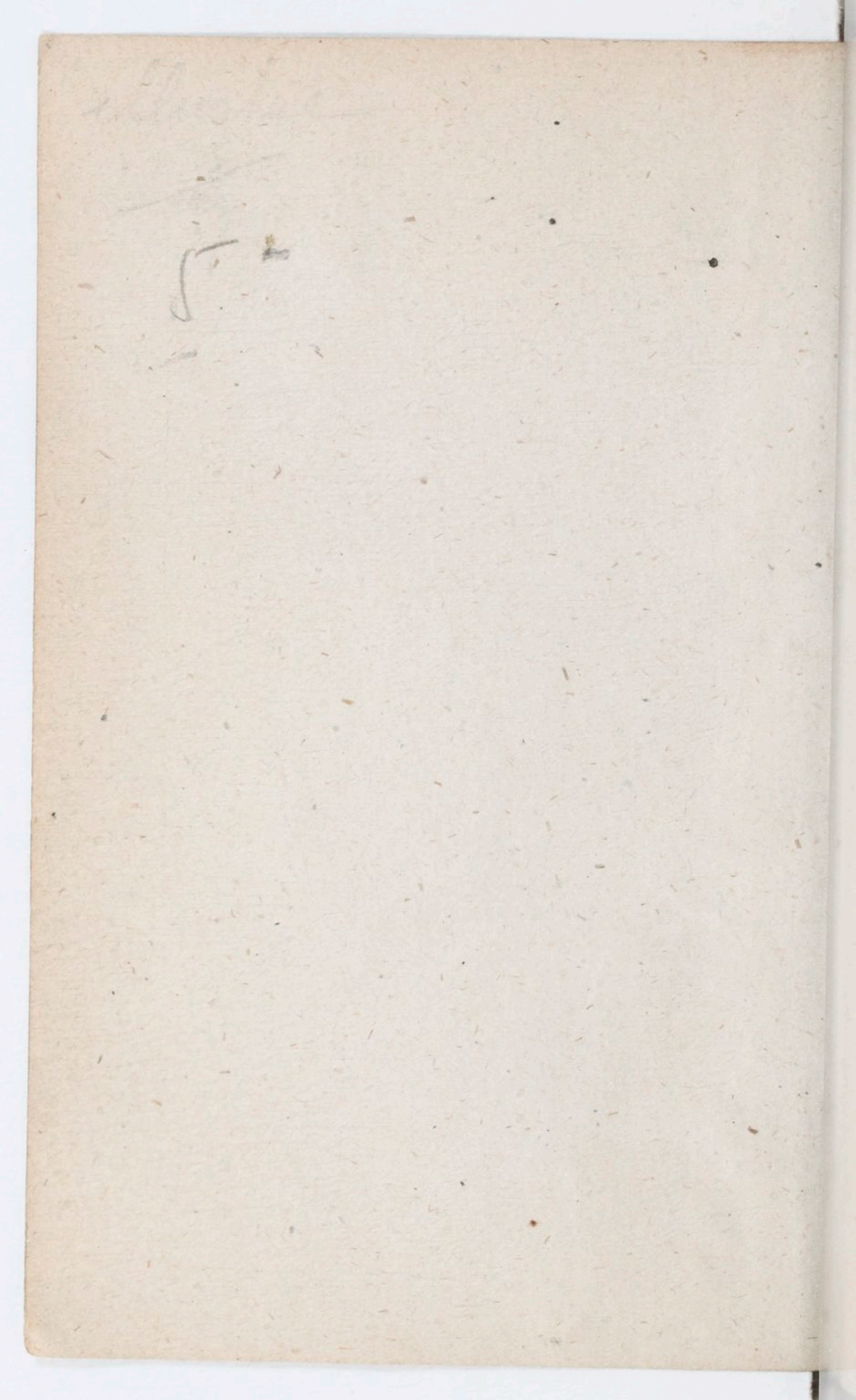
# Une saison aux eaux de St Gervais, en Savoie , par M. Jules Determes









# UNE SAISON

AUX

# EAUX DE SAINT-GERVAIS.

SAINT-DENIS.—IMPRIMERIE DE PREVOT.



Imp. de P. Bineteau.

Bains de S$^{t}$. Gervais.

(En Savoie)

# UNE SAISON

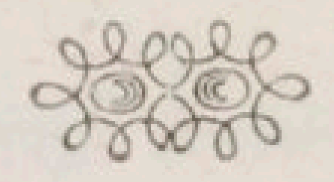
AUX

# EAUX DE SAINT-GERVAIS,

EN SAVOIE,

Par M. Jules Determes.

« . . . *Meminisse juvabit.* »



PARIS.

P.-J. CAMUS, LIBRAIRE,

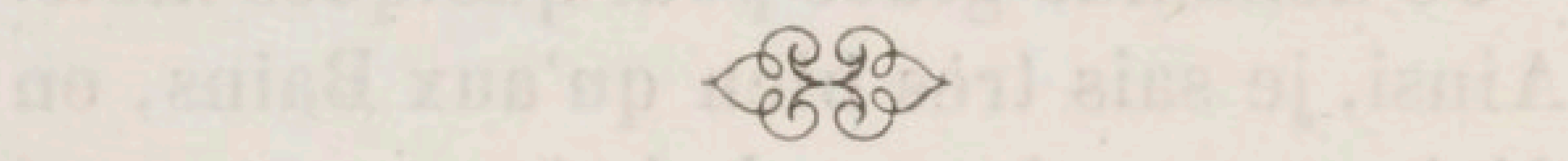
20, Rue Cassette, F. St-Germain.

1841.

(En Savoie)

# A

# M. Charles Hérald de Pages.



Tu retouveras dans ce petit livre plusieurs passages des lettres que je t'ai adressées pendant mon séjour en Savoie. J'ai cru que ces indications, destinées à te guider dans cette partie des Alpes, pourraient aussi être utiles aux voyageurs et aux malades qui se rendront aux eaux de Saint-Gervais. Comme tu le verras, mon ami, j'ai cru devoir emprunter beaucoup de choses à divers publi-

cistes dont l'autorité ne peut être superflue ; j'ai visité, comme eux, les localités, mais ils les avaient décrites avant moi et mieux que moi.

J'ai renvoyé aux *Notes* certains détails qui offriront peut-être quelque intérêt ; tels sont le tableau des principales hauteurs des environs de Saint-Gervais et du Mont-Blanc, celui des plantes les plus remarquables de ces contrées, etc.

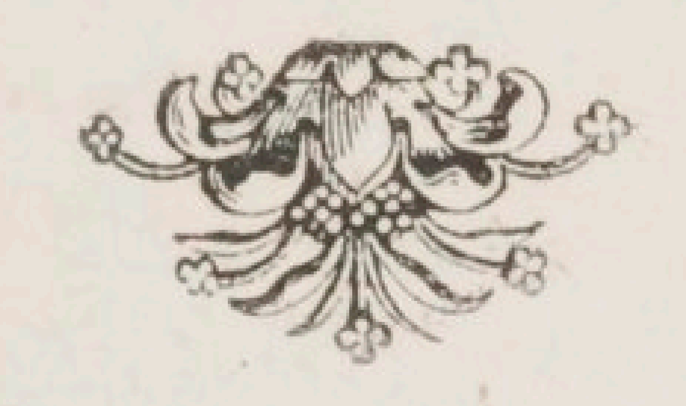
Je demande grâce pour quelques mots. Ainsi, je sais très-bien qu'aux Bains, on désigne sous le nom de *baignans* ceux qui prennent les eaux, sous celui de *visitans* les étrangers qui passent aux Bains sans y séjourner, etc. Pour moi, j'ai conservé les appellations *plus académiques* de *baigneurs*, *visiteurs*, etc. — Honni soit qui mal y pense.

Je sais encore que depuis tantôt trois cents ans, on s'est mis, sans respect pour l'étymologie, à nommer *Savoisiens* les habitans de la Savoie. Je suis de l'avis d'un écrivain de ce pays :

« J'aime mieux le mot *Savoyards ;* le « mot *Savoisiens* m'a trop l'air je ne sais « comment. »

Aussi bien, nombre de personnes ignorent que les *Savoisiens* sont des *Savoyards.*— Je dirai donc *Savoyards* pour habitans de la Savoie.

Ces réserves pourront servir de préface, d'avant-propos, ou de tout ce qu'on voudra. — Adieu.



# I.

## TOPOGRAPHIE

## Des Bains de Saint-Gervais.

Dès que j'ai voulu t'entretenir des Bains de Saint-Gervais, je me suis défié de mes propres impressions, j'ai craint de céder trop aveuglément à l'influence de l'enthousiasme, et j'ai interrogé ce qu'ont écrit, sur le même sujet, trois observateurs de positions et de caractères distincts : un savant, un homme du monde, un prêtre.

M. Raoul-Rochette, dans ses *Lettres sur la Suisse*, s'exprime ainsi :

« J'ai vu maintenant tous les bains de la Suisse ; je n'en connais pas dont

la situation, au fond d'une gorge effroyable et sur le bord d'un torrent furieux, soit cependant plus commode et plus riante que celle de Saint-Gervais.... Un paysage enchanteur comme celui que je trouve ici, des eaux, des bois, des cascades, des montagnes, tout ce que ce pays renferme de grand, de beau, de magnifique, c'est ce qui ne se rencontre nulle part, et c'est ce que je suis venu chercher ici.... Situés à la base même du Mont-Blanc, et accessibles, comme ceux de Tivoli, on jouit, aux Bains de Saint-Gervais, de tous les avantages que l'on trouve disséminés ailleurs. La nature s'y montre avec toutes ses ressources, au milieu de toutes ses pompes, et l'art et l'industrie y rivalisent partout avec elle, sur son propre terrain. D'agréables maisons ont été construites sur un sol conquis aux dépens du torrent et de la

montagne ; un potager a été planté parmi les ruines, et des légumes croissent sur les rochers. Une superbe cascade qui semble se verser dans la maison même des Bains, de belles montagnes rendues partout accessibles, offrent, à chaque pas, des objets de contemplation inépuisables, et pour but de promenades plus éloignées, on n'a que le choix entre les flancs et les épaules du Mont-Blanc. Y a-t-il beaucoup de Bains, en Europe, qui réunissent tant d'avantages, et connaissez-vous, mon cher patron (*), beaucoup de lieux sur la terre où l'on puisse aussi bien exercer sa santé, après l'avoir recouvrée, ou la retrouver, après l'avoir perdue ?»

Plus récemment, en 1834, M. le comte Th. Walsh écrivait :

« Les voyageurs feront bien de visi-

(*) M. de Bonstetten.

ter les Bains de Saint-Gervais qui sont sur la route de Chamouny. L'Etablissement thermal est situé au fond d'une gorge romantique et sauvage, dont les constructions occupent toute la largeur ; un torrent rapide, alimenté par la fonte des neiges d'un des revers du Mont-Blanc, forme, derrière la maison, une fort belle cascade, et entretient, dans cet étroit vallon, une fraîcheur délicieuse. Pour passer les jours brûlans de la canicule, Saint-Gervais est certainement à préférer à tout autre séjour, quand on veut faire une halte au milieu de ces contrées alpestres. Les environs offrent un grand nombre d'excursions intéressantes et de points de vue magnifiques. L'ascension du Mont-Joly et celle du Prarion sont en première ligne. On part également des Bains de Saint-Gervais pour faire le tour du Mont-Blanc,

course qui présente un extrême intérêt. »

Enfin, un ecclésiastique, devenu un illustre et saint prélat (*), parlait ainsi des Bains de Saint-Gervais, dans un ouvrage publié en 1809, c'est-à-dire trois ans à peine après la découverte des sources thermales :

« Au-dessous du village de Saint-Gervais, non loin des bords de la rivière d'Arve, la nature a formé le lieu le plus pittoresque qu'il soit possible d'imaginer. Un petit vallon, large de quelques minutes et long d'un quart d'heure, s'enfonce entre deux collines élevées, couvertes de hêtres, de sapins et d'autres arbres qui ombragent fortement ce lieu solitaire. Au fond du vallon et du milieu des rochers, sort un fleuve de lait qui traverse cette pe-

(*) Mgr. Rey, évêque d'Annecy.

tite prairie et forme, par sa couleur, le contraste le plus étonnant avec la verdure sombre qui tapisse ses bords ; l'horizon, rétréci par la hauteur et le rapprochement des deux collines, vous place tout d'un coup dans un désert, et l'on est porté à se croire éloigné de cent lieues des contrées habitées. Voilà le lieu que nous allions visiter : nous avancions à grands pas dans ce paysage romantique. Bientôt, nous découvrîmes un bâtiment occupant toute la largeur du vallon : on ne s'attend pas à voir se terminer ainsi ce lieu sauvage ; mais la surprise devint extrême, quand nous aperçûmes, sur la galerie qui forme les devans de cet édifice, des hommes et des femmes dont le costume et la tenue annonçaient le luxe et les modes de l'habitant des cités. Je me demandais à moi-même quel était ce peuple nouveau... Je ne crois pas que

l'on puisse voir, en ce genre, un lieu plus extraordinaire et, comme des eaux thermales viennent d'y être découvertes récemment, je ne doute pas que, si jamais nous avons la paix avec l'Angleterre, la route de Saint-Gervais ne soit encombrée de voitures des baronnets et des mylords de toute espèce, qui accourront du bout du monde pour jouir du plaisir de rêver, voire même de se tuer, dans un lieu si propre à ces deux opérations chéries des Anglais et de certaines peuplades qui trouvent de la gloire à les imiter. »

Que pourrais-je ajouter à ces éloges unanimes ? Rien sous le point de vue général, rien relativement à l'ensemble de la physionomie locale. Je me bornerai à examiner les détails indispensables à connaître.

Les sources minérales thermales de Saint-Gervais, en Savoie, sont situées

à environ onze lieues est-sud-est de Genève, à cinq lieues ouest-sud-ouest de Chamouny, au fond d'une gorge, ou impasse, débouchant dans la vallée de Sallanches et dominée, à l'est, par le dernier degré du versant ouest du Mont-Prarion. Elle se trouve ainsi le point le plus inférieur d'une ligne rationnelle qui irait aboutir au sommet du Mont-Blanc, en suivant, sans interruption, le Mont-Prarion et le Mont-Lachat. Le sol où surgissent les eaux est néanmoins à 1,830 pieds au-dessus de la mer, à 680 pieds au-dessus du lac de Genève.

Du reste, Hérald, les topographes, historiographes et archéologues de toutes sortes n'ont pas grand travail à faire touchant la découverte ou les traditions des eaux de Saint-Gervais. Il n'y a là à s'occuper ni des Grecs ni des Romains. — Ce n'est peut-être pas un

grand malheur. — Sur les bords de ces sources bienfaisantes, ne s'élève aucun monument glyptographique ; nulle odeur de ruines ne s'y exhale à travers les vapeurs sulfureuses, et le pied ne s'y heurte à aucun débri de *frigidarium* ou d'*hypocaustum*.

Ces sources n'ont pas même été découvertes par un quadrupède quelconque, ni par une brebis, comme à Barèges, ni par un chien, comme à Carlsbad, ni par un cheval, comme à Boynes. La postérité se souvient des animaux, et oublie les hommes qui découvrent les eaux minérales.

Malgré tout, il est bon de rendre à chacun le sien. Il paraît donc que l'invention des eaux thermales de Saint-Gervais appartient à Pierre Kiesner, ancien ouvrier des mines de Servoz, et demeurant alors au Verney, sur la route de Saint-Gervais à Bionnay. Cet

homme, en pêchant des truites dans le torrent, avait remarqué plusieurs fois des vapeurs assez épaisses s'élever de quelques endroits de la rive. Ce fait l'ayant frappé, il pratiqua une légère excavation et vit suinter aussitôt une eau de température très-sensiblement élevée. Il se hâta d'en prévenir M. ***, propriétaire du terrain, et celui-ci fit exécuter des fouilles qui ne permirent pas de douter de la présence d'une source minérale abondante.

C'était en 1806.

Il ne s'agissait plus que de connaître les propriétés de cette eau. Des professeurs de physique et de chimie de Genève se disposaient à les constater, lorsqu'ils reçurent du préfet du Léman l'invitation officielle de se transporter à Saint-Gervais, pour procéder à l'analyse. MM. Pictet, Tingry, Boissier et de La Rive furent les commissaires dé-

signés. — Ce n'est pas ici le lieu de m'en occuper.

Mais il y avait autre chose à faire ; il fallait rendre les nouvelles eaux accessibles aux malades et, quand je considère les obstacles innombrables, les difficultés de tous genres qui ont dû être attaqués et vaincus, je ne puis m'empêcher — quoique je ne professe point, d'ailleurs, une très-haute estime pour M. *** — de louer l'activité persévérante qu'il déploya à cette époque, afin d'obtenir des résultats si heureux pour l'humanité. Ce n'était pas tout, en effet, que d'établir peu à peu des constructions propres à l'administration des eaux et au séjour des malades, il fallut aussi, dans cette nature rude et sauvage, solidifier, assainir, embellir ; il fallut opérer convenablement des coupes d'arbres et de broussailles, niveler le sol, employer les bras, les

instrumens et la mine, pour se débarrasser des blocs énormes de rochers qui encombraient ce lieu désert, fixer un lit stable et définitif au torrent qui errait à l'aventure et se jetait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre des escarpemens qui forment ce défilé, fonder, à cet effet, de puissantes digues, creuser le roc dans le vif pour élargir divers endroits trop resserrés de la gorge, pratiquer une voie de communication commode entre les Bains et la route de Sallanches à Chamouny, tracer de gracieux et utiles jardins, en fertilisant le sol par des transports pénibles et coûteux de terre végétale et que sais-je encore ?.....

Tous ces travaux étaient exécutés, les propriétés des eaux bien connues et appréciées au loin, quand Saint-Gervais est tombé, en 1838, entre les

mains d'un nouveau propriétaire (*) plus capable, par sa spécialité et son expérience, de donner une direction convenable à ce genre d'établissement. Aussi, a-t-il dû changer beaucoup de choses, introduire d'importantes modifications, réparer, agrandir et améliorer sur tous les points, mais surtout sur ce qui regarde les bains, les douches et les vapeurs.

Aujourd'hui, l'Etablissement dont je veux te donner une idée, offre à l'arrivée une grande cour à trois corps-de-logis dont le principal regarde le nord et les deux ailes latérales s'étendent du midi au nord, l'une sur la rive droite du torrent, l'autre au pied de la montagne, base du Prarion, connue dans le pays sous le nom de *la*

(*) M. le docteur de Mey, de la Faculté de Paris.

*Chênerie.* Le bâtiment du milieu, terminé par deux tours servant de jonction aux ailes, est lui-même mitoyen entre cette cour d'arrivée et une autre cour carrée, fermée de toutes parts, et ainsi placée au midi de la première; elle a été appelée la *Cour des sapins*, à cause de huit de ces beaux arbres qui s'élèvent au centre.

La première cour est consacrée aux logemens des malades et des voyageurs, sauf le rez-de-chaussée de l'aile du torrent qu'occupent les divers salons de café, de billard, de bal et de conversation.

Dans la seconde, se trouvent, outre un grand nombre de logemens, les cuisines, offices, salles à manger, la chapelle et les cabinets de bains, de douches et de vapeurs.

Partout, des galeries couvertes servent pour les communications et même pour les conversations et les prome-

nades, lorsque le temps est pluvieux.

D'autres corps de bâtimens sont disséminés dans les jardins, tels sont la maison dite *de pierres*, à l'entrée de l'avenue ; puis, en avançant dans la gorge, le *pavillon*, agréable retraite pour une ou deux familles, les écuries, les remises, la forge, etc.

Le terrain a été merveilleusement fertilisé sur les deux rives du torrent qui, après avoir longé le sud et l'ouest de l'Etablissement thermal, s'enfuit vers l'Arve (A) (*), et se confond avec elle, dans la plaine de Sallanches. Dans les jardins joints ensemble par plusieurs ponts jetés sur le torrent, d'habiles ouvriers cultivent avec succès les légumes et les fleurs, l'utile et l'agréable. Tous les étrangers qui ont visité les Bains ou qui y ont séjourné,

(*) Voir les Notes à la fin de l'ouvrage.

ne cesseront de se rappeler cette puissante végétation, cette allée que bordent, en été, de magnifiques rosiers et, en automne, de brillans dahlias, et tant d'autres fleurs élevées avec art qui répandent, de toutes parts, de suaves parfums ; les fraîches bordures d'aulnes, au bord de l'eau, les petits sentiers au pied des hauts versans, et ces bancs pour la conversation, pour la lecture ou pour la rêverie, sous les berceaux de verdure ou dans la roche dépouillée, et ces bosquets et ces prairies et ces eaux limpides venues de la montagne, se jouant capricieusement en jets, en cascadelles, en bassins, en canaux, pour former, au fond du jardin, un petit lac artificiel où se balancent, dans une élégante nacelle, d'aimables baigneuses et de jolis enfans.

Toutes les dépendances de l'Etablissement thermal se trouvent, tu le vois,

circonscrites et enfermées—comme par une bonne intention de la nature — dans cette sorte de fer à cheval d'escarpemens tour-à-tour arides et boisés, de l'effet le plus pittoresque. Médications pour ceux qui souffrent, douces et salutaires distractions pour ceux qui ne souffrent plus ou qui ne souffrent pas encore ; logemens, nourriture, élémens d'instruction et d'amusemens, halte pleine de charme et de bienveillance pour le touriste fatigué, tout est là, dans un espace qui peut être parcouru en quelques minutes.

D'où vient cependant que beaucoup d'étrangers éprouvent une vague tristesse, en arrivant à Saint-Gervais, et forment tout aussitôt le projet de s'en retourner dès le lendemain? A ce projet qui, du reste, dans l'immense majorité des cas, n'est point exécuté, on pourrait opposer la résolution de sé-

journer aux Bains, prise spontanément par d'autres étrangers qui devaient n'y passer que quelques heures, résolution effectuée, la plupart du temps, à moins de fortes raisons. Je suis bien aise de m'arrêter sur la première circonstance, parce qu'elle s'est offerte souvent à mon observation.

Soit que l'étranger souffre d'une de ces maladies physiques qui influent si vivement sur le moral, soit que le moral seul se trouve malade, les fatigues, les ennuis et souvent les contrariétés d'une longue route ont dû nécessairement produire en lui une exaspération de malaise. D'un autre côté, l'aspect général des Alpes — surtout quand on les parcourt pour la première fois — est de nature à frapper singulièrement l'imagination, à la jeter dans un état de morosité et de mélancolie auquel elle n'est souvent que trop dis-

posée, sous l'ascendant de sa souffrance préexistante. Or, depuis la gorge de Cluse surtout, jusqu'aux Bains de Saint Gervais, le voyageur a eu le temps — quoique ce trajet soit seulement de quelques heures — de laisser s'accumuler, à son insu, beaucoup d'impressions, beaucoup de causes dont les fruits se révèlent à l'arrivée. Et puis, presque toujours, dans ce site étrange et sauvage, le regard ne rencontre que des visages inconnus, que des personnes *installées*, qui semblent accueillir avec curiosité, presque avec protection. Ajoute à cela que l'arrivée ayant lieu ordinairement le soir, la gorge des Bains est plus sombre, plus sévère, et parfois entièrement solitaire, les baigneurs étant, en ce moment, répandus dans les promenades environnantes. — J'ai été tenté quelquefois de dresser une statistique des visages rians et

des visages taciturnes qui descendent de voiture pour faire un séjour à Saint-Gervais. La liste des premiers serait, je crois, à peu près nulle.

Mais, au souper déjà, au salon ensuite, l'on a conversé avec quelques baigneurs ; le lendemain, l'on a fait connaissance avec beaucoup de personnes, avec beaucoup de choses et, installé à son tour, on sourit à l'air d'étrangeté de ceux qui arrivent.

Moi-même, Hérald, quoique je dusse trouver aux Bains des physionomies connues et des cœurs amis, en passant, pour la première fois, le pont du Fayet pour pénétrer, à droite, dans la gorge, à la vue de ces ravines désolées dont le torrent minait la base en grondant, de cet énorme rocher de Baffé qui étalait devant moi ses marbrures funèbres, je ne sais quelle répugnance et quelle anxiété vinrent m'assaillir, et

ne firent que s'accroître, tandis que j'avançais vers l'Etablissement thermal.

La nuit entière, pendant de nombreuses intermittences de sommeil, il me semblait qu'une forte pluie tombait au dehors. — « Hélas ! pensai-je, la pluie à la campagne quand on est bien à couvert, la pluie qui bat les murs et les vitres, la nuit,est un remède contre l'insomnie, et contribue, par son bruissement monotone, au repos du voyageur ; mais, au matin, tous les sentiers de la montagne seront glissans, les arbrisseaux penchés, les fleurs flétries ou brisées, et l'air sera froid et humide. Et je ne pourrai sortir, ni visiter ces sommets que l'on prétend si beaux, ni contempler ces perspectives lointaines, ni admirer ces magnificences vantées. Et puis, l'on dit que le mauvais temps apporte à l'ame

un ennui plus grand encore dans les montagnes que dans les plaines..... »

Erreur ! ce n'était que le mugissement du torrent imitant, de la façon la plus complète, le bruit de la pluie, comme tu pourras en juger toi-même. Quand j'ouvris, en tremblant, ma persienne sur la galerie du corps-de-logis central, et du côté de la cour d'arrivée, il n'y avait pas un nuage au ciel, pas un souffle menaçant n'agitait les mille nuances de verdure des deux versans où, parmi les massifs épais, les sapins mêlent leurs franges noires aux branches argentées des bouleaux.

Déjà le soleil éclairait fortement la montagne des Fayets au pied de laquelle l'ombre régnait encore sur le jardin émaillé de fleurs. A droite, l'on eût dit qu'une immense tenture, tout-à-fait verticale au coup d'œil, avait été dressée, et il me semblait, à chaque instant,

que le bâtiment dit *Aile de la montagne*, allait disparaître sous une avalanche de feuillage.

En face et bornant l'horizon, la plus haute aiguille de Varens s'élevait, comme un gigantesque obélisque aux flancs abruptes et menaçans; un rideau d'aulnes et de sapins me cachait la plaine de Sallanches et l'Arve qui la parcourt, mais j'apercevais au-delà et à une demi-lieue des Bains, à la base des Monts Varens, le fertile et riant côteau de Passy et les blancs filets du torrent qui descend à la cascade de Chède.

Cependant, le long de l'avenue, des baigneuses matinales se promenaient, un verre à la main; des messieurs enfourchaient des mulets dans la cour; d'autres, munis du bâton ferré, montaient du côté du village; les pompes jouaient; les baignoires s'emplissaient,

se vidaient et s'emplissaient encore ; la douche sifflait et la vapeur fumait.... Les *cures* allaient grand train !



# II.

# Propriétés des Eaux.




Imp. de P. Bineteau.

Cascade des Bains de St. Gervais.

Ne crains rien, mon ami, je serai aussi sobre, qu'il me sera possible, de mots techniques ; les nomenclatures se hérissent journellement et avec une profusion désespérante, d'expressions plus ou moins bizarres, plus ou moins barbares, de telle sorte que chaque objet aura bientôt une douzaine d'appellations différentes. — On croirait que les auteurs visent, avant tout, à nous rendre Grecs. — Notre époque invente fort peu de choses, mais elle invente beaucoup de mots.

Nos savans — que Dieu les bénisse ! — ne sont, du reste, jamais en peine ; d'une manière ou d'une autre, ils définissent, ils expliquent tout.

Un savant avouant qu'il ne sait pas !.. Ce serait joli !

Hélas ! quand voudra-t-on, quand pourra-t-on être prudent et circonspect avant de juger ? La grande illusion de notre raison bornée, c'est de méconnaître ses étroites limites, et de rendre avec trop de hâte des décisions absolues : il y a, dans l'intelligence humaine, quelque chose de plus saillant encore que son imperfection, c'est sa vanité......

On s'est demandé plus d'une fois quelle est la véritable cause de la chaleur des eaux minérales. Sur ce phénomène, comme sur beaucoup d'autres également surprenans, chacun a formulé son opinion, sa théorie, son sys-

tème ; système, théorie, opinion presque toujours contradictoires, plausibles et ingénieux par fois, insuffisans toujours.

Les uns admettent, dans l'intérieur du globe, un feu central d'où les eaux thermales tirent leur température élevée, foyer toujours actif et s'alimentant sans le contact de l'air.

D'autres, adoptant cette idée, croient pouvoir ajouter que ce feu est sous forme de charbons incandescens et sans flamme.

Il en est qui attribuent la chaleur des eaux à l'action du soleil.

Suivant d'autres, un second soleil est caché dans le sein de la terre, et produit les mêmes effets que notre soleil visible.

Pour plusieurs, enfin, cette chaleur est due soit à une fermentation intérieure, soit à la combinaison d'acides

et d'alcalis, soit à la décomposition des pyrites qui imprègnent quelquefois les terrains environnant les sources, soit à des volcans ou à des masses de charbon de terre enflammées, soit à l'électricité, etc.

« Dans l'impuissance où je suis, disait avec raison Didelot, de concilier tant d'opinions diverses, il ne me reste qu'à mettre la chaleur des eaux au nombre des grands phénomènes qui sont faits moins pour satisfaire la curiosité que pour exciter l'admiration, qui ont des causes physiques, mais tellement élevées au-dessus de notre portée, que nous n'y connaissons rien, et nous ne devons pas en être surpris. L'homme n'est pas fait pour tout comprendre ; il y a mille questions sur lesquelles on disputera jusqu'à la fin des siècles, sans qu'on puisse assurer qu'on a trouvé la vérité. On croit lever

le voile qui couvre les opérations les plus mystérieuses ; mais la nature ne laisse pas facilement pénétrer son secret, c'est souvent en vain qu'on multiplie les expériences, et qu'on perfectionne les procédés. Quelques succès plus spécieux que réels éblouissent ; on les fait reparaître sous une autre forme ; on les annonce comme de nouveaux progrès, comme de nouvelles notions acquises ; cependant on est toujours au même point, et la masse des connaissances n'en est pas augmentée. C'est le goût pour la nouveauté qui enfante la manie des systèmes, et l'on s'efforce de les rendre dominants par la fantaisie que l'on a de prétendre à l'explication de tous les phénomènes de la nature. »

Il ne faut pas trop rire — comme on l'a fait — des paroles d'un autre savant modeste, de Richardot, réduit

à dire, après beaucoup de recherches : « Les eaux thermales sont chaudes parce que telle fut la volonté de Dieu ! »

Mais, si les causes sont ignorées, beaucoup d'effets sont connus. L'on sait, par exemple :

Que les eaux thermales, quoique déjà pourvues d'un degré considérable de température, n'entrent pas plus vite en ébullition que l'eau commune, toutes choses égales d'ailleurs ;

Qu'elles se refroidissent plus lentement, et n'abandonnent pas avec autant de facilité les gaz dont elles sont saturées ;

Que des eaux à + 60° c., par exemple, prises en boisson, ne produisent aucune impression désagréable; la langue et le voile du palais n'en souffrent pas, tandis que l'eau commune chauffée à + 48° c. les brûlerait et produirait des accidens graves ;

Qu'à égalité de température au thermomètre, les eaux minérales ont une chaleur beaucoup plus douce que celle des bains d'eau commune chauffée, ce qui rend l'immersion dans les eaux thermales beaucoup plus agréable, etc.

L'eau minérale de Saint-Gervais est thermale, incolore, d'une limpidité parfaite, légèrement amère (*), d'une odeur très-prononcée de gaz hydrogène sulfuré qui se perd par le refroidissement, très-douce au toucher, et laissant sur la peau des baigneurs une onctuosité remarquable due à une grande quantité de glairine en dissolution. Ce dernier caractère la distingue des eaux de Bourbonne qui rendent la peau *rèche*.

(*) M. le docteur Matthey a observé que cette saveur est plus marquée après un temps d'orage et de tonnerre, mais la température de l'eau restant la même.

Il y a, à Saint-Gervais, neuf sources dont la température relative est différente, mais dont chacune a une température invariable. La source la plus chaude est de + 42° c.; les autres ont + 39°, 37°, 32°, 29° et 18° c.

M. Bakewell a commis une erreur évidente en n'évaluant qu'à + 36°, 66 la température des eaux de Saint-Gervais. Si cet Anglais a expérimenté lui-même, il faut qu'il ne soit pas descendu dans le souterrain, et qu'il se soit contenté d'examiner la source du bord du torrent.

La constance de température de chaque source fut constatée, dès l'origine, par M. le professeur Pictet. Ayant observé, une seconde fois, les eaux de St-Gervais, plus de deux mois après la visite qui fit l'objet du rapport lu à la Société d'histoire naturelle de Genève (1806), ce physicien ne trouva aucune

variation dans la température de la source, quoique l'air environnant ne fût qu'à + 6° R. au lieu de + 23° R., et quoique le temps écoulé entre les deux observations eût été remarquablement froid et pluvieux. Ce résultat précieux que MM. Senebier et B. de Saussure avaient soupçonné, sans avoir le temps de le confirmer, a été plus tard mis hors de doute par les expériences nombreuses faites, à diverses époques de la saison et à différentes heures de la journée, par M. le docteur Matthey, ancien médecin des Bains de Saint-Gervais. La température des eaux n'a jamais manifesté la moindre variation (*).

(*) Un individu, que je ne daignerai pas nommer ici, essaya, pendant la saison de 1840, de répandre le bruit absurde que ces eaux étaient tombées à + 27 ou 28° c. Dès

Cette constance de température qui caractérise particulièrement les eaux de Louëche, en Vallais, manque à celles d'Aix, en Savoie. Celles-ci, en effet, lorsqu'arrivent des fontes de neige ou de fortes pluies, tombent d'une haute température à + 20 et quelques degrés, ce qui peut faire penser que des eaux étrangères viennent s'y mêler et en altérer les principales propriétés. C'est ainsi qu'en 1755, lors du tremblement

que je m'aperçus que cette assertion était dictée moins par la sottise que par la malveillance, je me hâtai d'examiner la température de la principale source, dans l'intérêt de la justice et de la vérité. Je puis dire que mon thermomètre s'éleva un peu *au-dessus* de QUARANTE-DEUX degrés cent. J'ajoute que je ne constatai aucun changement, pendant les fortes pluies qui ont eu de si funestes résultats pour quelques-uns de nos départemens.

de terre de Lisbonne et, en 1783, lors de celui qui ébranla une partie de la Calabre, les eaux de la source dite de *soufre*, à Aix, se troublèrent et se refroidirent. En 1816, les pluies ayant été très-abondantes, les eaux de la source improprement appelée d'*alun*, se refroidirent extrêmement, et celles de *soufre* ne marquaient plus que + 25°. En 1822, par suite d'une secousse qui ébranla tout le sol de la Savoie, la source de *soufre resta froide pendant six heures*.

Ces variations de température ont encore été constatées à Bagnères-Adour, à Chaudes-Aigues, au Mont-d'Or, etc.

Sous le point de vue chimique, les eaux de Saint-Gervais sont de nature saline, gazeuse, gélatineuse et sulfureuse.

Elles renferment, en effet :

Divers sels : sulfate de soude (*sel de*

*Glauber, sel admirable*) en grande proportion. — Chlorure de sodium (*sel commun*) — Chlorure de magnesium, etc.

Des gaz : acide carbonique, — acide sulphydrique, — air atmosphérique très-pur. — Azote, etc.

Une grande abondance d'une matière végéto-animale gélatineuse (*glairine*, d'Anglada, *barégine*, de Longchamp.)

Beaucoup de soufre.

On y trouve aussi du pétrole et d'autres substances.

Il n'est pas inutile de remarquer que les analogies observées *à priori* entre les eaux de Saint-Gervais et d'autres eaux thermales, ne tardent pas à se modifier par un examen plus attentif, et ce n'est pas, on peut le dire, au détriment des premières.

Ainsi, les eaux de Bourbonne, fortement salées et légèrement amères, ne

sont ni savonneuses, ni douces au toucher, elles donnent même de la rudesse à la peau des baigneurs et, en outre, l'absence de sulfate de soude doit les rendre beaucoup moins purgatives que celles de Saint-Gervais. — Celles d'Aix sont, à la vérité, onctueuses au toucher, mais les sels purgatifs qu'elles contiennent n'y sont pas en quantité suffisante pour produire des effets sensibles. Il en est de même à Plombières, à Louëche, etc.

La température des eaux de Saint-Gervais est très-convenablement appropriée à leur application, comme moyens curatifs. Celle de certaines eaux est une richesse superflue, puisque l'on est obligé de l'amener, suivant les cas, et même pour l'ordinaire, à des degrés fort inférieurs à leur chaleur normale. A Bade (Suisse), par exemple, on est obligé de préparer les bains *huit* ou *dix*

*heures* d'avance, afin de laisser refroidir l'eau. A Louëche, l'eau nécessaire aux bains est conduite le soir dans les bassins, et y reste *toute la nuit* pour se refroidir jusqu'à + 36° à + 37°.

Or, il est facile de concevoir combien ces eaux doivent, pendant ce temps, perdre de leurs propriétés salutaires.

Les inconvéniens sont encore plus grands, sans doute, lorsqu'il s'agit de chauffer les eaux minérales de température peu élevée, comme celles de Schinznacht, de Bagnoles, de Saint-Amand, etc., afin de leur donner une chaleur favorable.

Il ne faut pas perdre de vue qu'il y a plusieurs sources à Saint-Gervais; celle à + 42° tomberait, en quelques circonstances, dans l'inconvénient que j'ai signalé; il en serait de même de la source à + 18°, en des circonstances opposées. Mais les eaux de la source

à + 37°, par exemple, peuvent être souvent employées et, fussent-elles un peu trop chaudes, étant aspirées par le corps de pompe qui les saisit avant qu'elles aient rejeté leur bouillon en l'air, il est facile de les faire voyager dans des conduits de plomb plus ou moins longs qui leur permettent de se refroidir à l'abri du contact de l'air, sans rien perdre de leurs vertus médicinales.

Les eaux de Saint-Gervais, une fois découvertes, examinées, analysées, il fallut songer à leur application, à leur emploi dans les maladies. MM. les professeurs Boissier, de La Rive, Jurine, Odier, Pictet et Tingry ayant été nommés, à cet effet, en 1807, par la Société d'histoire naturelle de Genève, disaient :

« Toutes les eaux dont la température est, jusqu'à un certain point, uniforme et supérieure à celle du corps

humain, qui contiennent d'ailleurs des principes salins et solubles, et qui développent un gaz hydro-sulfureux, ont été reconnues utiles, soit en bains, soit en vapeurs, soit en douches, soit en boisson, pour différentes maladies chroniques, et particulièrement pour celles de la peau, pour les affections goutteuses et rhumatismales, et enfin pour celles qui ont leur siége dans les organes de la digestion. Les eaux de Saint-Gervais, possédant toutes ces qualités, auront probablement les mêmes effets :

1° Que celles de Schinznacht ou de Louëche qui sont celles où nous envoyons de préférence les malades atteints de dartres ou autres éruptions chroniques et rebelles ;

2° Que celles d'Aix, en Savoie, où l'on va principalement pour la goutte, le rhumatisme et les faiblesses qui ré-

sultent fréquemment d'une attaque de paralysie ;

3° Que celles de Plombières, où nous envoyons, pour l'ordinaire, les malades atteints de quelque obstruction abdominale. »

« J'ai reconnu, disait à la même époque M. le docteur Jurine, que l'effet des eaux de Saint-Gervais était fort doux ; que les malades n'en éprouvaient aucune fatigue, et qu'ils pouvaient les prendre plusieurs jours de suite, sans aucune interruption. Je pense donc que ces eaux remplaceront utilement celles de Balaruc, et que l'humanité doit se féliciter d'une telle découverte. »

Le même savant écrivait trois ans après :

« Dès qu'une analyse exacte nous eut fait connaître la nature des eaux thermales de Saint-Gervais, je les con-

sidérai comme une espèce de trésor pour notre département (le Léman), et je m'attachai à en suivre les effets, soit en les donnant intérieurement, à la place de celles de Balaruc avec lesquelles elles ont beaucoup de rapport quant à leurs principes fixes, soit en les faisant administrer extérieurement en bains et en douches.

« Ces effets ont complètement répondu à mon attente : un grand nombre de mes compatriotes les emploient journellement pour se purger, et les cures qu'elles ont opérées sur des individus qui étaient surtout atteints de maladies cutanées, sont vraiment étonnantes. J'ai vu des dartres formidables qui avaient résisté à un traitement méthodique, se dissiper promptement par l'effet de ces eaux, de sorte qu'on pourrait dire qu'elles réunissent les avantages de celles de

Courmayeur, à ceux de celles de Louëche (Vallais), puisque, comme ces dernières, elles poussent ordinairement à la peau, *sans avoir besoin* de prolonger autant la durée des bains (*)... Tout ce que j'ai vu relativement aux propriétés et à l'efficacité des eaux de Saint-Gervais, me porte à croire qu'il n'en existe pas en France de plus utiles, puisqu'elles réunissent le double avantage d'être assez purgatives à la dose de cinq ou six verres, et d'agir sur la peau comme hydrosulfureuses. »

Des cures remarquables répandirent promptement la réputation de l'Établissement naissant. M. le docteur Matthey a consigné les plus saillantes dans l'ouvrage fort intéressant qu'il

(*) J'ai déjà dit qu'elles l'emportent aussi sur celles de Louëche en principes purgatifs.

publia, en 1818, sur les Bains de Saint-Gervais (*). Depuis cette époque, il put recueillir de nouveaux faits, grâce au concours des malades, qui s'accrut d'année en année, et aux améliorations successives qui durent être introduites dans le local et dans l'administration des bains : je ne parle pas des embellissemens ajoutés à une nature déjà si belle!

« On a employé les eaux de Saint-Gervais, dit Alibert, pour combattre les névralgies qu'on peut appeler chroniques, provenant de quelque vice intérieur qu'il importe d'expulser par les mouvemens artificiels d'une fièvre salutaire.... Leurs effets purgatifs sont salutaires aux hypocondriaques ; elles agissent favorablement sur les esto-

(*) 1 vol. in-8°, prix : 1 fr. 50 c. chez le même libraire.

macs fatigués par la dyspepsie. Quand l'appétit cesse de se manifester, quand l'abdomen se tuméfie et que les digestions sont laborieuses, quand une constipation opiniâtre attriste et tourmente les malades, elles sont manifestement indiquées, etc. »

Comme purgatives, toniques, diurétiques et révulsives, les eaux de Saint-Gervais, prises en boisson ou en bains et, le plus souvent, en boisson et en bains tout à la fois, administrées avec sagesse et perspicacité, sont appliquées au traitement des maladies résultant de désordres des organes digestifs et d'autres viscères, des diverses affections du système nerveux, des affections rhumatismales et catarrhales, des affections cutanées, etc., toutes maladies que je m'abstiens de te détailler ici (B).

On dit souvent : « Lorsqu'un mé-

decin a employé tous les moyens pour combattre vainement certaines maladies, ou bien, quand il a fait beaucoup d'expériences sur son malade, il se débarrasse de ses importunités, en l'envoyant aux eaux. » — Cela peut être vrai dans beaucoup de circonstances, et de la part de certains médecins, mais le malade, quand il va aux eaux qu'on lui a indiquées ou qu'il s'est choisies lui-même, outre ces eaux avec leur action salutaire, outre la nature, avec la coopération bienfaisante de ses sites, de son climat, de sa beauté et de tous ses autres élémens qui consolent l'esprit ou soulagent le corps, qu'y trouve-t-il? un médecin.

Le médecin des eaux minérales reçoit le nouvel arrivé qu'il n'a jamais vu, la plupart du temps, dont il n'a jamais ouï parler. Il faut bien qu'il s'en rapporte au pauvre malade souf-

frant depuis tant d'années, qu'à peine se souvient-il du début de l'affection, ou des affections diverses qui le dévorent. A peine aussi, bien souvent, peut-on lire la feuille négligée où son médecin a tracé à la hâte quelques indications sommaires. Il faut que le médecin des eaux interroge longuement, patiemment, qu'il cherche les fils nombreux des différens traitemens déjà subis, qu'il constate en lui-même leurs effets, qu'il les lie à l'état actuel, qu'il encourage, qu'il exhorte, qu'il relève le moral affaissé, qu'il jette dans l'imagination et dans le cœur la tranquillité et l'espérance. Et puis, il prescrit, il règle la marche que devra suivre la cure, et tout n'est pas fini; ce n'est là qu'un préambule, ce n'est que le premier pas. Ne craignez point que le regard vigilant et que la sollicitude du médecin des eaux abandonnent

cet homme ou cette femme. Précautions préliminaires, hygiène, régime, accidens imprévus, durée, température des bains, des douches, de la boisson, etc., tout est surveillé, prévu, modifié, sagement combiné, et cela avec les mêmes soins pour tous les malades.

A côté des devoirs du médecin des eaux, il y a aussi des obligations auxquelles est tenu le malade : sagacité et zèle pour le premier, obéissance et prudence pour le second.

Il y a des gens qui disent aujourd'hui : « Les personnes qui vont aux eaux ont l'avantage de jouir d'une bonne santé. »

Les eaux minérales, en général, sont en effet — et malheureusement — devenues un point de réunion pour les nombreux voyageurs qui, ne trouvant plus dans les grandes capitales les

plaisirs turbulens de l'hiver, vont les faire renaître aux eaux, devenues dès-lors le centre des dissipations les plus licencieuses et des désordres les plus honteux, au sein d'un luxe effréné, des intrigues coupables, et du jeu enfin, de cette plaie hideuse que la France a rejetée loin d'elle. Ce n'est pas là assurément qu'il faut aller pour se guérir de ses maladies, ni pour se reposer de ses travaux, ni pour trouver des jours de calme, à l'abri des discussions et des querelles de l'ambition et de l'intérêt.

Ce qui distingue surtout Saint-Gervais, c'est que c'est là, avant tout, une *maison de santé*. Que la nature ait beaucoup fait dans ce but, c'est ce qui ne peut être contesté, et c'est pour cela que les *malades* forment l'immense majorité des baigneurs qui y séjournent. Les eaux de Saint-Gervais

ne sont certainement pas une panacée, mais, d'après les observations déjà recueillies, d'après les faits établis et certains, d'après les résultats constatés, il est vrai que les malades qui y viennent maintenant, y sont envoyés avec un discernement remarquable par les médecins de Genève, de France, etc., de telle sorte que, presque toujours, si les succès ne répondent pas, dans certains cas, aux espérances conçues, c'est qu'il faut en attribuer la cause aux malades eux-mêmes, tandis qu'on a, au contraire, grand soin de la faire retomber directement sur les eaux thermales.

Bordeu déclarait incurable toute maladie qui avait résisté à l'action des eaux minérales appropriées ; l'on pourrait ajouter que cette incurabilité s'étend sur toute maladie que l'on confie à leur action, sans prudence,

sans prévoyance et sans conseils : les maladies s'en aggravent même quelquefois, inconvéniens qui se résument d'une manière pittoresque et vraie, dans ce dystique d'un ancien :

« *Qui sinè prœceptis servandis balnea captat,*
« *In pertusa vagas dolia portat aquas.* »

Si tu écoutes la tradition locale, on te dira que la cure est de 21 bains, après lesquels on peut s'en retourner. Comme s'il était possible de déterminer un nombre fixe de bains, en présence de tant de maladies et de constitutions diverses, des accidens qui peuvent intervenir pendant la cure, et qui obligent à une suspension, à des intermittences ou à une prolongation de traitement, etc. !

Je ne parle pas des abus et des excès

où l'on peut tomber en activant immodérément sa cure, en outrant toutes les prescriptions médicales; je ne parle pas davantage des écarts de régime ou de la négligence des plus simples précautions hygiéniques. Les exemples sont innombrables de ces deux dernières fautes, qui ont souvent des suites funestes, et qui rappellent ce qu'écrivaient deux auteurs célèbres :

« L'hygiène n'est ni une science ni un « art, c'est une vertu. »

« Prêcher la frugalité à des gens que « l'abondance entoure, c'est prêcher la « générosité à des avares. On dirait que « nos grands et nos riches sont pressés « de mourir. »

Il y a aussi des donneurs, et surtout des donneuses de conseils, comme on en rencontre, du reste, partout où il y a des malades. Tu entendras plus

d'une fois, à Saint-Gervais, des conversations qui peuvent se réduire à ceci :

« Votre bain est trop chaud, — ou trop froid, — à tel degré..... Vous ne buvez pas assez d'eau, ma chère ! croyez-moi, je connais cela : il y a *quinze ans* que je viens à Saint-Gervais. »

Car, pour donner ces conseils, il y a des dames qui vont jusqu'à dire leur âge vrai ! — Je leur accorde d'ailleurs de très-bonnes intentions.

Et, il y a des malades qui ne consultent pas le médecin, et qui écoutent ces commérages, et s'y conforment avec une docilité charmante !

Un fait auquel doivent avoir égard les malades est observé, chaque année, à diverses eaux minérales, et particulièrement à Saint-Gervais ; je veux parler de cette aggravation, de

cette augmentation, de ce retour de douleurs que plusieurs ressentent dès le commencement, ou pendant la durée de leur cure. Cette exaspération dans les affections nerveuses, par exemple, donne quelquefois au caractère des meilleures gens du monde une acrimonie, une impatience, une rudesse insupportables et qu'il est bon, pourtant, de laisser se manifester, jusqu'à un certain point, sans croire, pour cela, les eaux nuisibles, et sans se laisser abattre par ces apparences trompeuses. Cette exacerbation, le plus souvent passagère, ainsi qu'on l'a dit cent fois, peut se prolonger jusqu'après le départ des malades qui, rentrés dans leurs foyers, éprouvent un amendement d'autant plus marqué que la crise a été plus forte. Cette excitation a besoin de se calmer, pour que le bienfait des eaux devienne

sensible. Il est donc essentiel que les malades, en quittant les eaux, continuent, pendant un ou plusieurs mois, le régime prescrit tandis qu'ils en faisaient usage, et qu'ils s'abstiennent de tout remède actif. Il arrive malheureusement à presque tous les malades d'oublier tout cela dès leur sortie du vallon des Bains, de s'élancer dans des voyages longs et pénibles, au lieu de s'en retourner à petites journées, en saisissant, pour voyager les momens où les chaleurs sont moins fortes, et de se laisser aller à d'autres défauts de régime, qui détruisent tout le bon effet des eaux.

On voit bien souvent cet effet ne se manifester qu'au bout de quelques semaines et même de plusieurs mois. Les malades s'imaginant alors que les eaux ont été inutiles pour eux, ont recours à une médication nouvelle,

qu'autorisent ou qu'ordonnent des médecins peu versés dans la manière d'agir des eaux minérales. Que s'en suit-il? que cette nouvelle médication contraire entrave et arrête la marche lente, cachée, mystérieuse des eaux, qui allait, quelques jours plus tard, porter d'heureux fruits. L'effet salutaire avorte et succombe, sous ces nouveaux moyens activement mis en œuvre, et c'est dans un corps épuisé parfois sous vingt années de ravages et de souffrance, que l'on a à livrer ce funeste combat. Et que fait-on encore alors? On se garde bien de blâmer l'imprudente impatience du malade; encore moins accuse-t-on le médecin; mais l'on s'en va criant que les eaux ne valent rien....

Certes, il ne faut point espérer que les eaux de Saint-Gervais, ou toutes autres, puissent, en une seule saison,

ou même en plusieurs, détruire entièrement les germes de certaines affections chroniques depuis longtemps assimilées, pour ainsi dire, à toutes les parties de l'économie. Mais quand, à celui qui souffre sans relâche, à celui que des douleurs aiguës clouent sur son lit, à la moindre variation atmosphérique, quand elles ne donneraient que quelques mois, que quelques jours de soulagement et de repos vainement demandés à toutes les ressources de la médecine ordinaire, ne serait-ce donc rien?

Et c'est pour cela, sans doute, que tous les praticiens et les observateurs consciencieux ont grand soin de renvoyer et de renvoyer encore leurs malades aux eaux qui les ont, si non guéris, du moins calmés, tranquillisés. Que dis-je? les malades eux-mêmes

y retournent, comme par instinct et par reconnaissance !...

Sur un autre sujet qui se rattache assez intimement aux divers moyens curatifs que la nature a départis à Saint-Gervais, je laisse parler M. le docteur Matthey :

« La position des Bains, dans le fond d'un vallon étroit, dominé par de hautes montagnes, semble, au premier coup-d'œil, devoir rendre ce séjour insalubre, soit en raison du peu de temps que le soleil l'éclaire, soit en raison du défaut des vents réguliers, à l'abri desquels le vallon est mis par les monts qui le bornent de tous côtés ; soit, enfin, en raison de l'humidité atmosphérique qui doit résulter nécessairement de l'abondante quantité d'eau dont le sol est abreuvé.

« Cependant, après un examen plus approfondi, il sera facile de démontrer, par le fait même de la localité, que l'air qu'on respire aux Bains de Saint-Gervais est non-seulement salubre, mais qu'il a, en outre, des effets salutaires qui lui sont particuliers.

« D'abord, il est certain que l'humidité atmosphérique n'est pas ici de même nature que celle qui existe dans les lieux bas où croupissent les eaux froides et les substances végétales désorganisées ; on sait que leurs émanations donnent à l'air des qualités nuisibles. A Saint-Gervais, au contraire, les vapeurs salino-sulfureuses qui s'élèvent constamment du sol, et se mêlent à l'air, donnent certainement à celui-ci des qualités salubres. — Un fait remarquable vient à l'appui de ce que j'avance; en 1803 et 1804, il régna

dans tout le Faucigny (*) une épidémie de fièvres intermittentes, et la seule vallée de Saint-Gervais en fut entièrement à l'abri.

« D'un autre côté, l'évaporation continue de l'eau thermale doit rendre la température de l'atmosphère et ses variations beaucoup moins sensibles que dans les lieux où cette condition n'existe pas. L'on sait généralement, et les observations particulières du docteur Percival et du professeur Odier ont démontré, que les années pluvieuses sont bien moins fécondes en maladies que les années de sécheresse.

« En troisième lieu, le cours rapide du torrent établit un courant frais qui se fait sentir, surtout le soir, après le

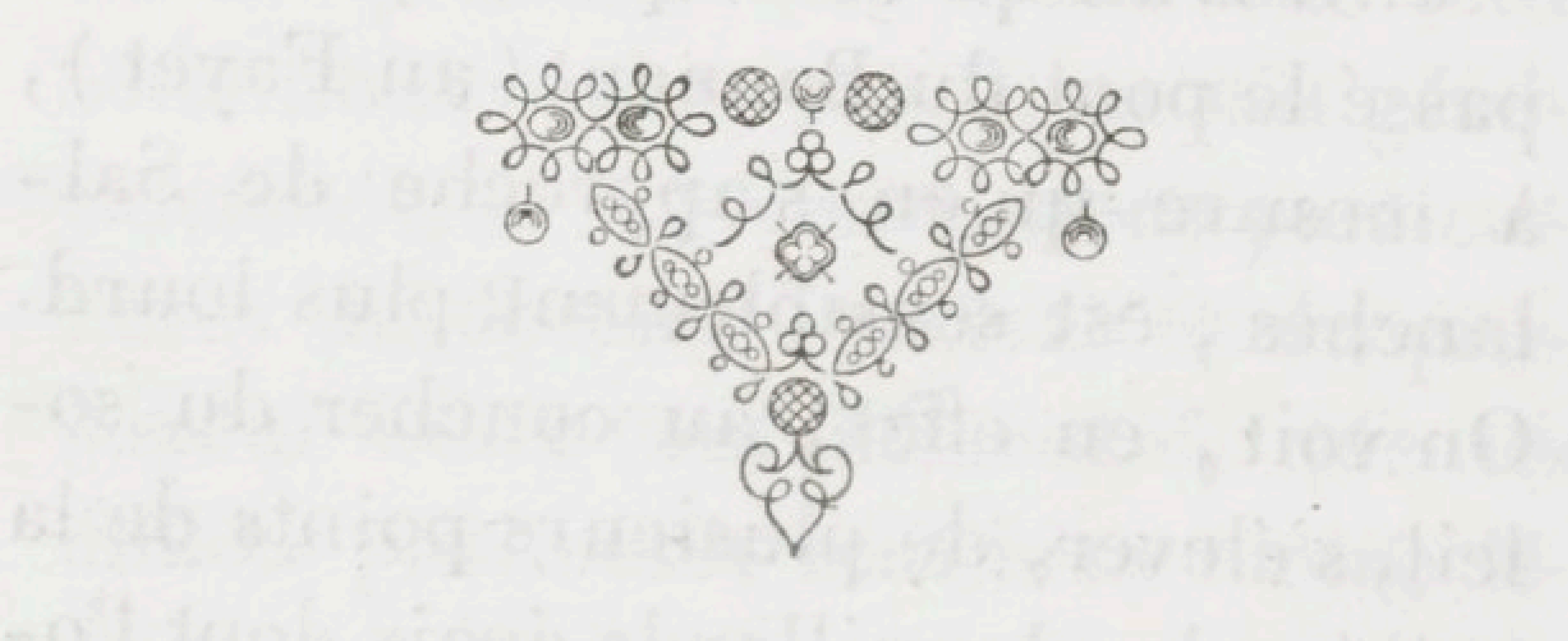
(*) Province de Savoie où se trouvent les Bains.

coucher du soleil. Ainsi, il remplace très-efficacement le souffle impétueux du vent du nord ou la bise ; il n'est point, comme celui-ci, nuisible par sa violence et par la sécheresse qu'elle occasionne dans l'atmosphère, et dont l'influence se fait sentir aux fibres délicates et irritables.

«.... L'air qu'on respire, après avoir passé le pont du Bonnant (au Fayet), à mesure qu'on s'approche de Sallanches, est sensiblement plus lourd. On voit, en effet, au coucher du soleil, s'élever, de plusieurs points de la vallée, des brouillards épais dont l'odeur marécageuse est très-sensible. Ce phénomène n'est point observé aux Bains et, d'ailleurs, leur situation les préserve entièrement de l'accès des vapeurs de la vallée. »

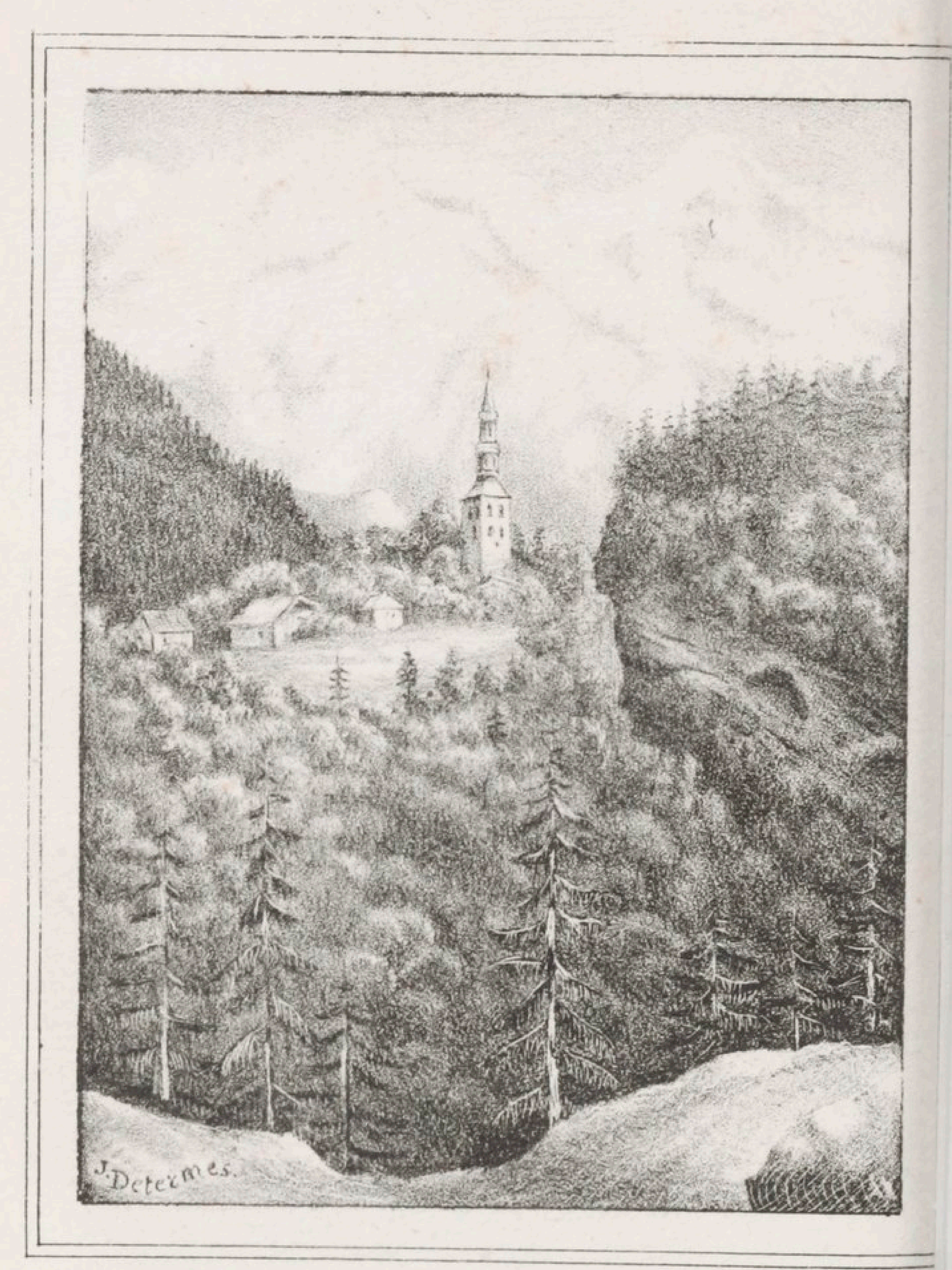
Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que la foudre n'est jamais tom-

bée à Saint-Gervais et que, suivant la disposition des lieux, les personnes les plus craintives doivent se rassurer pour l'avenir.



## III.

## Emploi de la journée. — La Société.




Imp. de P. Binete

Village de S. Gervais.

Dès trois heures du matin, les plus zélés baigneurs sont à la douche, dans le bain, dans la vapeur. Ils ont ainsi le temps de se remettre chaudement au lit, d'y transpirer fortement sous l'influence de l'eau minérale, d'y sommeiller plusieurs heures, et de se trouver dispos au moment où d'autres ont à peine songé à leur cure.

Dans le même temps, ceux qui prennent les eaux à l'intérieur, se dirigent, le verre en main et à diverses

reprises, à la source qu'ils préfèrent, ou qui leur a été désignée par le médecin, suivant les modifications de température ou de principes chimiques présentés par l'une ou par l'autre. Cependant, l'on va plus volontiers à la petite source du bord du torrent, soit qu'on n'aime pas à descendre dans le souterrain qui renferme les autres, soit que celle-ci paraisse plus attrayante par sa position pittoresque et étrange. Il est assez singulier, en effet, de voir ainsi une eau chaude sourdre à quelques pieds, à peine, d'un torrent glacial qui menace sans cesse de franchir la digue qui les sépare.

C'est donc une sorte de pèlerinage accompli en cet endroit par la plus grande quantité des buveurs et, sans doute, si — comme le croyaient les anciens — une divinité bienfaisante présidait à chaque source minérale, c'est

à celle du torrent qu'elle eût fixé sa principale demeure.

A chaque verrée, l'on retourne dans les cours, dans l'avenue ou dans les jardins, prendre quelque exercice, se promener en conversant, s'encourager réciproquement, si l'on n'est pas encore habitué au goût de l'eau, se piquer d'émulation sur le nombre de verrées qu'on doit consommer, qu'on ne consomme pas toujours, et que d'autres consomment avec supplémens.

Les effets s'ensuivent......

Enfin, toutes les exigences plus ou moins hypocratiques étant terminées, chacun se rend, suivant sa fantaisie ou son besoin, dans la grande salle à manger.

Il n'y a point d'heure fixe pour le déjeuner. De huit à onze heures, l'on sert successivement ceux qui se pré-

sentent. Le déjeuner ordinaire des malades et des autres pensionnaires se compose de café au lait, de beurre et de ce miel renommé, de Chamouny, que M. de Chateaubriand met au-dessus de celui du Mont-Hymète (C). C'est pendant ce premier repas de la journée, que les politesses réciproques sont les plus empressées, mais les plus uniformes; elles roulent presque toujours sur l'état de la santé, sur les progrès de la cure, sur les espérances du rétablissement. Il ne faut point songer alors aux projets de promenades, on n'en pourrait exécuter aucun avant le dîner, le temps serait trop court; mais l'on s'entretient de ceux qui, partis de grand matin pour une excursion lointaine, sont, en ce moment, suivant les conjectures, à tel ou tel point de leur course ou de leur ascension.

Il est assez d'usage, après le déjeu-

ner, d'aller visiter, dans les jardins, les frais berceaux de verdure, la nacelle du lac, les fleurs nouvelles ; les rayons du soleil ne les réchauffent que depuis peu d'heures, l'atmosphère est tiède et retient encore les parfums que les plantes, ranimées par la nuit dernière, laissent échapper de toutes parts. Telles dames, assises sur un banc, tracent de brillantes broderies, en écoutant une lecture attrayante ; ces messieurs étudient, dans une feuille publique, la fluctuation des fonds, ou commentent de vieilles nouvelles ; ces enfans s'élancent dans les balançoires, ou, les pieds sur le gazon humide, poursuivent joyeusement le vol sinueux d'un papillon ; à voir ces visages roses et ces têtes gracieuses, on les confondrait volontiers avec les fleurs de la montagne.....

Il en est qui profitent de cet inter-

valle du déjeûner au dîner, pour préparer leur correspondance. Car, il ne faut pas que les charmes d'une douce retraite fassent oublier la patrie et les absens. Malgré tout, on se prend à songer, plus d'une fois, que, derrière ces cîmes escarpées, il y a le monde que l'on a quitté, la famille que l'on regrette, les connaissances que des connaissances plus récentes n'ont pas effacées du souvenir, et puis — comme il est bon de le répéter souvent et de le penser toujours — « il ne faut point laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié (*). »

Mais, vers midi, chaque dame est fort occupée dans sa chambre ; il n'y a plus qu'une heure jusqu'au dîner ; une heure, ce n'est pas trop pour la toilette ; et Walter-Scott a dit : « Il

(*) Madame de Graffigny.

faut qu'une femme soit bien abattue par les chagrins et les souffrances, pour qu'elle néglige les soins de sa parure. »

On dîne à une heure. C'est l'instant le plus favorablement choisi pour la vie des Eaux, ainsi que j'aurai peut-être l'occasion de te le faire remarquer ultérieurement.

Dès la fondation des Bains de Saint-Gervais, il fut d'usage que l'un des convives se placerait à l'une des extrémités de la table, et présiderait l'assemblée : il est de courtoisie que l'on ne quitte point la table avant ce président. Je blâme cet usage ; je crois qu'il peut provoquer des inconvéniens sinon graves, du moins désagréables ; qu'en un mot, il ne faudrait pas établir une tête à une table où se placent tant de têtes. Il est vrai de dire que la nouvelle administration a un peu modifié

cet arrangement. Autrefois, on avait égard surtout aux dignités, aux titres, à la condition sociale, de telle sorte que, pour la régularité parfaite, l'ancien maître de céans aurait dû avoir à sa disposition un hérault, un armorial et tous autres appareils héraldiques, à l'effet de bien constater et établir les titres du candidat au fauteuil gastronomico-thermal. Et même, en cas de contestation, il aurait pu être permis audit aspirant de défier, la dague au poing, et en champ-clos, tout seigneur chevalier opposant, etc.

Depuis l'organisation nouvelle, les rangs à la table sont désignés d'eux-mêmes par les rangs d'arrivée, et les présidens se succèdent d'après la même règle; seulement, les hauts dignitaires *du pays* qui passent ou séjournent aux Bains sont présidens de droit.

Tout ceci te paraîtra peut-être de mince importance, mais cette place exceptionnelle donne aux deux extrémités de la table un caractère d'inégalité qui produit elle-même une certaine ambition dans quelques têtes étroites et vaniteuses. On veut bien *monter* vers la présidence, mais on ne veut pas *descendre* vers l'extrémité opposée qui cependant est tout aussi *bien composée*. J'ai vu des scènes fort pitoyables, quoique concentrées et muettes le plus souvent, et je me hâte de te dire que nos compatriotes purent en être la cause involontaire, mais qu'ils n'en furent jamais les ridicules acteurs.

Il n'y a qu'une seule disparité à mes yeux, entre les deux bouts de cette longue table : l'un est vers une cheminée avec oiseaux empaillés ; l'autre, vers une porte vitrée, avec rideaux.

— Je vous prie de me placer de ce côté-ci.....

Dieu merci, ce n'est que par rare exception que certains baigneurs ou visiteurs me forcent à faire des réflexions dans le genre des suivantes :

— On ne vient pas aux Eaux pour étaler ses titres, ses rubans, ses honneurs ou sa fortune. On sait comment, par le temps qui court, tout cela peut s'acquérir.

On vient aux Eaux pour guérir ou modifier les maladies dont on est atteint.

Tous les hommes sont égaux devant la mort, cette grande niveleuse qui se joue également des haillons et de la pourpre :

« *Pallida mors æquo pulsat pede*
*Pauperum tabernas*
*Regum que turres. . . .* »

comme disait Horace, quand il ne riait pas.

Tous les hommes ne sont pas moins égaux devant les maladies, ces innombrables et souvent inexorables avant-courrières de la mort.

Ayez la complaisance de me dire quelle différence il y a entre la paralysie d'un grand seigneur et celle d'un manant, entre la goutte d'un richard et celle d'un pauvre homme, je veux parler d'un homme pauvre?.... etc.

Tu ne saurais concevoir, mon ami, combien sont belles, au coup d'œil, ces deux rangées de cent à cent-vingt convives, pleins d'urbanité, de bon ton et de manières aimables, combien est vive et animée la conversation, et avec quelle ardeur et quelle promptitude se forment les projets de promenade pour l'après-dînée. C'est, en effet, le moment d'organiser les

parties et les caravanes, de choisir la course la plus convenable aux goûts, à la température, au temps que l'on a à séjourner aux Bains, et à mille autres circonstances que l'on se plaît souvent à faire naître, pour engager de gaies contestations et des discussions charmantes.....

— C'est là une fort jolie réunion, me disait-on un jour, entre la fraise et le fromage, mais je n'y vois pas un seul malade.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous le faire remarquer, madame; Saint-Gervais est particulièrement et essentiellement une maison de santé, mais il n'est pas nécessaire qu'elle ait l'aspect d'un hôpital. Préféreriez-vous avoir, devant vos yeux, une collection vivante d'ulcères et de lèpres? Il y a, parmi tous ces convives, plus d'infirmités que vous ne pensez : tous ces visages sont sains, il

est vrai ; toutes ces mains sont plus ou moins blanches, il en est même de douces et potelées : tenez-vous-en là, je vous le conseille. Voici des gens d'affaires, de commerce, d'administration, voici des penseurs, des diplomates, des guerriers, des religieuses, des prêtres, des touristes, des gens du monde : beaucoup d'entre eux sont fatigués de travaux ou de veilles ; la fatigue est une maladie, et elle en engendre d'autres : ceux-ci, bien portans eux-mêmes, sont venus avec des malades qui leur sont chers, qu'ils n'ont pas voulu quitter, ni livrer entièrement à des soins étrangers : tel fils a conduit son vieux père, telle sœur, son frère ; tel ami, son ami. Cette jeune fille n'est point pâle, amaigrie et languissante comme sa mère, assise à son côté : assez tôt pourront venir pour elle les tristesses de l'âme et les douleurs du

corps ! Mais il est bon de le répéter : la majorité des hôtes de Saint-Gervais se compose de malades : il n'y a pas là une seule famille, quelque peu nombreuse qu'elle soit, dont un ou plusieurs membres ne soit atteint au physique ou au moral. — J'oublie les malades qui se portent bien... mais qui se croient malades !

Lorsque l'on a quitté la table, les abords de la grande cour sont couverts de guides des deux sexes, de chars, de chevaux, de mulets et d'ânes, pour diriger ou transporter les promeneurs dans les vallées et sur les montagnes, moyennant une rétribution raisonnable, fixée par des réglemens ou par l'usage.

Il y a aussi des Savoyards et Savoyardes qui ont étalé près des salons des petits objets en paille tressée, des cristaux, des plantes, etc., souvenirs

dont l'étranger ne néglige pas de se munir, et qui rapportent quelque argent à ces pauvres montagnards.

Mais la chaleur est trop forte encore : les excursions ne commenceront guère que vers trois heures et demie ou quatre heures, à moins qu'il ne s'agisse de courses un peu longues. En attendant, les uns, fidèles à une vieille habitude citadine, vont savourer une demi-tasse de café, de cet excellent poison, comme l'appelait Fontenelle.

D'autres, s'emparant du billard, se livrent à un exercice salutaire, intéressant, auquel peut se joindre une conversation agréable.

Il en est qui écoutent, au salon, une douce voix mêlée aux harmonieuses notes du piano.

C'est aussi, c'est surtout l'heure, l'heure la plus favorable d'aller visiter la cascade.

Je t'ai parlé du torrent (*) qui suit la gorge de Saint-Gervais. Le Bonnant descend du col du Bonhomme, à dix lieues des Bains. Il s'y forme de deux écoulemens provenant : l'un du lac du Mont-Jovet (*Mons Jovis*), l'autre d'un petit glacier détaché du grand glacier de Tré-la-Tête. Ce torrent coule ensuite dans la fertile vallée de Mont-Joie qu'il suit dans toute sa longueur, en produisant un très-grand nombre de chûtes et de cascades, et en se grossissant de divers autres torrens et ruisseaux descendus soit des glaciers de Tré-la-Tête, de la Frasse, du Miage et de Bionnassay, soit de la chaîne du Mont-Joly. C'est à l'extrémité de la vallée de Mont-Joie, au-dessous du village de Saint-Gervais, et au fond

(*) Le Bonnant ou Bon-Nant. — *Nant*, mot celtique, signifie torrent.

de la gorge des Bains, qu'a lieu la principale chûte, l'une des plus remarquables, si ce n'est la plus remarquable de toutes ces contrées alpines ; c'est la *Cascade des Bains de Saint-Gervais*. M. Raoul-Rochette la mentionne ainsi :

« Il y a, derrière les Bains de Saint-Gervais, une cascade qui m'a paru l'une des plus belles que j'aie jamais vues. C'est pour cela que je n'entreprendrai pas de la décrire, parce que ma description ressemblerait à toutes celles que j'ai déjà faites, et cette cascade ne ressemble à aucune autre. On y arrive après avoir traversé, sur un petit pont de bois, le torrent qui la forme, et après avoir gravi, durant quelques minutes, par un sentier taillé dans la montagne qui l'encaisse. Ce torrent, qu'on nomme le Bonnant,

tombe d'une hauteur considérable, entre deux parois de rochers qu'il a lui-même déchirés, pour s'ouvrir cet étroit passage ; et qu'on juge de la violence de ses eaux par l'énormité de cet effort ! Ce qui rend ce lieu plus remarquable, c'est que, des deux pans de la montagne, l'un, celui du levant, est de formation primitive, et l'autre, celui du couchant, est de formation secondaire ; et ce même torrent, dans toute l'étendue de son cours, à partir de la crête des monts d'où il se verse, coule pareillement entre deux ordres de montagnes et, pour ainsi dire, sur les confins de deux mondes. Ainsi donc, un simple courant d'eau sépare ici deux natures absolument différentes, et l'on touche, du doigt et de l'œil, les monumens de deux créations entre lesquelles s'étend peut-être un

abîme de siècles inaccessible à la pensée (*). »

Autrefois, on n'allait pas aussi facilement voir cette magnifique cascade. Le sentier commode et pittoresque, le banc pour se reposer et contempler à l'aise, ne datent que de l'époque où le cardinal Doria, nonce apostolique à Paris, vint faire une cure à Saint-Gervais. Ce prélat y avait été envoyé par le docteur Alibert (D).

C'est pendant l'été, que le Bonnant, et par conséquent sa cascade, sont dans toute leur force, par suite de la plus grande fonte de neiges et de glaces qui alimentent ce torrent ; l'eau est alors blanchâtre, à cause de l'argile et du

(*) Cette question tranchée par M. Rochette, avec une assurance toute doctorale, est bien loin, je pense, d'être résolue.

kaolin qu'elle tient en suspension ; elle est, au contraire, noirâtre en temps de pluie, parce qu'elle reçoit alors, tout le long de la vallée, les eaux découlant des hauteurs du Mont-Joly et passant sur des terrains principalement formés d'ardoises. Du reste, tu dois penser combien l'eau du Bonnant si fraîche, si légère, si violemment battue et brisée, pendant un cours d'une dizaine de lieues, et saturée d'air de la plus grande pureté, doit être agréable au goût et salutaire à la santé. C'est de cette eau, en effet, que l'on fait usage à la table des Bains, tandis que l'eau des sources dont on admire, dans les jardins, la limpidité parfaite, est chargée de matières calcaires et très pesante à l'estomac, parce qu'elle ne contient qu'une fort petite quantité d'air. Aussi, les voyageurs et les baigneurs qui s'effraient de l'aspect un

peu bourbeux de l'eau du torrent servie à table, et qui demandent de l'eau des sources du jardin, ne suivent-ils pas long-temps ce régime, en reconnaissant que, même dans les petites choses, il ne faut pas toujours s'en rapporter à ce qui flatte les yeux.

C'est de deux à quatre heures, dans la belle saison, que les rayons du soleil, pénétrant dans l'excavation profonde où mugit la cascade, forment, dans la vapeur de l'eau, des iris du plus bel effet. Ces brillantes couleurs s'agitant avec les nuages sans cesse renouvelés de globules aqueux d'une ténuité excessive, produisent des mélanges de nuances que l'œil ne peut suivre, mais qui captivent et enchantent l'observateur, tandis que, dans la partie supérieure, des tourbillons rouges et orangés s'élancent comme les flammes d'une fournaise.

Un voyageur qui a fait beaucoup de livres, prétend que le torrent, nommé *le Bonhomme, roule impétueusement* derrière les Bains de Saint-Gervais. Je dois rassurer ce monsieur : le Bonhomme est une montagne qui n'a pas la moindre velléité de rouler impétueusement, à moins que quelque nouvel Annibal ne la rende fusible avec une certaine quantité de vinaigre.....

Ceci me rappelle un auteur assez connu qui, décrivant des voyages en province, du fond d'un faubourg de Paris, confond, dans notre pays de Guienne, les forêts avec les rivières, rendant navigables les premières, et faisant des fagots des dernières.... des fagots, en effet!...

Bientôt, la chaleur étant moins vive, l'Etablissement et ses dépendances deviennent à peu près déserts.

Tous ceux que des indispositions trop graves ne retiennent pas cloués sur un lit ou sur un fauteuil, ont disparu par les sentiers divers de la vallée ou des montagnes. Ils ne reviendront qu'à la nuit, à moins qu'un orage imprévu, jetant une ondée sur la campagne, ne les oblige de rentrer à la hâte dans la gorge tutélaire des Bains, comme une volée d'oiseaux qui gagne, à tire-d'aîle, l'abri de la feuillée.....

A huit heures a lieu le souper, c'est-à-dire une deuxième édition du dîner, par l'apprêt et l'abondance des mets. L'air est vif, aux montagnes, et la brise est apéritive. Puis, voici des nouveaux venus ; des voyageurs, des baigneurs, des connaissances peut-être, des étrangers de nations diverses, des Français à l'humeur joyeuse et facile, des Allemands méditatifs, et des Anglais qui mangent.

Après le souper, la réunion, les causeries du salon ; aimables causeries, je t'assure, où l'on se raconte les mille incidens des excursions que l'on a faites, les sites que l'on a parcourus, la fatigue qu'on a éprouvée, les chûtes des torrens, et d'autres chûtes encore. Point de cérémonies, point de gêne, point de maintien étudié, point de phraséologie pédante, point de pruderies fardées. Les hommes ont quitté la blouse buissonnière et endossé un vêtement plus sérieux, mais les bottes sont poudreuses ; les femmes n'ont pas eu le temps de faire une nouvelle toilette, ce qui les contrarie fort : telle robe de mousseline, telle collerette à festons a oublié quelque fragment aux épines d'un églantier. — Le billard, le piano, le domino, le damier, le tric-trac, les cartes même sont mis en réquisition. — On s'ins-

talle sur un divan, pour parcourir les lettres que l'on vient de recevoir ; comme on est un peu las, on lira demain les journaux, rien ne presse. — Des étrangers arrivés dans l'après-midi, les uns sont déjà acclimatés ; d'autres, plus timides ou plus préoccupés, errent dans les salons, comme des âmes en peine ; les autres ont gagné leurs chambres et leurs lits.

Les soirées ne sont pas longues à Saint-Gervais. L'usage des eaux, les courses et d'autres exercices, l'heure matinale à laquelle on s'est levé, à laquelle on se lèvera le lendemain, pour faire sa cure consciencieusement, d'autres circonstances concourent à affaiblir, à fatiguer le corps.— A onze heures, tout sommeille, tout se repose aux Bains.

Je te parlerai brièvement de cette société, que composent des élémens

*

si divers, si hétérogènes, et qui se réunit, tous les ans, dans cette gorge solitaire où la conduisent l'espérance de soulagement, le besoin de repos, l'appât de distractions, le caprice, l'occasion, le hasard, que sais-je encore ? Ici, comme ailleurs, comme partout, ce monde en miniature apporte son bagage de qualités et de défauts. Ici, comme ailleurs, l'étude de tous ces caractères serait longue, laborieuse, pénible et cruelle parfois : c'est ainsi qu'on y pourrait observer tour à tour :

Des grands qui ont des idées infiniment petites ;

Des flatteurs qui n'ont de vrai que leur sottise ;

Des diseurs de rien qui s'applaudissent eux-mêmes, n'étant applaudis par personne ;

Des coquettes venues de la ville avec

leur esprit suranné et leurs graces d'emprunt ;

Des fous, des juifs errans, des esprits forts, des têtes faibles, des femmes incomprises, des effrontés, des ennuyés, des ennuyeux, etc.

Ce sont là les ombres du tableau, ombres toujours trop nombreuses, quelque rares qu'elles soient. Puis, s'y montrent en brillans reflets :

De belles et douces jeunes filles qui n'ont encore aucune idée des tristes réalités de la vie ;

D'angéliques et modestes vertus qui n'ont besoin, pour étinceler, ni d'or ni de bijoux ;

Des cœurs attristés d'une longue carrière à travers les misères du monde, et qui viennent demander aux solitudes un peu de repos pour leurs derniers jours ;

Des soldats mutilés glorieusement

pour le service de leur pays; des prêtres non moins vaillans pour le service des malheureux.....

Assemblage bizarre des passions les plus opposées, des sentimens les plus disparates, qui sont ces hommes, qui sont ces femmes? On n'en sait rien. — D'où viennent-ils et pourquoi viennent-ils ici ? On l'ignore. — On ne les a jamais vus, et on leur parle comme à de vieilles connaissances..... j'allais dire comme à de vieux amis! — On s'informe à peine des rangs, des dignités, de la patrie de chacun, et l'on entend parler toutes les langues....

Ce n'est pas que l'on doive songer à des connaissances réellement, solidement établies. On a dit qu'aux Eaux il se contracte quelquefois des liaisons qui décident de la destinée de la vie entière; c'est possible, mais c'est bien rare, et il serait imprudent de s'y

confier. On confond souvent la bienveillance avec l'amitié, surtout à cette époque, où les mots affectueux sont si prodigués, mais où le véritable attachement n'est presque plus qu'une chimère ou un songe....

Que les connaissances aux Bains se fassent facilement, rapidement, cela doit être, sous peine d'ennui insupportable; cela doit être, surtout parmi les personnes qu'une maladie quelconque y amène. Les sympathies de la souffrance sont les plus vraies, je pourrais même dire les plus respectables et les plus précieuses. Quand il y a communauté de maux, l'on sent s'établir promptement, invinciblement, une communauté de commisération, de consolation et d'espérance : c'est dans notre nature. Devant cette tendance réciproque, devant ce besoin instinctif, les conditions, les opinions, les

préjugés se courbent et se confondent; les inégalités dont l'éducation n'avait pu faire comprendre la futilité et le néant, s'aplanissent.— « Les malades, dit un auteur, se trouvent ainsi tout-à-coup lancés dans un monde nouveau, au milieu d'une foule mouvante, inoccupée, exempte de soins, affranchie d'affaires, libre de devoirs, où chacun ne songe qu'à son rétablissement, et travaille, sans s'en douter, au rétablissement des autres. On se voit, on s'encourage mutuellement, en s'entretenant de ses maux; il est si doux d'en parler à qui nous écoute! Et quel autre nous écouterait avec l'intérêt de celui qui souffre lui-même? Que les heures qui s'écoulent dans de pareils entretiens se passent doucement! Que de douleurs ils calment! Que de tristes pensées ils détournent! Que de mo-

mens d'inquiétude et de découragement ils préviennent! »

Par la situation, par les traditions des Bains de Saint- ervais, la société y mène une vie d'ensemble, une vie de famille qui ne se trouve point dans les villes de bains, par exemple, devenues aujourd'hui, pour la plupart, des tripots où un certain monde va jeter gaîment sa fortune, son honneur ou sa vie. A Saint-Gervais, les plaisirs restent simples et calmes, les distractions n'y dépassent pas les bornes d'une modération raisonnable, les relations y sont en général faciles et franches. Il y a plus : sous le point de vue de la morale, cette sorte de contrôle réciproque et journalier qui règne forcément à Saint-Gervais, dans cette grande famille de baigneurs et de buveurs, influe d'une manière toute particulière sur leurs actions et sur

leurs paroles ; il conserve une retenue favorable à tous ; entre tous, il entretient une harmonie de mœurs et d'habitudes, fertile en bonnes pensées et en bons exemples ; excellens avantages qu'on chercherait vainement aux Bains où la société divisée, fractionnée, est sillonnée de défiances et, parmi laquelle, les intrigues et les coteries engendrent des suites toujours gênantes ou fâcheuses, et souvent funestes.

Assurément, à Saint-Gervais aussi, les imperfections de la pauvre humanité percent plus d'une fois. A cet égard, il faut y apporter, comme dans tous les autres lieux habités par les hommes, beaucoup d'indulgence, de tolérance et de charité. Je t'ai parlé de l'augmentation de douleurs que peut produire, chez des malades, l'usage des eaux minérales, augmentation de douleurs qui, il faut le répé-

er, est presque toujours un signe favorable (*), mais qui est en même temps susceptible de rendre irritables et acerbes les caractères les plus modérés et les plus doux. A l'aspect de certains esprits mal faits et que n'ont pu polir ni l'éducation, ni les relations sociales, ni même les épreuves les plus vives de l'existence, ne crois-tu pas qu'il serait bien de mettre sur le compte de l'action des eaux les sottises de pareilles natures? Il y aurait là deux pensées consolantes, d'abord que les eaux ne sont point inertes, et puis, que le monde est moins méchant qu'on ne le dit. La première proposition te sera démontrée par de nombreuses cures : puisses-tu ne pas être souvent désabusé sur la seconde!

(*) *Dolor amarissimum naturæ remedium*. (Sydenham).

# IV.

## Les Promenades.




Imp. de P. Bineteau

Pont du Diable.

« En Savoie, dit un écrivain, j'ai retrouvé la Suisse toute entière, hormis ses jolis costumes. Je m'avançais de merveille en merveille ; à chaque pas, autant de tableaux variés, autant de scènes nouvelles. Là, ce sont les glaciers du Miage, de Tré-la-Tête, de Bionnassay et autres, dont la crête cristallisée renvoie au loin comme des jets de lumières et blesse l'œil de ses nombreuses étincelles ; ici, c'est l'humble épine-vinette dont les touffes buissonneuses, d'un rouge très-vif, semblent comme autant de fanaux qui, pendant

la nuit, éclairent la marche du voyageur, au bord des torrens et, le jour, lorsque le soleil darde ses rayons, lui présentent un fruit légèrement acidulé qui rafraîchit sa bouche. Plus loin, c'est le magnifique spectacle du Mont-Blanc, de ce colosse, vrai géant des monts qui, tel qu'un roi entouré de ses vassaux, apparaît au milieu des plus hautes montagnes, et les domine toutes de sa tête superbe. Comment, à la vue de tant de beautés, n'être point épris! Comment pouvoir quitter des lieux si remplis de merveilles! O Savoie! Avec toi, oui toujours du nouveau, et du nouveau toujours encore! Voilà ce qui t'explique pourquoi, chaque année, tu vois l'élite des nations gravir tes roches escarpées, traverser tes torrens fougueux, affronter tes neiges éternelles, encombrer tes hameaux!... »

« ..... Si, vaincu par la curiosité, le voyageur, dit Albanis Beaumont, parvient, à force de peines et de dangers, à se trouver, au soleil levant, sur un de ces hauts pics des Alpes, combien n'en est-il pas dédommagé par l'agréable surprise et l'admiration que lui cause le sublime tableau que la nature semble graduellement dérouler à ses yeux, comme pour lui ménager la sensation qu'il doit éprouver et l'excès de son enthousiasme. Ses regards se portent d'abord, avec une espèce d'effroi, sur une suite de précipices affreux, de vallées profondes et étroites où s'engouffrent avec fracas et impétuosité des torrens dont les eaux, couvertes d'écume argentée, offrent un contraste agréable avec la couleur foncée des sapins et des mélèzes qui couvrent les flancs abruptes des montagnes latérales, tandis que sa vue, portée un peu

plus loin, se promène délicieusement sur une succession de riantes collines et de charmans vallons qui, à l'abri des vents du nord, offrent l'aspect de la végétation la plus active; il aperçoit aussi une foule de petits hameaux épars çà et là, entourés de riches vignobles et d'agréables vergers. Mais, ce qui captive encore plus son attention, c'est ce passage graduel de la végétation la plus luxurieuse à la nature éteinte — s'il m'est permis de me servir de cette expression — où des glaciers immenses s'étendent à perte de vue et forment, avec les pyramides de granit qui s'élèvent majestueusement au-dessus de leur surface, le labyrinthe le plus vaste et le plus sublime... Ce passage de la nature active à la nature éteinte est, en plusieurs endroits, si soudain, qu'à peine l'image riante et délicieuse que ces premiers objets ont laissée sur la

rétine de l'œil a-t-elle frappé le spectateur, qu'elle est spontanément effacée par un nouveau tableau où sont peints, avec les couleurs les plus fortes et les plus vraies, les frimats du Groënland et les âpres déserts du nord de la Sibérie... »

Ami, les Bains de Saint-Gervais sont le centre de toutes ces belles et grandes choses, et de beaucoup d'autres dont on ne pourrait donner qu'une description froide et imparfaite. Ce lieu a été traité en favori par la nature : elle a rassemblé là, dans un rayon fort restreint et avec prodigalité, des curiosités innombrables qui attirent et captivent l'admiration de l'étranger. Avec une prévoyance infinie, elle a pourvu à tous les désirs, à tous les caprices, à tous les besoins de ceux qui y viennent contempler ses merveilles, étudier ses phénomènes, interroger ses mystères, com-

me elle fournit à tous les âges des distractions, des inspirations, du repos, des espérances, des illusions peut-être!... Qu'importe, si cela ravive l'âme et console le cœur, ne serait-ce que pour quelques jours?...

Certes, c'eût été un malheur réel, une défectuosité monstrueuse, une cruauté funeste, qu'autour de ces sources bienfaisantes, il ne se fût trouvé que des champs arides et monotones, que des montagnes tristes et dépouillées, sans ombrage, sans fleurs, sans eaux, sans accidens pittoresques, sans riantes oasis! Car, il faut des promenades; il faut à l'homme, et surtout à l'homme qui souffre, autre chose que l'espace et que la liberté; il faut que des objets plus ou moins variés, plus ou moins frappans, se présentent sur son passage, attirent ses regards, récréent ses esprits et parlent à son ima-

gination ; il faut que cette nature s'entretienne avec lui, pour ainsi dire, qu'elle l'instruise, qu'elle le caresse, qu'elle l'enivre ; il faut qu'il puisse, à son tour, sympathiser avec elle, lui confier ses pensées, ses plaintes ou sa reconnaissance.

Le pauvre malade dont les douleurs ont brisé la force, le vieillard chargé d'années ne graviront pas la montagne. Ils jetteront sur ces pentes boisées, sur ces prairies suspendues, sur ces sommets neigeux, des regards d'envie et de regret, tandis que les caravanes de jeunes hommes et de jeunes femmes disparaîtront, là-haut, dans les sinuosités rocailleuses. Vieillards et malades, ils purent jadis, eux aussi, braver les précipices, franchir les torrens et courir, d'un pied leste et assuré, sur les roches fragiles. Maintenant, à eux le sol aplani du vallon, les allées sa-

blées du jardin et les vertes pelouses au bord du Bonnant. A moins qu'ils n'empruntent le secours de quelque véhicule, ils ne s'écarteront guère de la gorge des Bains.

Il y a, au pied du versant de la Chênerie, une petite allée en terrasse qui domine l'un des jardins de la rive droite du torrent. Là, à la partie la plus inférieure de la prairie, à l'ombre d'arbres fruitiers et d'une roche granitique, on a établi des bancs pour ceux qui ne peuvent ou qui ne veulent pas faire de grandes courses. C'est vers le soir que ce lieu de repos est le plus attrayant et le plus commode ; une douce chaleur s'y maintient longtemps encore après que le soleil a disparu derrière la montagne des Fayets et, de là, comme d'un charmant observatoire, on assiste à l'arrivée des voyageurs ou des promeneurs qui rentrent à l'Établissement,

soit par l'avenue, soit par le sentier des zig-zag, soit par l'une des routes du village de Saint-Gervais. Parfois, en face de soi, l'on se plaît à chercher des yeux, dans les massifs, le troupeau que révèlent les tintemens des campanilles; l'ombrelle grise d'une promeneuse solitaire se dessine sur la verdure sombre des sapins; une chèvre blanche broute le gazon; un chien dort sur la mousse, ou des vaches reviennent, en mugissant, du pâturage. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En présence de ces monts qui étalent de toutes parts les signes de leur décrépitude, à la vue de cette structure tourmentée et disloquée, de ces masses brisées, amoncelées, bouleversées en tous sens, la science intriguée se livre à ses explorations, à ses conjectures et à ses inductions. — J'aime peu la géologie, ce *paradis de l'orgueil*,

comme l'appelait J. de Maistre. Cette étude qui a eu, dans ces dernières années, une grande vogue, ou plutôt qui a excité un grand engouement, et qui a reçu, il faut l'avouer, de quelques esprits sages, une direction bonne et utile, cette étude m'a toujours semblé trop téméraire dans ses investigations, trop ambitieuse dans ses résultats; elle a souvent une marche qui séduit, pour arriver plus souvent encore à des conclusions qui effraient (E). Est-ce la faute de la science? C'est plutôt la faute des savans qui, s'appuyant sur des bases qu'ils se font eux-mêmes de leurs petites mains d'hommes, s'aventurent et s'élèvent semblables, par leurs œuvres et par leur langage, aux ouvriers de Babel. Oublieux qui ne songent pas à respecter cette limite où l'intelligence suprême a dit à notre raison et à nos raisonnemens, comme aux flots

de la mer : *Vous n'irez pas plus loin!...* Heureux qui se sent le courage de s'arrêter à temps! Quant aux autres, outre les soucis qu'ils se donnent et qu'ils donnent aux pauvres égarés comme eux, on les écoute un instans ergoter dans des académies, et l'on est tenté de s'écrier, de même que jadis Cicéron à propos des augures de Rome : « Comment ces gens-là peuvent-ils se regarder sans rire? »

Quoi qu'il en soit, mon ami, pour le géologue qui vient à Saint-Gervais, il n'est guère d'autres lieux au monde plus riches, plus intéressans, plus féconds. Aucun ne lui offrirait, dans un espace peu considérable, autant de recherches à entreprendre, parmi tant de bouleversemens, d'anfractuosités, de couches, de ruines, de matériaux divers.

Il en est de même pour les différentes

branches de la physique générale, de même pour la minéralogie, de même pour tout ce qui a rapport aux observations barométriques, hygrométriques, électriques, etc. — « Tous les individus qui se rendent de Paris aux Eaux de Saint-Gervais, disait Alibert, parlent avec enthousiasme de ce qu'ils ont vu et admiré, au sein d'une nature tout-à-fait pittoresque et nouvelle. On a souvent prétendu qu'il fallait envoyer les poètes à Bagnères-Adour; certes, je pense qu'il faut particulièrement diriger vers l'Etablissement dont nous parlons, les naturalistes, les géologues, les physiciens. »

Mais ce qui fixe surtout, dans ces vallées et sur ces montagnes, l'attention des amis de la nature, c'est cette quantité, c'est cette variété immense de plantes et de fleurs qui couvrent la campagne, couronnent les rochers, et

embaument les pâturages. C'est la botanique, cette science si modeste et si belle, c'est la botanique qui peut, à juste titre, revendiquer Saint-Gervais et les environs comme ses plus fertiles domaines. A chaque pas, le voyageur trouve des fleurs qu'il ne connaissait pas, plus élégantes que celles qu'il connaissait. Fraîcheur, éclat, parfum, couleurs, tout étonne et enchante dans ces fleurs des Alpes, parmi lesquelles tu retrouveras aussi celles de ton pays, car, du pied de la montagne à sa cîme, les plantes des diverses régions du globe sont représentées, depuis celles des climats les plus tempérés, jusqu'à celles des contrées les plus froides (F).

Tu ne sais pas tout le plaisir qu'éprouve le botaniste, quand, la boîte sur l'épaule, le bâton ferré à la main, il marche à la conquête de nouvelles plan-

tes, de nouvelles fleurs ! Il n'est pas un petit coin de terre, pas un angle de rocher, pas une prairie, pas un marécage qu'il ne parcoure, qu'il n'interroge avec une avidité scrupuleuse, avec une active persévérance. Il gravit, il circule, il revient plusieurs fois sur ses pas ; courbé sur la bordure des sentiers, sur la lisière des bois, dans les clairières des taillis, il oublie la fatigue, la faim, le danger même, puisque le voici sous la roche qui surplombe, dans les profondes ravines et jusque sur la moraine tremblante des glaciers. — Là, en effet, là aussi l'on vous rencontre, fleurs gracieuses ! Vous y étalez, sur la pierre aride, votre vert feuillage et vos corolles brillantes. Transplantées dans la vallée, où il y a de si beaux ombrages et un air si doux, vous mourriez bien vite, et pourtant

sur ces pics neigeux, aucune trace de terre n'alimente vos racines dénudées!....

Non, mais Celui dont la Providence protège, avec une égale sollicitude, l'humble liseron de la plaine et le fier mélèze de la montagne, dit aux vents qui lui obéissent, d'apporter la nourriture et la vie à la pauvre plante des glaciers. ....

Le soir, reviennent les promeneurs, botanistes ou non, chargés de gerbes odorantes. Mais, tandis que le plus grand nombre jette négligemment son fardeau, le botaniste étale avec précaution sa récolte de la journée. L'heure du souper a sonné, que lui importe? S'il abandonnait ces rameaux déjà flétris, ils se faneraient misérablement, et demain leur nuance serait peut-être changée, leur feuillage noirâtre ou déformé, plusieurs corolles même seraient

séparées de leur tige. Et ce serait bien cruel pour le botaniste : il ne s'y exposera pas !

J'ai connu une dame qui avait adopté une manière infiniment gracieuse de souvenirs. Un jour, sur un banc de mousse, à l'ombre des sapins de la montagne des Fayets, voulant me raconter les détails d'un long voyage qu'elle venait de faire dans l'Oberland, elle se contenta d'ouvrir un petit cahier de papier gris où un grand nombre de fleurs étaient desséchées, avec une symétrie dont aucun herbier ne m'avait donné un autre exemple. Puis, elle se mit à lire sur ces fleurs, avec une facilité charmante, les incidens de son excursion retracés à sa mémoire par la couleur, la forme, la disposition de chacune d'elles. Le moindre pli d'une feuille, la plus insensible coloration d'un pétale, la plus insignifiante tor-

sion d'un pétiole portaient avec eux un sens allégorique, et signalaient un site, une station, une rencontre ou un épisode. — Combien je préférai ces ravissans hyéroglyphes dont une seule personne avait la clé, aux lourds et fastidieux gribouillages des *bas-bleus* qui courent le monde ! — Seulement, parmi toutes ces plantes emblématiques de la voyageuse, je cherchai vainement un *myosotis*, fleur précieuse et révérée aux temps où l'on aimait encore, où l'on n'oubliait pas ! — Je ne fis aucune question indiscrète, mais l'absence de cette fleur dans ces feuillets de voyage, avait peut-être une signification triste et cruelle……

La sœur chérie de la botanique, c'est l'entomologie, comme elle, paisible, brillante et mystérieuse, comme elle, objet de courses solitaires, de recherches et d'études pleines de charmes.

Il y a entre l'insecte et la plante des relations touchantes dont quelques-unes à peine parlent à nos sens et à notre imagination, sympathies étranges qui plaisent tant aux poètes! Mais l'insecte est, de plus, le roi de la plante, le roi de l'espace : il se meut, lui, il erre libre et folâtre, l'inconstant! Il sait trouver le rayon de soleil le plus propice à son éclatante parure, le coquet! Tandis que la plante n'abandonne point sa prairie natale, il vient la caresser un instant, puis s'envole joyeux vers le ciel....

« Les nomenclatures elles-mêmes, dit M. Nodier, œuvre d'un génie tout poétique et qui sera probablement la dernière poésie du genre humain, ont un charme inexprimable, à cet âge d'imagination où la fable et l'histoire n'ont pas encore perdu leur prestige. Voyez-vous ces brillantes familles de

papillons qui ne sont que des papillons pour le vulgaire ? C'est une féerie complète d'enchantemens et de métempsycoses, pour l'enfant d'un esprit un peu cultivé qui le poursuit de son léger réseau. Ceux-là sont les *chevaliers grecs* et *troyens*. A sa cotte de mailles échiquetée de jaune et de noir, vous reconnaissez le prudent *Machaon*, fils presque divin du divin Esculape et fidèle, comme autrefois, au culte des plantes qui recèlent de précieux spécifiques pour les maladies et les blessures. Si vous descendez aux pacages, ne vous étonnez pas de la simplicité de leurs habitans. Ces papillons sont des *bergers*, et la nature n'a fait pour eux que les frais d'un vêtement rustique. C'est *Tityre*, c'est *Myrtil*, c'est *Corydon*. Un seul se distingue parmi eux à l'éclat de son manteau d'azur, sous lequel rayonnent des yeux innombrables com-

me les astres de la nuit dans un ciel étoilé ; mais c'est le roi des pâturages, c'est *Argus* qui veille toujours à la garde des troupeaux. Avez-vous franchi d'un pas curieux la lisière des bois défendue par *Silène* et les *Satyres* : voici la bande des *Sylvains* qui s'égarent au milieu des solitudes, et les *Nymphes*, encore plus légères, qui se jouent de votre poursuite, laissent bientôt un ruisseau entre elles et vous, et disparaissent, derrière les arbrisseaux du rivage opposé. Tentez-vous le sommet des montagnes les plus élevées : vous n'aurez pas de peine à vous y rappeler l'Olympe et le Parnasse, car vous y trouverez les *héliconiens* et les *dieux; Mars* qui se distingue à sa cuirasse d'acier bruni, frappée par le soleil de glacis transparens et variés ; *Vulcain* flamboyant de lingots d'un rouge ardent comme le fer dans la fournaise, ou bien

*Apollon* dans son plus superbe appareil, livrant aux airs sa robe d'un blanc de neige relevée de bandelettes de pourpre.»

Tous les promeneurs, tous les voyageurs ont rencontré ces insectes et bien d'autres rares et curieux, aux environs de Saint-Gervais. Combien de naturalistes qui n'avaient besoin ni des eaux minérales ni des distractions dont elles sont le centre, sont venus en ce pays, combien d'autres y viendront encore, dans le but d'y trouver un seul coléoptère, un seul papillon inutilement cherché ailleurs.

De toutes les sciences naturelles, la botanique et l'entomologie sont, sans contredit, celles qui doivent le mieux convenir aux femmes.—C'est pour cela sans doute que les femmes s'en occupent si peu.....

Pendant que les uns moissonnent les plus beaux ornemens des guérêts, et

que d'aimables chasseresses poursuivent les insectes, d'autres promeneurs se sont assis, pinceaux en main, devant un site romantique, une échappée de vue aux pittoresques lointains, ou crayonnent, en se jouant, un vieux tronc brisé par l'orage, un châlet en ruine (G), une roche moussue, une chûte d'eau. Dans ces lieux où, comme on l'a dit avec raison, la nature semble avoir pris à tâche de ne se répéter jamais, l'artiste, lui aussi, se trouve en face d'études précieuses dont la variété l'étonne, dont le nombre le réjouit, et dont souvent les difficultés majestueuses l'épouvantent.

Je ne puis que répéter ici ce qui a déjà été écrit sur ce sujet :

« Si, en représentant un des points de vue les plus justement vantés des Alpes, l'artiste veut donner à chaque objet ses formes et proportions li-

néaires dans toute leur étendue, les dimensions gigantesques des montagnes remplissent tout le tableau; alors, les devants et leurs détails se réduisent à rien, ou paraissent d'une petitesse disproportionnée. En outre, tandis que les objets placés au niveau de l'œil apparaissent au travers de cette gaze vaporeuse qui voile ordinairement les couches inférieures de l'atmosphère et donne de la distance aux fonds des tableaux, les sommets des montagnes, vus dans une région d'une transparence parfaite, se dessinent d'une manière si distincte et si tranchée sur le ciel, que l'œil les juge plus rapprochés qu'ils ne le sont réellement. La couleur éclatante des neiges qui recouvrent ces cîmes élevées est, de plus, si différente des tons neutres et radoucis que le peintre voit, d'ordinaire, à son horizon éloigné, que, là encore,

la perspective est en défaut, et d'une manière d'autant plus choquante, que souvent cette neige est comme sillonnée de lignes noires et tranchées — formées par des roches nues — qui rappellent trop fortement à l'œil les plans intermédiaires d'un tableau. »

Il faut donc être un peu prodigue de licences, quand on essaie de retracer cette nature trop grandiose, tout en restant le fidèle interprète de la physionomie générale des sites, ce qui, à vrai dire, est le grand mérite et doit être le but de l'art.

A quelques minutes des Bains de Saint-Gervais, le petit village des Plagnes, avec la flèche de son église et son air d'isolement et de pauvreté, peut dignement figurer sur l'*Album* du voyageur. Oui, mais voici le Mont-Fort qui lui fournit un fond tellement écrasant, que le crayon ou le pinceau

tombe de ses mains. — Un joli aspect du village de Saint-Gervais, c'est celui qu'il présente au spectateur placé dans une prairie des Neyrets, sur la rive gauche du Bonnant : oui, mais cet immense versant du Prarion, qui produit un si bel effet dans la nature, serait insupportable sur le papier ou sur la toile. Ces deux vues, que je te cite entre cent autres semblables, tenterait-on de les reproduire scrupuleusement, servilement, comme ferait la machine chimico-physique nommée Daguerréotype? On ne réussirait guère qu'à exécuter un lambeau maussade, propre tout au plus à garnir l'étroit et haut panneau d'une salle de vieux manoir.

Tout en conservant à la représentation de ces campagnes leur tranquillité, leurs harmonies, l'art devient puissant de son impuissance même : il abaisse les montagnes !

*

Que pourrais-je ajouter qui ne parût trop faible d'idées et d'expressions à ceux qui ont parcouru les environs de Saint-Gervais en poètes, en philosophes, en hommes du monde, en chrétiens ? Que pourrais-je leur apprendre qu'ils n'eussent appris et ressenti eux-mêmes dans leurs contemplations solitaires, dans leurs rêveries, à tous les momens du jour, sous l'influence de leurs sentimens divers, de leurs souvenirs, de leurs chimères?....

Ainsi s'emploient et s'utilisent les promenades, aux Bains, soit qu'on les entreprenne en troupe nombreuse, ou en sympathiques tête-à-tête, ou dans un isolement complet.

— « C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, dit Rousseau, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que, sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent

plus de facilité, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce, et c'est ainsi qu'un heureux climat

fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. »

Il est cependant de ces êtres insensibles et positifs qui ne s'émeuvent pas à la vue de ce magnifique spectacle de la nature, et qui restent sourds à ce langage mystérieux s'élevant de tous les points de la création. Le savant lui-même oublie trop souvent les merveilles qu'il a examinées d'un peu plus près que les autres, et elles sont muettes pour lui. J'en ai vu plus d'un exemple, ami, parce que dans ces excursions, il est bon de se laisser guider par le cœur plutôt que par la tête, et que l'on fait généralement tout le contraire.—Mais la tête est en progrès, dit-on, et c'est une si vieille chose que le cœur!...

Il est prudent, crois-moi, de fuir ces existences de bronze, dès qu'on les a

devinées, en s'écriant avec le poète :

« Que je plains le savant qui ne voit dans la rose
Que les sucs végétaux dont la fleur se compose!
Pour lui Flore a perdu ses parfums, ses couleurs,
Et l'aurore jamais n'a répandu de pleurs.
Dans l'immense horizon que son regard embrasse,
Un compas à la main, il ne voit que l'espace;
Dans ce ciel étoilé, dans ces globes de feu,
Son cœur froid et distrait n'aperçoit point un Dieu;
Vain savant, il n'a lu, dans son erreur profonde,
Qu'un feuillet détaché du grand livre du monde!
L'homme n'a que des sens; l'âme n'existe pas,
S'il ne peut l'asservir à son triste compas.
Les talens, les beaux-arts qui charment notre vie,
L'aimable illusion, la tendre rêverie,
Les doux rapports des cœurs sont pour lui sans attraits,
Il ne les a point vus au fond de ses creusets;
[songe,
Rien n'est vrai, rien n'est faux; le bonheur n'est qu'un
La vertu qu'un vain nom, l'amitié qu'un mensonge;
Oui, pour lui tout est mort. En sa cruelle erreur,
Le néant qu'il invoque est déjà dans son cœur (*). »

(*) Michaud. *Printemps d'un Proscrit.*

Un soir, revenant de Combloux, je suivais, avec deux baigneurs de Saint-Gervais, le chemin qui borde le bois des Amerans. La soirée était belle et paisible, l'atmosphère tiède et embaumée ; aucun souffle n'agitait les rameaux de sapins inclinés en longues chevelures vers la terre ; on entendait, dans la profondeur de la forêt, ce murmure mélancolique et mystérieux qui fait rêver. C'était l'heure où le feuillage est bien sombre, où le moindre bruissement dans l'herbe fait frissonner, où l'imagination cède à des impulsions inconnues, et poursuit des créations fantastiques....

Je n'écoutais plus depuis longtemps mes compagnons de route ; je songeais à l'une de ces traditions populaires que j'aime tant !

.....La fée des Amerans ne cessait jadis de parcourir ces collines soli-

taires. Brillante comme une étoile du ciel, elle guidait sur la bruyère les pas du voyageur étranger, ou montrait au berger en pleurs sa chèvre égarée, dont la campanille ne retentissait plus jusqu'à lui. Elle ne raillait point, elle n'épouvantait point — comme certains esprits de la montagne — les jeunes filles qui revenaient tard de la veillée ; elle les rassurait, au contraire, et glissait dans leur cœur de bonnes pensées. Sa bienfaisante protection s'étendait à toutes les chaumières ; elle prenait mille formes diverses pour veiller sur leurs habitans : au pauvre elle donnaït le pain qui lui manquait, à la mère, de douces larmes sur son enfant mort ; aux fiancés, des leçons de sagesse et des espérances de bonheur. Beaucoup lui devaient la conservation de leurs troupeaux, décimés par des épidémies; à d'autres, elle avait

fait connaître les propriétés des plantes pour guérir les malades ; elle avait bien souvent ramené la paix dans plus d'un cœur malade, la concorde dans plus d'un ménage, le calme dans plus d'une conscience coupable. Plus puissante que les sorcières d'alentour, elle brisait leurs charmes et détruisait leurs sorts, lorsque les méchantes avaient battu les fontaines pour produire des tempêtes, corrompu le lait des génisses, envoyé des charançons dans les bleds, des mythes dans les bahuts, des chenilles dans les vergers, des frêlons dans les ruches.....

Vers une clairière ouverte sur le chemin, au sein de l'obscurité, un tronc d'arbre desséché et blanchi se dressait de quelques pieds au-dessus des touffes vernissées des myrtilles ; la lune le frappait, en ce moment, d'une lumière tremblante. Par une illusion

étrange, ce n'était point un vieil arbre qui s'offrait à mes regards, c'était... la fée des Amerans !

J'étendis, en tressaillant, ma main dans cette direction.....

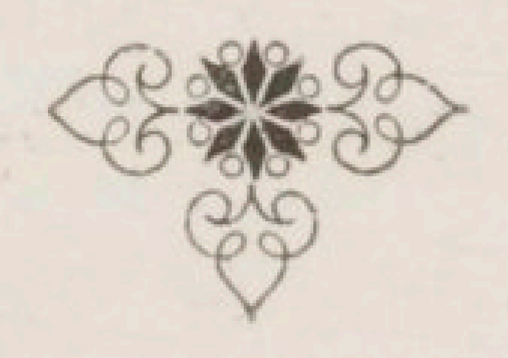
— Monsieur, s'écriait au même instant l'un des baigneurs en m'adressant la parole, à quel taux sont les actions du chemin de fer de Paris à Saint-Germain ?. . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Depuis lors, on m'a demandé quelquefois pourquoi je vais presque toujours me promener seul...



# V.

## Le Pont-du-Diable. — Le Moulin des Rateaux. — Les Pyramides des Fées. — Les Plagnes.




Imp. de P. Binetes

Moulin des Rateaux.

Il serait bien difficile d'établir d'une manière précise un ordre de promenades. Elles dépendent de la fantaisie, du goût ou de l'état de santé du baigneur, du séjour plus ou moins prolongé qu'il se propose de faire aux Bains, d'une résolution spontanée, de l'influence atmosphérique, etc. Les promenades, ou plutôt les *tours* les plus ordinaires peuvent cependant s'effectuer dans l'après-midi ; ce sont ceux du Pont-du-Diable, des Rateaux, des Plagnes, etc., ou les excursions, un

peu plus éloignées, de Sallanches, Combloux, etc.

D'autres exigent une journée entière, ce sont : le Prarion, le Mont-Joly, Notre-Dame-de-la-Gorge, etc.

La course de Chamouny et des alentours demande au moins quarante-huit heures. Elle annonce généralement que les baigneurs ont terminé leur cure et se disposent à retourner chez eux, ou bien que, se proposant de *faire deux saisons*, ils veulent mettre à profit ces deux ou trois jours d'intervalle.

Enfin, des excursions de plusieurs jours s'appliquent aux visites de la vallée de Sixt, des vallées du pied du Mont-Blanc, etc.

Je te signalerai les principales.

La première promenade hors du vallon des Bains que j'aie à te recommander, se nomme indistinctement le Tour du Pont-du-Diable, de la Fon-

taine-Froide, ou du Fayet-d'en-Haut. C'est, sans contredit, celle qui t'offrira le plus de variété en peu d'espace, le plus d'agrément en peu d'heures, et je suis sûr que tu l'entreprendras plus d'une fois et toujours avec la même satisfaction. Cette promenade ne consistant guère qu'à parcourir, sur les hauteurs, l'espèce de fer-à-cheval, ou cul-de-sac, qui entoure l'Etablissement thermal, il semble indifférent, au premier aperçu, de la commencer en gravissant soit par le versant de la Chênerie, soit par celui de la montagne des Fayets. Je t'engage néanmoins à gravir tout d'abord par la Chênerie ; je te dirai pourquoi.

Trois chemins conduisent des Bains au village de Saint-Gervais.

Le premier, de vingt minutes, est situé immédiatement derrière le corps de bâtiment nommé *Aîle de la Mon-*

*tagne*, dans la cour d'arrivée. Il est rapide et fort glissant en temps de pluie. Tu t'arrêteras, pour reprendre haleine, aux deux tiers du trajet, dans une petite prairie ombragée de noyers, et devant les ruines d'un châlet d'assez triste apparence (*). De ce point, tu jouiras d'une charmante vue de l'église, dont le clocher élégant s'élève au-dessus du profond ravin du Bonnant, et se détache avec grâce sur un fond de montagnes neigeuses qui forment un lointain circulaire du plus bel effet.

Le second, d'environ demi-heure, passe entre la remise et la forge des Bains. Il est moins pénible que le premier. A une certaine hauteur, est une

(*) Comme chacun croyait devoir emporter, en passant, quelques planches de cette malheureuse baraque, le propriétaire vient de faire enlever ce qui restait.

esplanade de quelques pieds, d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil, à vol d'oiseau, toutes les constructions des Bains.

Le troisième chemin, de quarante et quelques minutes, n'est autre que la grande route. C'est le plus facile et le seul que l'on puisse suivre en char, malgré son mauvais état et les nombreuses pierres qui occasionnent des cahots incessants. On rencontre à gauche une carrière de jaspe servant de lit à un petit torrent qui descend du Prarion et, un peu plus haut, en avançant vers le village, un petit oratoire dégradé par des *amis des lumières*.

Le village de Saint-Gervais est à 600 pieds au-dessus des Bains et, par conséquent, à 2,430 pieds au-dessus de la mer (H), est bâti dans une situation aussi agréable que salubre, sur la

pente du Prarion, à l'entré de la vallée de Mont-Joie. Ses constructions s'augmentent et s'embellissent, grâce au séjour que quelques originaux ont l'habitude d'y faire, depuis quelques années, sous prétexte de prendre des *bains d'air*, seul traitement, du reste, qu'ils y puissent suivre, les eaux minérales de Saint-Gervais n'étant accordées qu'aux malades qui demeurent dans l'Etablissement thermal ou dans ses dépendances, et c'est avec raison (I).

Après avoir visité l'église du village et le cimetière d'où l'on a une jolie vue sur l'épaule droite du Mont-Blanc, tu descendras vers le Bonnant, par un chemin bordé d'arbres à fruits, et tu arriveras en peu de temps au Pont-du-Diable.

Il y a des Ponts-du-Diable en Savoie, comme il y en a en Suisse, comme il

y en a en Italie, et partout où l'on a dû établir des passages hardis au-dessus des effrayans abîmes et des torrens profonds. Ils ne se composent souvent que d'une roche silicieuse plus ou moins longue, ou d'un arbre durci par les siècles; d'autres présentent une construction où l'art a prêté son appui à la nature. — Qui a présidé à la direction, à l'arrangement de ces ponts? — Aucun nom n'est resté dans le souvenir des montagnards, et il serait plus d'une fois difficile qu'il en fût autrement, puisque, pour former plusieurs de ces passages, il ne fallut qu'un fragment de pierre détaché par l'orage, qu'un sapin déraciné par le vent. — Étrange tradition populaire, de tous les temps et de tous les pays, qui attribue à l'esprit du mal ce qui tient du merveilleux, ou ce qui paraît surpasser les forces hu-

maines livrées à leur seule imperfection!...

C'est pour cela peut-être, qu'à côté de ces prétendues œuvres du démon, tu verras toujours, ou presque toujours, quelque signe religieux élevé par la piété villageoise, comme la sauvegarde à côté de l'embûche. Et c'est une bonne pensée, je t'assure, que celle qui place ainsi, dans les endroits les plus périlleux et les plus abandonnés, une petite chapelle, un oratoire, une simple croix de bois, où le voyageur puisse, en reposant son corps, laisser s'épanouir son âme à la prière, à l'espérance. Il faut mentionner surtout cette quantité prodigieuse de monuments dédiés à Marie, sous les dénominations symboliques de *Notre-Dame de Bon-Secours*, *Notre-Dame-de-la Gorge*, *Notre-Dame des Ermites*, *Notre-Dame des Rochers*, *Notre-Dame*

*de Bon-Voyage*, etc. Dans ces solitudes des montagnes, à la vue de ces bouleversements opérés par la puissante main de Dieu, nous nous sentons tellement faibles, souffreteux et chétifs, que nous n'oserions parler directement au Créateur de ces immenses choses, si l'influente médiation de la Mère du Christ ne nous venait en aide..... Et puis, quand il faut franchir ces hauteurs, suspendre ainsi sa vie au-dessus des gouffres que l'œil n'ose sonder, sentir fléchir sous ses pieds une planche fragile, il est bon alors d'apercevoir ces sortes de phares de la religion qui protègent et encouragent ! Alors aussi, l'on se prend à s'oublier soi-même, à ne plus songer à sa position, pour demander au ciel de détourner ceux que nous aimons de ces routes dangereuses, tandis que ceux-ci, plus d'une fois, dans ces mêmes moments, mais à de

grandes distances, se trouvent comme accablés d'une crainte subite et inexplicable, par l'effet de ces douces et mystérieuses sympathies auxquelles on croyait tant jadis !.....

Rassure-toi, Hérald ; aucun chemin n'est moins périlleux, aucun n'est plus sûr que celui qui passe sur le Pont-du-Diable, servant de communication entre les deux rives du Bonnant, au bas de Saint-Gervais. La solidité de ce pont, construit en pierres, son peu d'étendue, la hauteur de ses parapets, rassurent les plus timides (*). L'on y peut, sans épouvante et sans vertiges, regarder tranquillement les eaux blanches du torrent, brisées par les rochers en dé-

(*) J'ai, sous les yeux, un vieux titre qui frappe les habitans de la vallée d'un léger impôt, pour la *réparation* de ce pont. La date est du 29 juillet 1390.

sordre et envoyées, en cet endroit, comme un tribut incessant, par les glaciers lointains, après avoir parcouru toute la vallée de Mont-Joie, fertilisé ses pâturages et ravivé ses prairies.

— Mais, quoi? Pas une chronique, pas une légende sur l'origine de ce pont?

— Aucune, si ce n'est celle qu'on applique à tous les autres ponts du Diable.

Il y avait une fois..... Je me trompe. Il n'y avait pas autrefois de pont sur le Bonnant, en sorte que le curé de Saint-Gervais réfléchissait jour et nuit au moyen de remédier à cet inconvénient si nuisible aux intérêts spirituels et temporels de ses ouailles de la rive gauche.

Or, un soir, un étranger se présenta à la porte du presbytère : la vieille ser-

vante le conduisit à M. le curé, à qui il parla ainsi :

— Je viens vous offrir de construire, cette nuit même, un pont sur le torrent.

— Diable ! fit le curé.

— C'est moi-même, répondit l'inconnu.

Le curé se signa, le Diable fit la grimace, la vieille servante tomba en syncope.

— Je demande pour tout salaire, ajouta l'esprit du mal, que vous m'accordiez en propriété la première créature qui passera sur le pont.

Marché conclu, rédigé et écrit en double sur parchemin roussi, le Diable donna une poignée de griffe au curé, après l'avoir apposée sur les deux exemplaires du contrat, puis il disparut.

Le lendemain, dès l'aube, plusieurs

villageois ébahis regardaient le nouveau pont.

— Ne passez pas, mes enfans, s'écria le curé, ne passez pas!

— Mon salaire! dit le Diable.

Le curé — qui n'était pas Savoyard pour rien — exhiba alors un énorme chat qu'il tenait sous sa soutane, et le lança sur le pont.

La pauvre bête poussa un miaulement plaintif; Satan l'emporta en maudissant en vain l'adresse du curé....

— Mais, vas-tu dire, mon ami, voilà sur ce pont du Diable, une tradition qui ne vaut pas le....

— Je le sais bien!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Si l'on veut examiner le pont avec soin, il faut, après l'avoir franchi, descendre à droite, par la rive gauche du Bonnant et jusque dans son lit. Cette descente s'effectue avec une faci-

lité extrême, par un petit sentier garni de mousse et couvert d'arbustes. De ce point, et en s'avançant sur les rochers, jusqu'au milieu de l'eau, l'on voit le pont, dans toute sa hardiesse, se reposant sur ces rocs inébranlables, où vainement, depuis des siècles, les flots resserrés mugissent et bouillonnent à plus de cent pieds au-dessous de son cintre. Entre ce ciel sans nuage et cet arceau de pierres dont la moitié est cachée par un vieux tilleul, un fond d'ormes et de sapins se dresse en masses sombres où se jouent d'innombrables accidens de lumière.

Après être remonté dans la route, on atteint bientôt le hameau des Neyrets, où l'on tourne à droite, à travers les prés et les moissons, parmi les sites les plus divers, et en se retournant maintes fois pour contempler les longues pentes du Mont-Joly, les hauteurs

boisées de Saint-Nicolas et les sommets neigeux qui s'étendent de Bionnassay vers le Col du Bonhomme.

« A chaque instant, dit S. Birman, dont je te recommande les délicieuses gravures, à chaque instant la scène change. Tantôt ce sont de ténébreuses forêts ou des prairies solitaires où l'on aime à ralentir ses pas ; tantôt on découvre les brillantes cîmes de la chaîne du Mont-Blanc, élancées dans l'azur ; quelques instants après, on s'arrête avec effroi sur le bord des noirs précipices au fond desquels mugit le Bonnant. C'est une des promenades qui peuvent offrir le plus de jouissances, sous le rapport des sites pittoresques et de la belle composition du paysage. »

La *Fontaine-Froide* se trouve à gauche. Un morceau de bois creux sert de conduit à ce faible filet échappé de la montagne, pour désaltérer les

voyageurs et les troupeaux, et qu'environnent les fortes tiges de la sauge visqueuse, les touffes célestes du myosotis et les corolles pourprées du calament à grandes fleurs.

L'on ne tarde pas à arriver au Fayet-d'en-Haut, composé de trois ou quatre maisons, et entouré d'arbres nombreux, parmi lesquels on remarque surtout des noyers et des cerisiers. Du Fayet jusqu'à la descente de la montagne pour rentrer aux Bains, ce n'est qu'une succession de prairies, d'accidents de terrain ombragés et fleuris, à travers lesquels serpentent de jolis sentiers.

Il y a surtout une butte de verdure d'où l'on jouit de l'aspect le plus imposant et le plus gracieux tout à la fois. En face et au-delà du vallon des Bains, se découvrent, sur le fond neigeux de la chaîne du Mont-Blanc, le brillant clo-

cher et le village de Saint-Gervais. A gauche, s'élève la pente du Prarion, couverte de sapins, et derrière laquelle vient s'avancer l'extrémité herbue du Mont-Vorassay. A droite, une rampe de rochers, surmontée d'arbres, se penche sur l'abîme et sur le Bonnant, qui y gronde sourdement. En promenant ses regards, de ce point, sur les monts environnants, on admire successivement le Prarion et sa tête noire, la Forclaz, le Mont-Fort, les monts Grenier et Pourmonay, les trois hautes Aiguilles de Varens, qui dominent le nord de la vallée de Sallanches et, enfin, les montagnes des Fours, traçant sur le bleu du ciel les sombres et bizarres dentelures de leurs sommets.

Et, comme la journée est fort avancée, le soleil disparaissant avec majesté derrière les Fours, projette ses derniers rayons sur les neiges oppo-

sées, et y produit ces étonnantes et inimitables teintes orangées, pourprées et roses que nul peintre ne saurait rendre, que nulle imagination ne saurait soupçonner, et dont nul regard ne se lasse. — Voilà pourquoi, ami, je t'ai recommandé de gravir, tout d'abord, par le village, afin d'arriver à ce lieu d'observation au moment de ce merveilleux coucher du soleil.

Puis, par suite du mouvement des couches atmosphériques, quand le soleil ne les échauffe plus, la brise s'élève, circule et tourbillonne en doux bruissements dans les taillis, recueillant les émanations balsamiques des plantes qui foisonnent dans ces délicieuses prairies. Le promeneur aime à se laisser aller, en ce lieu et à cette heure, aux rêveries ineffables qui viennent l'y bercer et, si quelque société nombreuse s'y trouve réunie —

ce qui n'est pas rare — toutes les bouches sont silencieuses, toutes les pensées suspendues, tant chacun évite de troubler cette contemplation unanime et craint de briser le charme qui enchaîne toutes ces âmes.

On peut cependant, lorsque le soleil a complètement disparu et que les neiges ont repris leur blancheur accoutumée, errer encore avant de descendre la montagne, et jouir des divers points de vue de Combloux, de la ville et de toute la plaine de Sallanches, de Domency, de Passy, de Chède, de Joux, des Plagnes, et enfin de la route qui va du Fayet-d'en-Bas aux Bains, où rentrent, en ce même temps, d'autres promeneurs arrivant de Chamouny et de différentes directions.

L'on redescend ensuite aux Bains par le sentier appelé des *Zig-Zag*, et c'est aussi *Sommet* ou *Sommité des Zig-*

*Zag* que les baigneurs nomment l'endroit le plus fréquenté et le plus favorable pour apercevoir le village de Saint-Gervais et la coloration des neiges. — Hélas ! n'ai-je pas entendu proposer sérieusement — et par des femmes encore !—de placer, en ce lieu, un ou plusieurs bancs !.... Oh ! mesdames, qui ne pouvez oublier les ameublements monotones de vos salons, et qui n'aimez que les essences fabriquées dans les officines, vous ne vous êtes donc jamais assises sur ces versants de mousse et de gazon où la nature a jeté à pleines mains les parfums les plus suaves, les fleurs les plus délicates, les couleurs les plus vives et les plus tendres ! Vous ne vous êtes donc jamais reposées sur ces roches polies par le temps, tièdes encore des derniers feux du soleil, et sous le feuillage aromatique de ces sapins centenaires ?... Des

bancs, en cet endroit, des bancs de mains d'hommes, des bancs régulièrement écarris et compassés !...— Je fais vœu de briser en mille pièces tous ceux que j'y rencontrerai, fussent-ils de palissandre incrusté de nacre et recouverts de moelleux coussins du plus fin velours, à crépines et glands d'or !...

Le voyageur qui ne voudra pas séjourner aux Bains, pourra utiliser agréablement son temps — pendant qu'on préparera son déjeuner ou son dîner — en faisant le tour du Pont-du-Diable, mais il devra commencer ce trajet par les Zig-Zag, pour revenir par le village. N'ayant à exécuter cette course qu'une seule fois, tandis que les baigneurs, je le répète, l'entreprendront à diverses reprises et par diverses directions, le voyageur jouira mieux de la beauté du paysage, en tenant toujours devant soi la chaîne du

Mont-Blanc. — Une petite heure lui suffira pour accomplir agréablement cette tournée, tandis que le baigneur pourra et même devra y consacrer plusieurs heures, afin d'en bien examiner tous les détails, surtout s'il lui prend fantaisie de descendre, chemin faisant, à une superbe chûte du Bonnant, entre le Pont-du-Diable et la cascade des Bains (*).

---

Après avoir commencé le tour du Pont-du-Diable, ainsi que je te l'ai indiqué, et être arrivé au hameau des Neyrets, tu pourras prendre la gauche, au lieu de tourner à droite, et, au bout de quelques minutes, tu te trouveras

(*) Quelque remarquable que soit cette chûte, il est assez difficile d'y parvenir, et les Dames ne doivent pas s'exposer à la voir.

tout-à-coup au bord d'une vaste profondeur où roule le torrent. Là est un moulin avec quelques dépendances ; c'est le moulin des *Rateaux* , ainsi nommé, dit-on, à cause des petits barreaux de bois que l'on oppose au courant de l'eau pour arrêter les débris flottants qu'elle entraîne, et qui feraient obstacle aux mouvements de la roue principale. On descend dans cet étrange site en ayant en face les hauteurs de Saint-Nicolas et les neiges éternelles ; on franchit ensuite le Bonnant, sur un petit pont de bois, et, après avoir gravi à travers un bosquet de sapins, on ne tarde pas à arriver au Verney, sur la route de Bionnay à Saint-Gervais ; on traverse ce dernier village pour retourner aux Bains.

---

Une autre promenade consiste à re-

monter la large ravine où coule le petit Nant de Farnay qui vient de la Forclaz, entre le Mont-Fort et le Prarion. Là se trouvent les *Pyramides des Fées*, massifs très-durs en cône tronqué, ayant une quinzaine de pieds à la base dans le lit du torrent, et une centaine de pieds de hauteur. Ces espèces d'obélisques se composent de quartiers de roches et d'un mastic d'argile et de sable, comme le reste de la montagne sur son flanc occidental. Chaque pyramide est recouverte d'une grosse pierre qui semble avoir été portée là par un pouvoir surnaturel, mais que la nature seule y a placée.

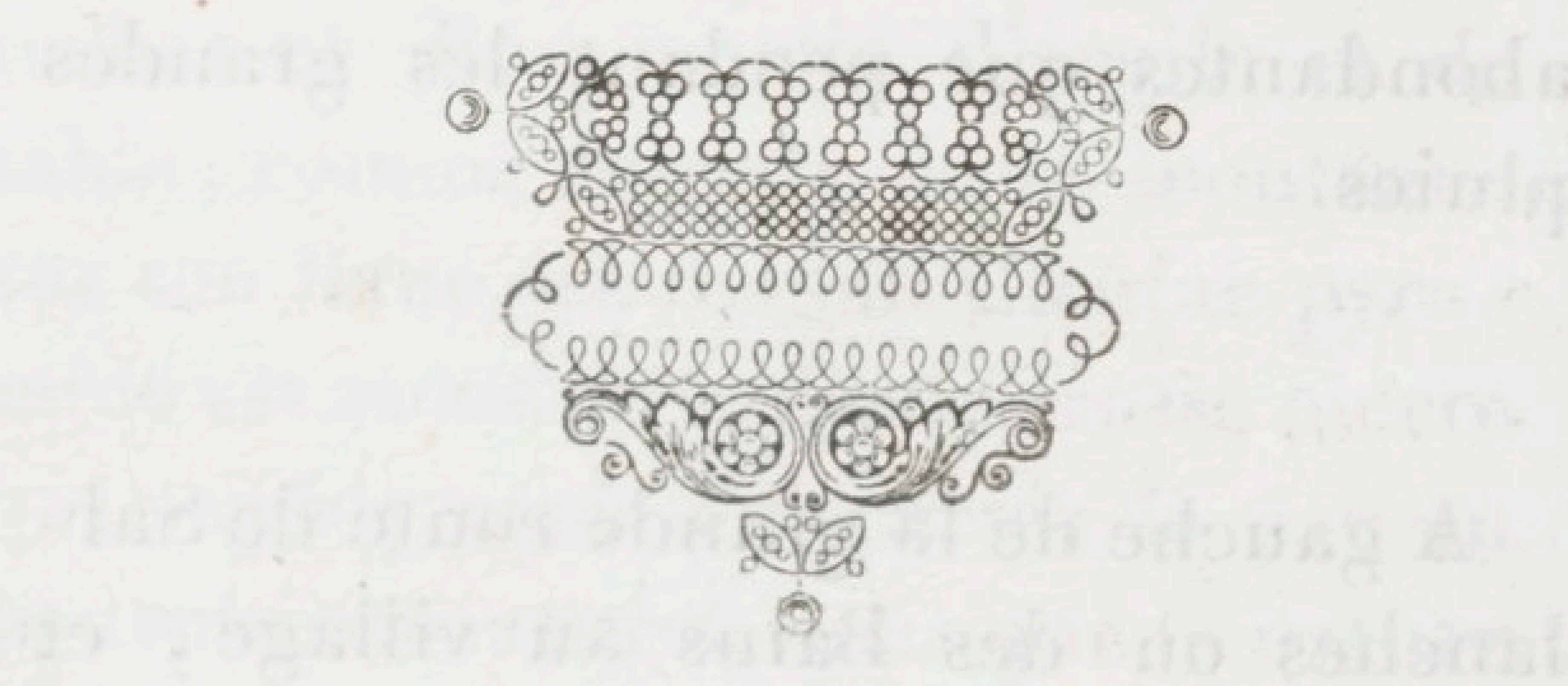
Avant la formation du ravin, ces pierres étaient au niveau du sol, mais à mesure que les eaux ont creusé leur lit, ces colonnes de terre très-compacte ont résisté à l'érosion, et ont paru s'élever d'autant plus, que le ra-

vin se creusait davantage : ces pierres qui les couvrent, en leur servant d'abri, les ont préservées de l'action des pluies. — C'est là, du moins, l'explication que l'on donne de la conformation de ces pyramides de terre, situées sur l'arête qui suit la pente de cette gorge où croissent des sapins et des mélèzes, mais où les eaux ne sont abondantes que pendant les grandes pluies.

---

A gauche de la grande route de Sallanches ou des Bains au village, et dans le lit pierreux du torrent dont je viens de te parler, on remarque une carrière de jaspe rouge qu'on a exploitée pendant quelque temps. Un peu plus bas, se trouve un moulin de la plus triste apparence, seul objet, comme on l'a dit, qui, dans ces lieux désolés, rap-

pelle à l'esprit l'industrie de l'homme. On peut se diriger de cet endroit vers le village des Plagnes, et joindre ensuite la route de Chamouny aux Bains.



# VI.

## La Chûte de l'Arve.
## La Cascade de Chède. — Passy.
## Sallanches. — Combloux.




Imp. de P. Bineteau

Cascade de Chède.

Partons de la gorge des Bains, suivons la rive droite du torrent, parmi les sapins, les aulnes et les épines-vinettes, et, arrivés au pont du Fayet-d'en-Bas, ne quittons pas la route qui se prolonge devant nous. Plus à droite, nous monterions au village de Saint-Gervais ; à gauche, nous irions à Sallanches que l'on aperçoit dans le lointain. En avançant, nous avons, d'un côté, la rivière de l'Arve ; le [illegible] élève, de l'autre, ses pentes [illegible]



Cascade de Chède

Partons de la gorge des Bains, suivons la rive droite du torrent, parmi les sapins, les aulnes et les épines-vinettes, et, arrivés au pont du Fayet-d'en-Bas, ne quittons pas la route qui se prolonge devant nous. Plus à droite, nous monterions au village de Saint-Gervais ; à gauche, nous irions à Sallanches que l'on aperçoit dans le lointain. En avançant, nous avons, d'un côté, la rivière de l'Arve ; le Mont-Fort élève, de l'autre, ses pentes noires et

boisées. C'est le chemin de Chamouny, c'est aussi celui de la cascade de Chède dont on voit déjà les eaux blanches se détacher sur la couleur foncée de la base des Monts-Varens. En face, est une sorte de barrière formée par la réunion de diverses montagnes ; il y a là cependant passage á l'Arve et au chemin de Chamouny qui la domine sur sa rive droite.

Arrêtons-nous un instant au pont de bois jeté sur l'Arve, pour remarquer les flots blanchâtres et impétueux de cette rivière, les roches noircies, nombreuses et inégales qui encombrent son lit, les caprices de son cours et les sinuosités de ses dévastations.

En tournant à droite, après avoir passé le pont, on remonte, en quelques minutes, jusqu'à un endroit sombre et retiré sous les plus abruptes escarpements du Mont-Fort. Là, à travers

d'énormes blocs de rochers, l'Arve se précipite, avec un fracas épouvantable, en faisant jaillir ses flots jusque sur une passerelle fragile où l'on ne se hasarde qu'en tremblant, et qui a reçu, avec raison, le nom de *Pont-des-Chèvres*. De la hauteur, à gauche, descend un mince torrent venu du lieu où se trouvait, il y a quelques années à peine, le joli lac de Chède connu de tous les voyageurs, et qu'un éboulement a fait disparaître complètement vers la fin de l'été de 1837.

Revenons sur nos pas, mon ami, rejoignons, parmi les touffes épaisses d'hypophaë rhamnoïdes dont les baies orangées brillent sur un pâle feuillage, le chemin que nous avons quitté au pont de bois sur l'Arve, et gagnons le village de Chède, pour visiter la cascade de ce nom.

Autant la cascade des Bains de Saint-

Gervais est impétueuse et terrible, autant celle de Chède est paisible et gracieuse. Formée par un torrent (l'Ugine) qui surgit du milieu des rochers de l'Aiguille de Varens, cette chûte se divise en deux branches d'une blancheur admirable, séparées, au sommet, par une roche arrondie et entrecroisées à la base. Entourées de grands arbres, bordées, d'un côté, par un rocher couvert de mousse et, de l'autre, par une prairie charmante, ces eaux, d'une limpidité parfaite, après avoir bouillonné dans plusieurs bassins et s'être réduites en vapeurs où resplendissent, au soleil, les plus beaux iris (*), reprennent bientôt leur pureté accoutumée, traversent le hameau, et vont se jeter dans l'Arve, au milieu de la plaine de

(*) Cet effet a lieu de 10 à 11 heures du matin.

Sallanches. — Chède est le lieu où l'on voit les dernières vignes, près du Mont-Blanc.

En passant, sur un pont de pierres, le torrent de la cascade de Chède, on se dirige vers le village de Passy, par un chemin ombragé d'arbres fruitiers de diverses sortes et au sein d'une brillante végétation qui contraste, d'une manière singulière, avec la stérilité du haut de la montagne.

Passy est peu visité. Les baigneurs qui vont, de Saint-Gervais, voir la cascade de Chède, ne dépassent guère ce but de leur promenade. D'autres, connaissant déjà la chûte de l'Arve et la cascade de Chède, entreprennent, en char, la route que nous venons de parcourir et laissent, à droite, Passy, pour revenir aux Bains par Saint-Martin et Sallanches.

Passy est, dit-on, bâti sur les ruines

d'une ville romaine. Suivant plusieurs historiens, ce village occupe la place de l'ancien *Vatiscum* dont parle Pline et dont le nom serait devenu, par des modifications successives, *Vatiscum*, *Patiscum*, *Passicum*, *Passy*. Le fait est que l'on a trouvé, aux environs, les restes d'une voie romaine et d'autres antiquités. Deux *ex-voto* en marbre blanc y ont été aussi recueillis et intercalés dans le mur de façade de l'église actuelle; les archéologues ne manquent pas d'aller les examiner (J).

De Passy, tu jouiras d'une vue magnifique : tu verras se dérouler à tes pieds, cette charmante vallée de Sallanches, avec son encadrement si majestueux, si varié de superbes montagnes. Dans ce cercle pittoresque dont on embrasse facilement l'étendue et les détails, tes yeux se porteront sur le hardi clocher de Combloux, sur le vil-

lage de Domency modestement voilé par les arbres, sur le hameau du Fayet, sur la gorge des Bains surmontée à gauche par le clocher de l'église de Saint-Gervais, sur les Plagnes, etc. Tu suivras du regard, à droite, la chaîne qui cache la vallée de Mégève, puis, le Mont-Joly, le Prarion, le Mont-Fort, ces deux derniers séparés l'un de l'autre par la Tête-Noire et par la Forclaz, et enfin, derrière le Prarion, voici le Mont-Blanc avec ses glaciers et ses neiges éternelles, qui domine toutes les autres sommités comme un monarque domine ses nombreux sujets (K). Un seul coup d'œil a parcouru, en un instant, une plaine charmante, le territoire de sept paroisses et des monts d'une splendeur et d'une diversité incomparables.

Dans de pareils tableaux, il faut être avare des effets d'art et de fantaisies

humaines. Il ne faut pas néanmoins tout sacrifier à la poésie et à l'imagination, ni se jeter d'une manière trop absolue sur l'un ou l'autre de deux écueils : l'illusion ou la réalité. Il est donc vrai de dire, quant à cette plaine de Sallanches, que les dévastations disgracieuses de l'Arve blessent les regards de l'observateur de la nature, en même temps qu'elles causent un préjudice notable à l'agriculture et au commerce de ce pays. Le diguement de l'Arve — si jamais il s'exécute — ne contribuera pas seulement à l'agrément du paysage, mais il permettra encore de fertiliser des terrains presque continuellement inondés ou menacés de l'être ; des pâturages nouveaux se joindront à ceux qui existent déjà, de beaux arbres — point de peupliers d'Italie, je vous en conjure ! — seront plantés le long de la rivière, et l'on établi-

ra une communication utile entre les deux rives, par les paroisses de Passy et de Domency.

De Passy, on peut se rendre à Saint-Martin ; mais la route est mauvaise, quelquefois même dangereuse, par suite des déversements de l'Arve qu'elle côtoye.

D'autres — et surtout ceux qui ont leur voiture et leurs chevaux aux Bains — préfèrent aller de l'Etablissement à Sallanches, par Domency.

En partant des Bains pour cette excursion, tu passeras sur le pont du Fayet, beau pont de pierres qui a remplacé, en 1824, les poutres de sapins mal jointes et périlleuses qui y existaient avant cette époque. Ce hameau du Fayet-d'en-Bas se ressent du voisinage des Bains ; il s'agrandit et se décore. J'y aperçois même, sur une enseigne peu académique, l'annonce de

certains liquides inconnus, sans doute, des anciens habitants de ces vallées : Aux *de seltz.* — *Limonade*-GAZEUZE !

Le Fayet sera peut-être, dans la suite, une petite ville. Pauvre hameau, tant pis pour lui !...

Puis, voici devant toi la route belle et unie le long de la vallée, au pied de la montagne qui s'étend vers Combloux ; de petits nants qui traversent le chemin en murmurant ; à tes côtés, des prairies ; partout, des arbres, de l'ombrage ou des fleurs.

A ta gauche, tu salueras, en passant, le village de Domency et la flèche de son église qui surgit des touffes de feuillage. A droite, tu te sentiras tenté plus d'une fois, d'aller joindre et visiter les verts massifs qui se groupent çà et là, et bordent, à quelque distance, la rive de l'Arve. Dans cette dernière

direction, tu jetteras les yeux, avec une sorte de crainte, sur les dimensions gigantesques des Aiguilles de Varens, et au-dessous de leurs cîmes menaçantes, tu admireras la blanche église et les côteaux de Passy, étalant au soleil du midi leurs versants si fertiles, où règnent les douceurs de l'Ausonie, à quelques pas des âpres rigueurs du Groënland (*), et qui ont été nommés avec raison la *Provence du Haut-Faucigny*.

Tu remarqueras aussi la riche végétation des environs de Sallanches ; le chêne et le châtaignier, le pommier, le prunier, le cerisier s'y unissent au hêtre et au sapin ; tous ces arbres sont d'une taille et d'une vigueur étonnantes. — En remontant le torrent qui

(*) On a pu cueillir à Passy, des fraises en pleine campagne, pendant le mois de janvier 1839.

traverse Sallanches, on trouve des sites sauvages et pittoresques appelés *Horreurs de la Frasque* : tu les visiteras, si le temps te le permet.

L'origine de la ville de Sallanches est peu connue. Alb. Beaumont l'attribue à une colonie de *Salasses* (Val-d'Aostins), mais aucun monument n'appuie cette opinion. Suivant la tradition du pays, les habitants d'une ville nommée *Dionisia* (Saint-Denis), près de Servoz, vinrent, après la ruine de leur ville par un écoulement subit du lac Saint-Michel, fonder une bourgade sur les bords des deux *Sallanches*, torrents arrivant, l'un par Combloux et l'autre par Mégève.

Quoi qu'il en soit, Sallanches était, dès le IX^e siècle, une des principales villes du Faucigny, et elle s'accrut en étendue et en privilèges jusqu'au 14 avril 1519, où ses trois ponts, son église et

la presque totalité de ses maisons furent réduits en cendres. Une inondation mit le comble au malheur des habitants dont le territoire fut entièrement dévasté. Grâce aux bienfaits et aux immunités accordés à la ville par Charles III et par d'autres ducs de Savoie, ses successeurs, elle se releva de ses désastres, avec de nouveaux éléments de prospérité.

Dans ces derniers temps, Sallanches avait beaucoup perdu de son importance ; elle possédait néanmoins un petit collège pour les études secondaires, une école primaire pour les garçons et une autre pour les filles, plusieurs fabriques, une brasserie, une poterie, etc. Sa situation favorisait ses foires et ses marchés où les habitants des vallées supérieures venaient se pourvoir des objets les plus nécessaires à la vie, et sa population, d'environ 2,000 âmes,

voyait, de jour en jour, s'accroître son aisance, par suite de la fréquentation des étrangers attirés, tous les ans, aux Eaux de Saint-Gervais et aux glaciers du Mont-Blanc.

L'église de Sallanches compte un siècle et demi d'existence ; elle est à trois nefs et de belles proportions. Dans ses nefs latérales étaient dix chapelles appartenant à des corporations ou aux confréries qui les entretenaient à grands frais. Avant la révolution, la tour du clocher était surmontée d'un dôme flanqué de quatre tourelles. Elle renfermait huit cloches qui formaient un parfait accord. Ce beau carillon, détruit par le vandalisme de l'époque, avait été rétabli, il y a peu d'années, au moyen d'une souscription à laquelle les habitants de Saint-Roch (*) contri-

(*) Village voisin de Sallanches.

buèrent pour plus des deux tiers, mais il a disparu, à son tour, dans la dernière catastrophe.

Ce fut le jour de Pâques, 19 avril 1840, à l'issue des offices divins, vers quatre heures de l'après-midi, qu'un effroyable incendie dévora de fond en comble la malheureuse Sallanches. Je ne te décrirai pas cet événement qui a été assez raconté, et qui a ému, dans toute l'Europe, on peut le dire, les nombreux voyageurs qui avaient visité ces contrées. Grâce à la bienfaisance publique, grâce surtout à la généreuse sollicitude du Roi Charles Albert, le malheur des habitants de Sallanches se répare peu-à-peu, la ville se rebâtit sur un plan et sur un terrain nouveaux, plus en rapport avec les exigences hygiéniques.

C'est en revenant de Sallanches aux Bains, que l'on doit surtout admirer le

Mont-Blanc dans toute sa majesté. Tous ceux qui viennent de Genève ou de Chambéry, par Bonneville, en sont vivement frappés. Mais la fatigue, certaines dispositions de l'esprit, ou l'état de l'atmosphère, empêchent souvent d'apprécier les détails de ce spectacle et sa véritable beauté. On ne peut alors que confusément et à la hâte saisir les traits les plus saillants ; la simultanéité des perceptions, des émotions, ne produit qu'un vague et stérile souvenir.

En automne, les colorations portées sur les neiges éternelles par les rayons du soleil couchant, et que l'on voit si bien de la plaine de Sallanches, sont infiniment plus pâles et plus affaiblies. Les feuilles jaunes, les torrents amaigris, la végétation paralysée, les soirées hâtives et fraîches, tout contribue à faire songer tristement à la belle saison qui n'est plus, à la mau-

vaise qui s'avance. Alors, comme en dédommagement bien court, de nouvelles scènes viennent animer la vallée de Sallanches. Je veux parler de l'arrivée des nombreux troupeaux descendus des montagnes circonvoisines dont les sommets commencent à se couvrir de neige et de brouillards. Pour peu que tu veuilles t'arrêter à considérer certains groupes de ces nouveaux hôtes et de leurs conducteurs disséminés à travers les prés, au bord des eaux ou au pied de vieux arbres, tu verras une multitude de petits tableaux fortuits et éphémères, mais qui pourraient offrir les plus charmants modèles en ce genre.

Malheur cependant, malheur à qui se serait bercé, au-delà de son adolescence, des attrayantes rêveries de Théocrite, de Gessner ou de Florian ! Il chercherait en vain les sensibles

bergers et les naïves villageoises, avec houlette et panetière !... Les Némorin de notre temps portent la livrée peu pastorale des Messageries Laffitte et Caillard, et les Estelle lisent Gil-Blas... quand elles ne lisent pas autre chose. — O progrès !

---

Une autre promenade, un autre point des plus favorables pour contempler le Mont-Blanc dans toute sa splendeur, ainsi qu'une grande partie de sa chaîne et de ses aiguilles, c'est Combloux (*).

On peut s'y rendre par trois routes différentes, en réservant pour le retour celle qui passe par les Zig-Zag, le Fayet-d'en-Haut, le petit oratoire de

(*) *Combe aux loups*. — *Combe* signifie vallon.

Saint-Martin, sur le chemin de Mégève, etc.

Ou bien, l'on suit la route de Sallanches, jusqu'à la croix de Vervey, à moitié chemin des Bains à Domency, et l'on va joindre et monter la colline en tournant à gauche.

Ou bien, l'on continue jusquà Domency, pour gravir par un sentier plus pittoresque et plus ombragé que le premier.

Ou enfin, l'on se rend à Combloux, en char, en passant par Sallanches.

Tu remarqueras l'admirable position de ce village, son église, bâtie en 1702, et son clocher dont la flèche brillante présente plus d'élégance encore que celle de Saint-Gervais.

Une après-midi ne suffirait pas à aller, de Combloux, visiter la vallée et le grand village de Mégève, et revenir

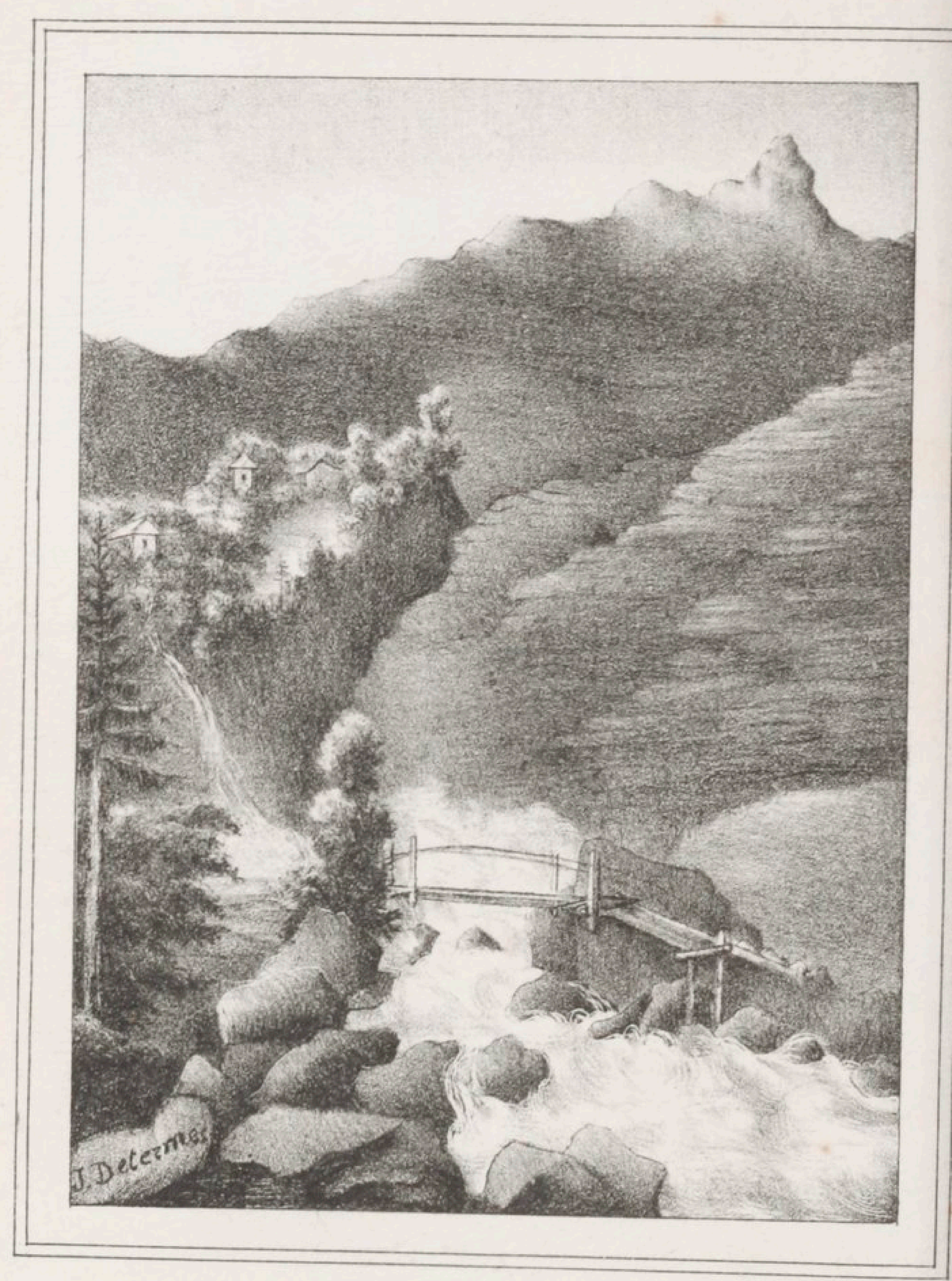
à Saint-Gervais par un autre chemin. C'est, du reste, une tournée des plus intéressantes.



# VII.

## Le Prarion.
## Notre-Dame-de-la-Gorge.
## Le Nant-Borant.
## Le Glacier de Tré-la-Tête.
## Le Mont-Joly.
## Saint-Nicolas.

*

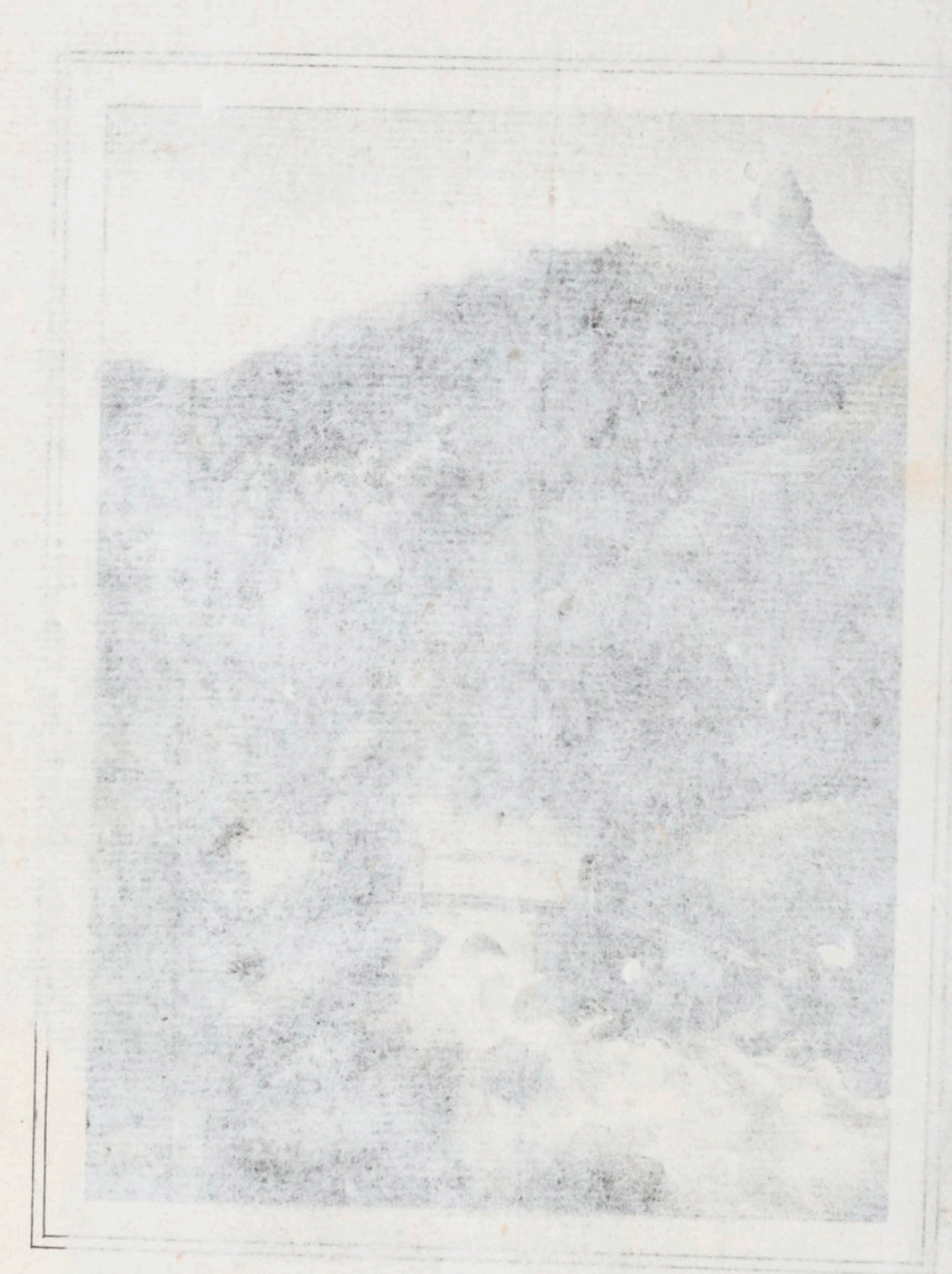



Imp. de P. Bineteau.

Chûte de l'Arve.

Chacune des [illegible] je vais t'entretenir exige la [illegible] tière. Il est donc prudent de se [illegible] de montures — au moins pour les dames — sauf à ne pas [illegible] l'on se sent assez fort.

Le Mont-[illegible] se trouvant situé vers l'orient, relativement aux Bains, il est bon de se mettre en route de grand matin, pour éviter, dans cette ascension, l'ardeur du soleil que l'on a constamment en face de soi. Je dis



Imp. de P. Bineteau

Chûte de l'Arve.

Chacune des quatre excursions dont je vais t'entretenir exige la journée entière. Il est donc prudent de se munir de montures — au moins pour les dames — sauf à ne pas s'en servir, si l'on se sent assez fort.

Le Mont-Prarion se trouvant situé vers l'orient, relativement aux Bains, il est bon de se mettre en route de grand matin, pour éviter, dans cette ascension, l'ardeur du soleil que l'on a constamment en face de soi. Je dis

cela, dans le cas où l'on se propose de revenir, le même jour, à Saint-Gervais. Dans le cas contraire, il suffit de partir après le dîner, pour aller coucher au *Pavillon de Bellevue*, dont je te parlerai tout-à-l'heure, et assister, le lendemain, au lever du soleil, l'un des plus magnifiques spectacles dont on puisse jouir de cet endroit.

Après avoir traversé le village de Saint-Gervais, et suivi la route de Bionnay, l'on tourne à gauche, à ce dernier village, et l'on commence à gravir, en suivant la rive droite du Bionnassay, petit torrent qui descend du glacier de ce nom. La montée est rude et pénible, le site sauvage et silencieux; l'œil mesure, d'une hauteur toujours croissante, les profondeurs effrayantes où le torrent bondit et sert de séparation entre le Mont-Prarion et le Mont-Vorassay. Sur un pla-

teau de celui-ci, on ne tarde pas à apercevoir le hameau du Champel, tandis que, plus à droite, le village de Saint-Nicolas domine le côté opposé de la vallée de Mont-Joie.

Au bout d'une heure d'ascension depuis le village de Bionnay, on se trouve à celui de Bionnassay, pauvre village dont les maisons groupées, en assez grand nombre, offrent, de loin, l'aspect d'une petite ville. La position de Bionnassay est des plus malheureuses pour ses habitants, pendant la mauvaise saison. Outre les obstacles qui se rapportent aux besoins matériels et à la vie de relation, comme ces montagnards appartiennent à la paroisse de Saint-Gervais, il leur est à peu près impossible, pendant un certain temps, de se rendre aux offices de l'église. Il faut bien pourtant que le curé ou ses vicaires parviennent à ce lieu difficile

par des routes impraticables, au milieu des intempéries et des dangers, et parfois pendant la nuit, lorsque quelque malade réclame les secours spirituels. —Nous nous promenons à notre aise dans ces solitudes agrestes, nous arrêtant, à notre gré, pour nous livrer à la contemplation de la nature, dans ces jours où les troupeaux broutent paisiblement sur les hauteurs, où la brise est si douce, où les plus belles plantes s'ouvrent, sur notre passage, au soleil radieux! Nous ne songeons point, Hérald, à ces rudes épreuves de l'hiver, qui attendent le prêtre accomplissant son devoir et ses incessants labeurs, sans distinguer, dans leur accomplissement, ni les saisons ni les heures! — « Quelle fatigue pour le pasteur, s'est-on écrié à ce sujet, quelle fatigue pour le pasteur! Il va donc, comme son divin maître,

de lieu en lieu pour faire du bien! Quel auguste ministère! Quelle inappréciable mission! Et quel homme que celui qui s'en acquitte fidèlement! »

C'est un ministre protestant qui a écrit cela.....

Du village de Bionnassay, l'on a, à sa gauche, le Prarion, à sa droite, la partie occidentale du Mont-Blanc, et devant soi, le Mont-Lachat. Encore une heure de marche, et l'on arrive au Pavillon de Bellevue, soit en s'y dirigeant par le Col de Voza, soit en suivant l'immense ravin creusé par les eaux du glacier.

La surface où est bâti le Pavillon de Bellevue, est presque horizontale, couverte d'un gazon court et rabougri, comme on en foule sur toutes les hautes montagnes; je n'ai pas besoin de te dire que toute végétation d'arbres a cessé en ces lieux, où l'on ne rencontre

que de charmantes touffes de rhododendrons et de genièvre rampant. Le Pavillon offre, pendant la belle saison, aux voyageurs fatigués, bon accueil, bon repos, et rafraîchissements analogues à la localité, tels que beurre, fromage, œufs frais, etc. Il y a même un livre où les touristes peuvent inscrire leurs idées, quand ils en ont, ou simplement leurs noms, afin de donner un adieu, un souvenir ou un avis de leur passage à ceux de leurs amis qui y viendront après eux.

Je ne suis pas très-partisan de cet amalgame de pensées plus ou moins sottes, car celles qui signifient quelque chose, ou qui portent un nom illustre ou aimé, sont promptement enlevées. J'ai copié plusieurs pages de cette mosaïque de phrases, les voici....

Ou plutôt non : je t'en fais grâce....

Du Pavillon de Bellevue, ainsi que d'une autre maison où l'on reçoit aussi les voyageurs, et qui est un peu plus rapprochée du Mont-Blanc, on découvre, comme dans le fond d'un abîme, toute la vallée de Chamouny, ses aiguilles, ses rocs sourcilleux, ses glaciers, toutes ses particularités et le Col de Balme, vers le Vallais. On aperçoit aussi, de ce point, une partie de la commune de Saint-Nicolas, le Mont-Joly, les Aiguilles de Varens, les hauteurs de Passy, de Servoz, de Mégève, du Crest-Woland, les montagnes des Fours et la chaîne du Reposoir, le village de Bionnassay et son glacier, etc.

En gravissant, au sud-est, le Mont-Lachat, en ayant soin de bien assurer sa marche sur les gazons glissants qui se terminent, au bas de la montagne, par d'affreux précipices, la vallée de

Chamouny se présente à l'observateur dans une plus grande étendue. On distingue plus nettement toutes les cîmes de la chaîne de la rive droite de l'Arve, depuis la montagne de Fer et l'Aiguille de Chaillod jusqu'à l'Aiguille de Balme. Les cinq grands glaciers de la rive gauche se montrent de profil. Le sommet du Mont-Blanc n'est point visible de cette station ; mais l'Aiguille du Goûté et celle du Midi y produisent à la vue un très-bel effet. Puis, l'on remarque encore l'Aiguille de Bionnassay et son glacier, au-dessus de la vallée qui continue le Col de Voza ; l'Aiguille du Miage, nommée *Mont-Blanc de Saint-Gervais*, parce que, vue de ce dernier endroit, elle a quelque ressemblance avec la cîme du Mont-Blanc qui y est cachée par le Prarion ; plus loin, les Aiguilles de Tré-la-Tête et de Rousselette, etc.

Lorsqu'on veut se rendre à Chamouny, on y parvient, du Pavillon de Bellevue, par le Col de Voza, les châlets de Belpas et les Ouches.

On peut aller aussi, en trois quarts d'heure, du pavillon au sommet de la tête noire du Prarion, par diverses directions. Cette sommité a la forme d'un dôme d'une grande étendue, où l'on remarque une carrière d'ardoise fort estimée, des pâturages et, plus bas, des terres ensemencées. « Ici, a-t-on écrit, le voyageur le plus apathique est amplement dédommagé de ses fatigues ; il est subjugué par un pouvoir secret qui enchaîne toutes ses facultés et ne lui laisse d'autre sentiment que celui d'un étonnement qui l'enchante, le ravit. De ce sommet, il croit voir un monde à ses pieds ; des regards d'avidité lui découvrent, à l'orient, une partie de la vallée de Chamouny et de

ses glaciers et toutes ses aiguilles ; au sud, le Mont-Blanc, la vallée de Mont-Joie, le Mont-Joly, les vastes plaines de Mégève et de Flumet ; au nord, celle de Sallanches, Passy et ses hauteurs, et enfin, treize clochers. Le sifflement des vents, l'écho lugubre de la chûte de fragments de roches et de glaces, le murmure mélancolique des eaux qui se précipitent dans les vallées, donnent une idée complète de la nature expirante, d'une solitude exclusive à ce lieu ; les cris de quelques troupeaux, les chants rustiques de quelques bergers, le vol de quelques oiseaux, l'aspect de quelques insectes, sont les seuls signes de la nature animée. »

Au lieu de repasser par Bionnassay pour retourner aux Bains, on descend directement sur le village de Saint-Gervais, à travers les bois de mélèzes et de sapins, les prairies et les mois-

sons. Cette route est des plus agréables et très-variée.

On visite aussi le glacier de Bionnassay auquel on parvient, depuis le Pavillon de Bellevue, en suivant le versant du Mont-Lachat, par un petit sentier qui exige beaucoup de précautions. Quant au glacier, sa situation et son aspect sont d'une désolation extrême. Le glacier, qu'on peut traverser sans trop de danger pour joindre la montagne de Tricot, est généralement terne et sale ; il a l'air de se vautrer dans sa moraine : je te parlerai plus amplement de son frère de Tré-la-Tête.

Je te ferai observer que, sur toute montagne un peu étendue, les montagnards distinguent avec soin tous les creux et toutes les saillies auxquels ils appliquent des noms divers. Ainsi, pour le Prarion, tu entendras parler de la

*Chaletta*, de *Vaudagne*, etc., tandis que l'on réserve le nom de Prarion à sa portion la plus élevée. Il n'en est pas moins constant que la réunion de tous ces accidents de terrain forme le Prarion : cela ressort de la configuration générale de cette montagne, comme aussi des anciennes limites établies dans un vieux titre que j'ai sous les yeux. — « Le Prarion (*Mons pratirotundi*, *praz-riond*, pré rond) est confiné par Bionnassay, Montivont, Saint-Gervais, Mont-Fort, le Nant de Bonnant, le Nant de Bionnassay, etc. » (*).

---

Au lieu de gravir le Prarion, à Bionnay, on peut continuer la route de la vallée, passer, sur un pont de pierres, le torrent de Bionnassay, et suivre la

(*) Octobre 1453.

rive droite du Bonnant, en ayant à sa gauche la base du Mont-Vorassay. On traverse le hameau de Tresse et, un peu plus loin, sur un pont de pierres, le torrent de la Gruvaz (*des Grues*) qui descend du glacier du Miage ; puis le petit village du Champelet, et l'on arrive aux Contamines, village près duquel s'écoulent les eaux provenant du glacier de la Frasse.

Pour aller, de ce village, à Notre-Dame-de-la-Gorge, on continue la route de la rive droite du torrent, si l'on est en voiture, — car on peut aller en char depuis les Bains jusqu'à Notre-Dame, — sinon, l'on prend une route plus courte et plus agréable, entre la rive gauche du torrent et le hameau du Battieux (*).

(*) On passe par ce hameau pour faire, de ce côté, l'ascension du Mont-Joly.

C'est sur la rive gauche du Bonnant, au pied de l'espèce de cintre de montagnes qui ferme la vallée de Mont-Joie, dans une solitude de l'aspect le plus sévère et à quatre lieues des Bains de Saint-Gervais, qu'est bâtie la chapelle de Notre-Dame-de-la-Gorge. Il n'y avait là jadis qu'une pauvre et très-ancienne chapelle dédiée à saint Antoine; l'église actuelle, dédiée à la Sainte Vierge, a été restaurée dernièrement avec beaucoup d'élégance, mais avec la profusion de couleurs et de dorures qui distingue les églises de Savoie, et particulièrement celles de la province du Faucigny. M. le curé des Contamines de qui ressort Notre-Dame-de-la-Gorge, a de même fait réparer les quinze petits oratoires qui longent la route et forment, par stations, *un chemin de la Croix*.

Il y a des gens qui, en écrivant des

*Itinéraires* et autres ouvrages, ont trouvé fort spirituelles des phrases telles que celles-ci :

« Une longue rangée de petits oratoires bâtis le long du torrent, dans l'espérance, dit-on, qu'il les respecterait, et qu'ainsi on serait à l'abri de ses inondations ; mais il n'y a eu aucun égard, car il en a renversé plusieurs. »

« .... Grand nombre de petites chapelles en guise de digue contre les inondations du Bonnant qui en renverse, chaque année, deux ou trois qu'on reconstruit aussitôt à grands frais. »

Il y a, dans tout ceci, une ironie fort déplacée et un mensonge fait à plaisir. — Eh ! mon Dieu, conduisez-vous à votre guise, messieurs les don Quichotte de la raison, mais laissez un peu de foi au peuple que vous avez l'air de trai-

ter de si haut : n'ajoutez pas du moins la cruauté au ridicule de vos doctrines, et ne brisez pas le roseau sur lequel le faible s'appuie!

Une seule fois, dans l'année, le 15 août, ce lieu sauvage s'anime par le concours des populations environnantes qui y viennent en pèlerinage, pour célébrer la fête de l'Assomption. Le tableau est alors tout-à-fait digne de l'empressement que mettent à s'y rendre les baigneurs de Saint-Gervais : il en était bien plus digne encore, avant que les montagnards n'eussent abandonné les costumes pittoresques de leurs ancêtres et de leurs localités respectives, pour adopter un accoutrement moins *arriéré*. — Bons villageois! Pour ce progrès et pour d'autres, je ne vous fais point mon compliment sincère!...

Après avoir visité une petite chapelle taillée dans le roc et très-vénérée des

montagnards, on ne manque pas d'aller voir les chûtes du Nant-Borant, vers l'endroit où ce torrent, descendu du glacier de Tré-la-Tête, vient unir ses eaux à celles du Bonnant.

Pour y parvenir, depuis l'église de Notre-Dame-de-la-Gorge, on repasse le pont de bois sur le Bonnant, on tourne à droite, et on gravit par un chemin pierreux et fort rapide suivant la rive droite du torrent que l'on entend retentir dans ses gouffres. A mi-chemin environ, à travers les sapins rangés entre la route et le Bonnant, on va admirer une chûte au-dessus de laquelle on ne se penche qu'en frissonnant et en se tenant retenu aux sapins qui la dominent. D'autres chûtes fort remarquables ont lieu près du pont de pierres que l'on franchit ensuite, pour aboutir aux *châlets du Nant-Borant*, dans une solitude affreuse.

Non loin de ce pont, se trouve, dans les rochers qui bordent à gauche le Nant-Borant, près de sa jonction avec le Bonnant, une source ferrugineuse d'une grande limpidité.

Le trajet de Notre-Dame-de-la-Gorge au pont du Nant-Borant, est d'environ trois quarts de lieues : il ne peut se faire en char, et, si l'on voyage à mulet, il est prudent d'y mettre pied à terre en plusieurs endroits.

---

Parlons du glacier de Tré-la-Tête(*).

Oh ! c'est une imposante et étrange chose qu'un beau glacier !

Quiconque n'a point vu ces merveilles, mon ami, ne s'en fera jamais une juste idée et nul de ceux qui ont nourri de ce spectacle leurs regards et leur

(*) Ou Trez-la-Tête.— *Les Trois-Têtes, au-delà de la Tête,* etc.

imagination ne saura jamais le peindre dignement. — Ici, ce sont des amas énormes de glaces groupées en blocs informes, en pyramides fantastiques, en dentelures gracieuses ; là, s'étendent de vastes surfaces d'une blancheur éblouissante, solitudes pleines de silence et de mélancolie, séjour d'un hiver éternel. Tantôt, les pas hésitent et s'arrêtent au bord des crevasses profondes, et l'œil sonde avec effroi ces abîmes où s'élaborent des torrents et des rivières ; tantôt, à la chaleur dissolvante de l'été, des monceaux de ces glaces cèdent sous leur propre poids, se détachent, tombent, roulent et s'entrechoquent avec un fracas plus terrible que le tonnerre.....

Dans le nombre prodigieux de glaciers (*) que l'on compte sur la chaîne

(*) Environ 400.

des Alpes, depuis le Mont-Blanc jusqu'aux limites du Tyrol, il en est — comme celui des Bossons (*Buissons*) — qui exposent leurs aiguilles brillantes et colorées par le soleil, au travers des sapins que souvent elles surpassent en hauteur. D'autres — comme celui de Talèfre — suspendus à la pente escarpée d'une montagne, semblent prêts à s'écrouler et à écraser le téméraire voyageur. Tels se font un rempart de leur moraine (L), comme celui du Miage; tels autres, presque sans moraine, se contentent des rochers dont les entoura la nature, comme celui de Tré-la-Tête.

On m'avait entretenu bien souvent de ce dernier glacier — : « Visitez, me disait-on, visitez cet admirable glacier trop peu connu et si digne de l'être.... C'est un des plus beaux de tous ceux de ce pays...... Il est certainement aus-

si remarquable que celui du Montanvert, si ce n'est que celui-ci est mieux environné, etc. »

Et je courais aux informations officielles ou censées telles. Les premiers historiographes des Alpes, de Saussure, Pictet et Bourrit n'ont point visité le glacier de Tré-la-Tête ; le premier le mentionne à peine ; les deux autres n'en disent pas un mot. Quelques *Guides* ou *Itinéraires* l'indiquent ; d'autres le passent sous silence. Enfin, dans la grande carte physique de Raymond, le glacier est tracé, mais son nom est écorché d'une façon déplorable.

Il ne me restait que la voix populaire, la description de M. le docteur Matthey (1818) et celle de M. R. Rochette (1826). C'était plus que suffisant.

Donc, par une après-midi d'octobre — le baromètre et divers signes météo-

rologiques préalablement consultés— je me dirigeais vers les Contamines. La température était assez douce, malgré le brouillard qui me dérobait toutes les cîmes et allait en augmentant sur la vallée de Mont-Joie. C'était bien une véritable soirée d'automne, où tout est triste et dépouillé, dans la nature, où les feuilles jaunies tourbillonnent au vent et jonchent les chemins. Le Bonnant roulait ses eaux amaigries et bleuâtres, sans impétuosité et sans fracas ; quelques fleurs tardives se montraient à peine dans les prairies sans parfums ; bergers et troupeaux avaient, depuis plusieurs jours, déserté les châlets solitaires de la montagne.....

La nuit s'avança rapidement : elle était arrivée, quand je frappais au presbytère des Contamines où m'accueillait une aimable hospitalité.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Minuit qui sonna à l'église m'avertit que, depuis près de deux heures, appuyé sur ma fenêtre, je m'étais oublié à contempler le tableau magique des montagnes neigeuses de la Gorge et du Bonhomme, illuminées par le plus beau clair de lune. En parcourant du regard ces sommets majestueux qui s'étendaient, comme une ceinture sinueuse, depuis le Mont-Joly jusqu'au glacier de la Frasse, en présence de ces colossales œuvres de Dieu, je me prenais à songer que toi-même, à cette heure, tu admirais peut-être quelques chétives et mesquines œuvres de l'homme, à la lueur factice de l'hydrogène !... Pauvre ami !

La lune était aussi pure et radieuse, lorsque, le lendemain matin, à cinq heures, je commençais à gravir la montagne, par le village de Cugnon, en

laissant, à gauche, le nant qui découle du glacier de la Frasse.

La nuit, une gelée blanche assez intense avait couvert la terre, et s'était suspendue en givre brillant aux branches des arbrisseaux, en sorte que, vu d'une certaine hauteur et à la lueur pâle du matin, le sol de la vallée apparaissait confusément, semblable au lit desséché d'un vaste torrent.

Tandis qu'à plusieurs centaines de pieds d'élévation, je tournais à droite pour longer les crêtes inégales de la chaîne qui borde, au nord, la vallée de la Gorge, de ravissantes nuances violacées s'étendant sur le Mont-Joly, m'avaient annoncé le soleil. Il se levait, en effet, derrière les monts dont je suivais le versant opposé, et jetait, en s'élevant, ses clartés resplendissantes sur un ciel sans nuage et sur les cîmes de

Tricot, du Prarion, de Varens, etc. Un spectacle inattendu s'offrit alors à mes regards. Un épais brouillard remplissait les vallées et s'étendait jusqu'à l'église de Notre-Dame-de-la-Gorge. La surface, parfaitement horizontale, de cette couche brumeuse ainsi élevée d'environ 1,500 pieds au-dessus de l'Arve, dominait toutes les vallées de Mont-Joie, de Sallanches et de Maglan, et figurait un beau lac à ondulations blanches, symétriques, immobiles et floconneuses. En suivant ses bords, les yeux rencontraient tantôt des pâturages en pente, tantôt des bordures ou des forêts de sapins, tantôt des rochers à pic; le clocher de Saint-Nicolas paraissait être le phare de cette mer sans écueil et sans navigateurs, dont les flots étaient des nuages et le fond des plaines fertiles et habitées. A l'extrémité de cette bizarre perspective, le brouillard prenant

une couleur bleuâtre se confondait avec les montagnes lointaines, et celles-ci se découpaient avec grâce sur la teinte dorée de l'occident.— J'admirai long-temps cette scène.

— Toutes ces vallées ont été des lacs, dit-on.

— Montaigne pourrait peut-être répondre : « Qui sait ? »

Dans le long et assez pénible trajet du torrent de la Frasse au glacier de Tré-la-Tête, les arbres sont rares, et l'on ne trouve guère que des rhododendrons et d'autres arbrisseaux des hautes montagnes. Une seule fois, on traverse un petit bois de sapins dont les branches séculaires sont chargées de mousses filiformes qui leur donnent un aspect tout-à-fait particulier. Quelques troncs desséchés et blanchis se dressent, comme des spectres, immobiles et muets, dans l'obscurité des

massifs. — J'aime ces débris dépouillés, mais laissés debout par les orages et par le temps, et sur lesquels les plantes parasites ne trouvent plus à entretenir leur végétation d'emprunt. J'aime ces arbres sans sève et sans feuillage où la corneille seule vient percher ; ils contribuent plus que tu ne saurais croire, au caractère et à l'effet du paysage, et leur vue inspire mille rêveries dans ces lieux déserts et silencieux.....

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Oui, c'est une magnifique chose que ce glacier de Tré-la-Tête ! L'on arrive tout près, sans s'en douter ; encore quelques pas pour franchir cette assise de rochers, et il apparaît tout-à-coup. Le voilà ! Il laisse descendre, bien bas dans la vallée qui l'enferme, ses aspérités brillantes ; en haut, il étale la réunion de ses splendides glaçons. L'on se sent saisi d'étonnement et d'épou-

vante devant cet assemblage de grandeurs, de caprices et de bizarreries dans les formes, dans les contrastes. Voici des pyramides de plus de cent pieds d'élévation, des obélisques anguleux, de longues murailles, des forteresses crenelées, des péristyles où des jets de lumière se brisent et étincellent. Les pointes, les arêtes scintillent, comme le cristal le plus pur, les pans, les faces l'emportent en blancheur sur l'albâtre. Là où la glace s'est amincie, l'on voit se produire les tons les plus suaves de céladon, d'outre-mer et d'émeraude.

Et ce n'est pas là tout le glacier. En suivant le bord de sa moraine, ou, mieux encore, les rochers qui la dominent, dépassons la tête du glacier et ses innombrables aiguilles ; un autre tableau se présente. C'est qu'en effet, le glacier de Tré-la-Tête est formé de la réunion

de trois *mers de glace*, se succédant, superposées en amphithéâtre, et dont chacune est entourée presque circulairement de roches abruptes parmi lesquelles se distingue la colossale aiguille de Tré-la-Tête. La plaine de glace que l'on parcourt, après la tête du glacier, est parfaitement unie, horizontale, et d'autant plus égale, qu'on y rencontre un très-petit nombre de crevasses.—Il y avait alors, sur la glace, environ un pouce de neige qui en rendait l'aspect bien plus agréable pour l'effet général, mais qui provoquait des dangers, parce que la neige cache souvent des pas difficiles où l'on périrait infailliblement. Seulement, la lumière du soleil s'y réfléchissant avec force incommodait singulièrement la vue. Dans le fond, le commencement de la troisième mer de glace s'annonçait par des espèces de degrés d'une certaine

régularité et du caractère le plus grandiose et le plus imposant.

La saison était trop avancée pour la floraison des plantes qui se montraient çà et là sur les pentes environnantes ; je ne pus recueillir que des chrysanthèmes d'une végétation douteuse et des myosotis qui se mouraient...

Je revins sur mes pas, laissant à droite ma route d'arrivée ; je suivis l'escarpement qui encaisse la première partie du glacier et je descendis parmi les sapins, les broussailles et les rochers, jusqu'à Combe-Noire, bien digne de son nom.—En m'éloignant de la hauteur, j'avais jeté mes regards en arrière et salué, une dernière fois, les blanches pyramides du glacier qui se laissaient encore entrevoir au travers du feuillage obscur des sapins.

Plus bas, je passai le pont sur le Nant-Borant dont je venais de visiter

le berceau ; je m'arrêtai quelques instans à considérer ses chûtes impétueuses — autres que celles dont je t'ai déjà parlé — et je gagnai le hameau de la Giettaz, pour rejoindre, un peu plus loin, le chemin de Notre-Dame-de-la-Gorge. Avant de quitter les sites sauvages, je regardai les alentours où l'approche de l'hiver se faisait déjà remarquer, et je me rappelai ces mots d'un voyageur moderne :

« ..... Le paysage a pris un air plus lugubre. Quelques files de noirs sapins, pareilles à de funèbres lambeaux de crêpe, ne cachent qu'imparfaitement l'affreuse nudité des monts. On sent ici, à la rareté de l'air, que la végétation est près d'expirer, et le deuil de la nature vous pénètre de toutes parts et vous affecte de toute manière. L'énorme glacier de Tré-la-Tête qui descend presque au niveau de la vallée, l'éclaire

seul d'un reflet pâle et mélancolique et, au moment où les clartés du jour s'éteignent dans un triste et froid crépuscule, c'est ce glacier, frappé des derniers rayons du soleil, qui jette seul, à travers cette obscurité sinistre, une lueur plus sinistre encore et qui lutte, en quelque sorte, avec les ténèbres, du sombre éclat de ses glaçons. »

Il sera donc indispensable que tu voies ce glacier, Hérald, ce beau glacier de Tré-la-Tête, mais tu ne pourras faire cette course et revenir aux Bains de Saint-Gervais dans une seule journée. Tu devras donc coucher aux Contamines, pour commencer l'ascension le lendemain matin. Il est à désirer, dans l'intérêt de tous, qu'une auberge bonne ou passable s'établisse aux Contamines ou, mieux encore, à Cugnon. —Les sentiers des sommités jusqu'au glacier ne sont nullement dangereux,

mais ils sont fatigants et à peine tracés en divers endroits. Celui qui descend à Combe-Noire est détestable, et je ne voudrais certainement pas le suivre à mulet, quoique l'instinct et la solidité de cet animal méritent toute confiance.

Le glacier de Tré-la-Tête mieux connu sera visité tant par ceux qui passeront le Col du Bonhomme que par ceux qui séjournent aux Bains. Les premiers ne regretteront pas d'avoir ajouté cette journée à leur itinéraire ; ce sera pour les seconds une promenade des plus intéressantes.

Tu devras consacrer sept fortes heures de marche pour aller des Contamines, ou de Cugnon, au glacier, l'examiner convenablement et revenir au point de départ en passant par Combe-Noire, la Giettaz et Notre-Dame-de-la-Gorge. Après un peu de repos, il te sera facile de rentrer aux Bains dans la soirée.

Une course fort agréable qui a été négligée pendant quelques années, mais qui commence, avec raison, à reprendre sa vogue parmi les baigneurs de Saint-Gervais, c'est celle du Mont-Joly. Je te donnerai, d'après M. Manget, quelques détails sur cette belle promenade.

Le Mont-Joly dont le pied est éloigné d'environ une lieue des Bains de Saint-Gervais, est une montagne à peu près isolée présentant une crête allongée du midi au nord, dans une direction qui forme presque un angle droit avec le cours de l'Arve. Elle est bien cultivée vers le bas ; sa partie moyenne est couverte de forêts et de pâturages ; mais, dans la partie voisine du sommet, le rocher se montre presque partout à nu. Cette montagne sépare, à l'est, la vallée de Mont-Joie conduisant au col du Bonhomme, de celle de Mégève, à

l'ouest, qui fait communiquer la vallée de Sallanches avec celle d'Ugine et de là avec le bassin de l'Isère, au-dessous d'Albert-Ville. Elle se prolonge, au midi, sous le nom de montagne d'Hermance.

La course de Saint-Gervais jusque près des deux tiers de la hauteur du Mont-Joly peut se faire à dos de mulet. On attaque, à cet effet, la montagne par le côté qui regarde le couchant, et l'on met pied à terre aux châlets les plus élevés, d'où il reste une heure et demie d'une montée fatigante, quoique sans danger, pour atteindre l'arête supérieure de la montagne. On met ainsi un peu moins de cinq heures pour parvenir au sommet. La descente se fait plus facilement et plus vite, de sorte que la course totale peut s'exécuter en dix ou douze heures. On ne trouve, d'ailleurs, dans les châlets du Mont-

Joly, qu'un abri temporaire et du laitage frais. Il faut avoir soin, comme pour la plupart des courses de montagnes, de se pourvoir de vivres, ainsi que de vêtements supplémentaires, avant de se mettre en route.

La grande élévation de cette sommité (*), jointe à son isolement, en fait un magnifique belvédère. Au sud-ouest, l'horizon s'étend jusque vers le milieu de la vallée de l'Isère, près de Montmeillan, et n'est borné que par les montagnes de la Grande-Chartreuse. Au nord-est, la vue plonge par dessus le Col de Voza, sur toute la partie supérieure de la vallée de Chamouny, entre le Prieuré (**), signalé par la flèche de son

(*) Voir, à la note H, les hauteurs principales des environs des Bains.

(**) Ancienne dénomination du village de Chamouny.

église, et le sommet du Col de Balme. Le Mont-Blanc, vu du Mont-Joly, se présente sous un aspect presque aussi majestueux que du haut du Brévent, au nord-ouest de Chamouny. Les Aiguilles de Bionnassay, du Miage, de Tré-la-Tête, de Rousselette forment, de ce côté-ci, les satellites du Mont-Blanc et continuent la chaîne centrale, au couchant, le long de la vallée de Mont-Joie, jusque vers le Col du Bonhomme. Quatre glaciers descendent de leurs sommets dans la vallée. Celui du Miage attire particulièrement les regards, par son étendue et la blancheur éblouissante de ses flots de glace. Sur le revers occidental du Mont-Joly, on a, à ses pieds, une vallée riante, ou plutôt une suite de plateaux élevés qui séparent le bassin de l'Arve au nord, de celui de l'Isère au sud. La chaîne des monts Aravis termine, de ce côté, l'horizon. Au nord, on voit

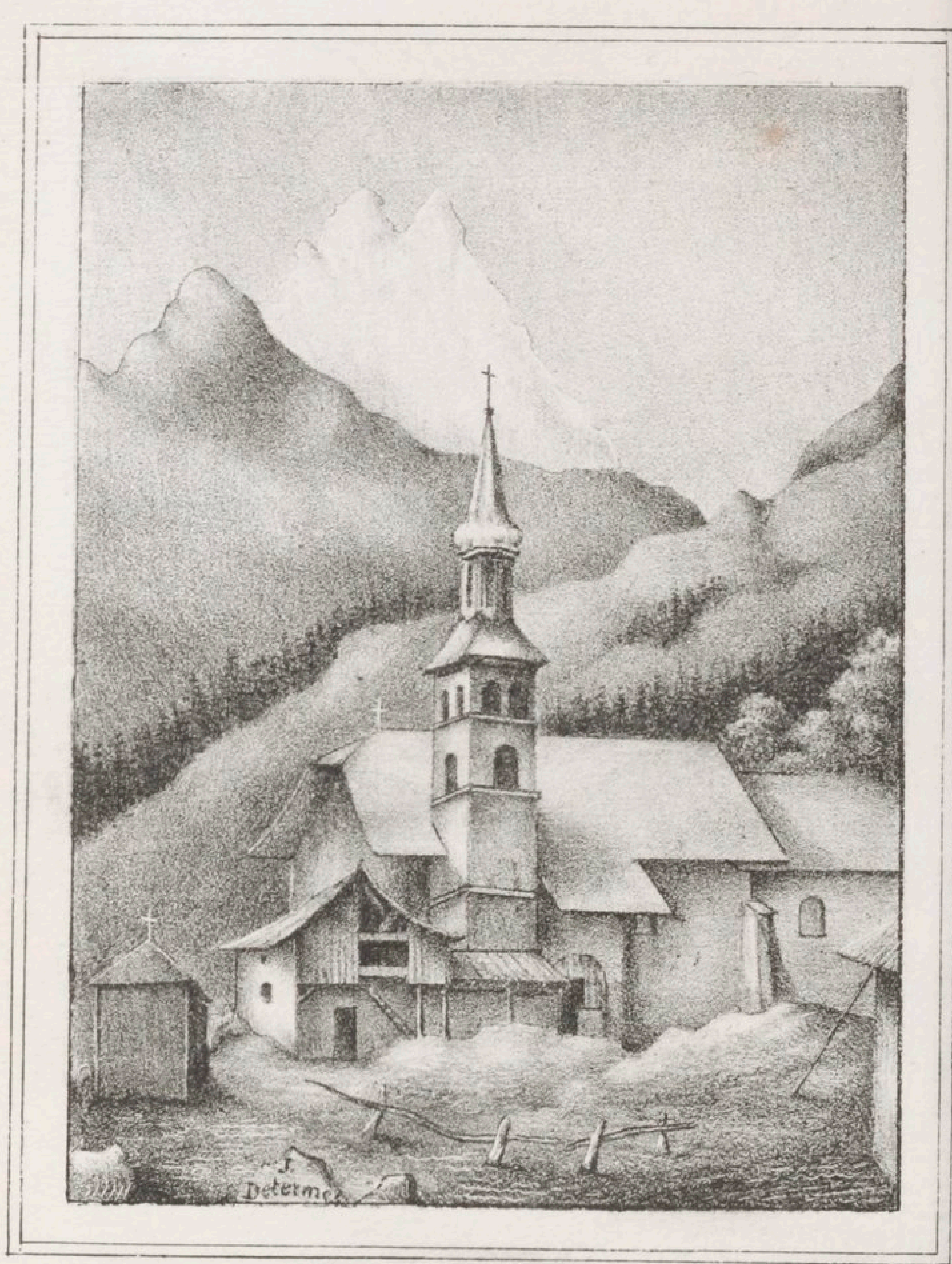
une partie du cours de l'Arve, depuis le village de Maglan, jusqu'au pied des montagnes qui sont au-dessus de Chède.

---

Je ne dois pas omettre une promenade que l'on effectue dans une après-midi, c'est celle de Saint-Nicolas-de-Véroce, village que l'on aperçoit sur la hauteur, à droite, en allant vers les Contamines. On s'y rend par Bionnay d'où l'on gravit la montagne, à droite, pour revenir ensuite par les hauteurs et par la montagne des Fayets, ou *vice versâ*. En suivant, pour aller ou pour revenir, la chaîne base du Mont-Joly, des Amerans à Saint-Nicolas, on a une route fort commode, et l'on jouit de points de vue magnifiques sur le Prarion, Bionnassay, le Mont-Blanc, etc.

# VIII.

## Chamouny. — Itinéraire autour du Mont-Blanc.



Imp. de P. Bineteau

Notre-Dame-de-la-Gorge.

Par un étrange abus de langage, les auteurs de *Guides*, *Itinéraires* et autres ouvrages sur les environs du Mont-Blanc, s'obstinent à répéter que la vallée de Chamouny (M) a été DÉCOUVERTE en 1741, par deux voyageurs anglais dont les noms peu harmonieux m'échappent en ce moment. Ces deux messieurs, après avoir joué une mauvaise pasquinade, en passant à Sallanches (*) et s'être armés, [illegible]

(*) L'un d'eux s'était déguisé [illegible]



Notre-Dame-de-la-Gorge.

Par un étrange abus de langage, les auteurs de *Guides*, *Itinéraires* et autres ouvrages sur les environs du Mont-Blanc, s'obstinent à répéter que la vallée de Chamouny (M) a été DÉCOUVERTE en 1741, par deux voyageurs anglais dont les noms peu harmonieux m'échappent en ce moment. Ces deux messieurs, après avoir joué une mauvaise pasquinade, en passant à Sallanches (*) et s'être armés, comme pour

(*) L'un d'eux s'était déguisé en Turc.

une expédition chez les Hurons ou chez les Iroquois, auraient pénétré jusqu'à Chamouny, où ils auraient été reçus de la façon la plus hospitalière par le curé et par les habitants.

Cette peuplade, *découverte* par MM. les Anglais, était si arriérée, en fait de civilisation, qu'elle ne fit pas même à ces deux chevaliers-errants l'accueil qu'ils avaient parfaitement mérité, au moyen de quelques rameaux de mélèze, noueux et peu écorcés.

Voici donc une vallée connue jadis des Romains, cédée, plus tard, dans le onzième siècle, par le comte Aymon de Genève aux Bénédictins de St-Michel-de-la-Clusaz qui y fondèrent une église réunie, dans le seizième siècle, à la mense capitulaire de Saint-Jacques de Sallanches (*); église rebâtie plus vaste

(*) Bulle du pape Léon X, du 27 février 1519.

et plus commode en 1707, tandis que l'église d'Argentière se bâtissait aussi neuf ans plus tard ; une vallée souvent en discussion avec ses supérieurs religieux et temporels, ainsi que l'ont consigné ses chroniques, voici une vallée *découverte* en 1741!...

Qu'avant cette dernière époque, la fantaisie ou, si l'on veut, la manie des voyages étant moins forte qu'aujourd'hui, cette vallée n'ait pas été fréquentée, d'écrite et vantée ; que, depuis lors seulement, des ouvrages plus ou moins savants et consciencieux soient venus énumérer ses prodiges et les recommander à la curiosité des étrangers, à la bonne heure ! Mais qu'une localité, quelque peu visitée qu'elle ait pu l'être, portant, depuis des siècles, l'empreinte de l'Histoire et celle de la Religion, soit dite DÉCOUVERTE par deux insulaires d'outre-Manche qui y ont

rencontré tout d'abord un prêtre catholique !...

Allons donc !...

Quoi qu'il en soit, les Anglais, depuis cette *découverte*, semblent regarder ce coin de terre comme leur conquête et y avoir droit de bourgeoisie. Chaque année, des myriades d'Anglais viennent au pied du Mont-Blanc accomplir ce pèlerinage plus cher et plus doux que ne l'est celui de la Mecque pour tout bon Musulman.

*Chaâmouny! Chaâmouny!*... Que le soleil argente les neiges des sommités, ou qu'une pluie battante inonde les chemins, que la lune plane au ciel, brillante et pure, ou qu'un épais brouillard sature l'atmosphère, qu'importe !... Un Anglais ne va pas précisément à Chamouny pour voir, pour admirer; il y va surtout pour pouvoir dire : « J'ai été à *Châmouny;* j'ai gravi la *montagne verte*, etc. »

Après cela, tout Anglais a le droit d'aller siéger au Parlement ou de se marier à Greetna-Green.

Aussi, depuis le commencement de juin jusqu'à la fin de septembre, trouveras-tu, sur toutes les routes, quelques-uns de ces voyageurs traînant, parmi les glaciers, les cascades et les abîmes, leurs rêvasseries spleeniques, couchés sans émotions et sans pensées au fond d'une berline, ou perchés sur un mulet étique, et considérant froidement les sites les plus enchanteurs, à travers un monocle carré incrusté dans leur œil sans regard. — « On les rencontre partout, dit M. Louis Veuillot dans son charmant ouvrage des *Pèlerinages de Suisse ;* on croirait partout voir les mêmes, empaquetés du même manteau, parlant le même baragouin, remplissant les registres d'auberges des mêmes plaintes sur la cuisine, le vin et le cou-

cher, enfin montrant la même hâte d'arriver et de partir. » (N). (*)

Malgré cette prédilection des Anglais pour Chamouny, il faut convenir que cette vallée est la plus curieuse et la plus extraordinaire de l'Europe. On a tant parlé de ses merveilleuses beautés, de ses rochers imposants et sévères, de ses glaciers, de ses points de vue uniques, de ses accidents innombrables, que je ne pourrais que te répéter des détails et des éloges redits cent fois.

Il faut bien pourtant, mon ami, que je t'indique les endroits les plus fréquentés de la vallée de Chamouny, ne serait-ce que pour t'orienter.

En y allant, des Bains de Saint-Gervais, tu passeras, à ton gré, comme je

(*) Il faut être juste envers tout le monde. J'ai trouvé, je l'avoue, chez quelques-uns de ces étrangers, des manières fort polies et des caractères fort honorables.

l'ai dit, par le village de Saint-Gervais et le Prarion, pour revenir par Servoz et Chède, ou *vice versâ*. Je t'ai parlé du Prarion ; prenons donc la route dont tu connais déjà la partie entre les Bains et Chède.

Il est assez ordinaire que l'on se serve d'un char, pour cette excursion, et, par une sage prévoyance, le gouvernement a fixé aux frais de transport un tarif auquel les guides et conducteurs doivent se conformer. C'est aussi pour l'avantage de tous, que le propriétaire des Bains de Saint-Gervais a été autorisé à faire conduire les voyageurs à Chamouny sans qu'ils aient besoin de retourner à Saint-Martin ou à Sallanches.

En te rendant à Servoz, tu pourras visiter l'éboulement qui a comblé le lac de Chède, et les débris bien plus considérables d'une sommité qui s'é-

levait entre les Aiguilles de Varens et de Sales. Elle s'écroula avec un fracas épouvantable le 12 octobre 1751. Tu trouveras une intéressante description de cet évènement dans une lettre du célèbre Vitaliano Donati, délégué pour le constater, par le roi Charles-Emmanuel III ; elle est rapportée au chapitre V du *Voyage* de Saussure.

Tu traverseras le *Nant-Noir*, ainsi nommé parce que les fragments d'ardoises qu'il charrie teignent en noir ses eaux et ses bords ; il peut devenir dangereux dans les crues subites. La ravine creusée par ce torrent n'était pas sûre avant la réparation des chemins. Il fallait alors descendre par un sentier étroit et oblique, sur un terrain mouvant qui cédait sous les pieds des chevaux, et souvent les faisait tomber au fond du torrent.

Après avoir dépassé la stérile soli-

tude qu'occupent toutes ces ruines, et une forêt de sapins, tu te trouveras dans les prairies et bientôt dans les champs du village de Servoz, qui sont très-bien cultivés sur une pente douce descendant au midi.

Un peu au-delà du village du Bouchet, des rochers taillés à pic surplombent au-dessus de la route. Après les avoir dépassés, on traverse le torrent de la Dioza, qui prend sa source près des glaciers du Buet. C'est près de ce torrent qu'on a placé le monument élevé, en 1801, par les soins de M. d'Eymar, alors préfet du Léman, à la mémoire de M. Eschen, mort sur le sommet du Buet.—Les montagnes environnantes renferment des mines de cuivre et de plomb qu'on a exploitées pendant quelque temps.

A une demi-lieue de Servoz, tu apercevras, à droite, sur le haut d'un

rocher, les ruines du château de Saint-Michel, au sujet duquel on raconte beaucoup d'histoires de revenants, de trésors, de sorciers et de diablotins. Un demi-quart de lieue plus loin, on passe l'Arve sur le pont Pélissier, et l'on gravit, sur le roc vif, un chemin rapide nommé les *Montées*.

En admirant les sites les plus sauvages et les plus pittoresques, on ne tarde pas à pénétrer dans la vallée de Chamouny, dont on découvre successivement les différents glaciers, les prairies et les bois de sapins.

La vallée de Chamouny est bordée, vers le sud, par les hautes aiguilles attenantes à la chaîne du Mont-Blanc, et du côté opposé, par le Brévent et les Aiguilles rouges; à l'est, l'issue est fermée par le Col de Balme. Longue d'environ cinq lieues, à peine a-t-elle une demi-lieue de largeur dans les en-

droits les plus ouverts. Sa forme est marquée par le cours de l'Arve qui suit presque une ligne droite.

A Chamouny, les pommiers et les pruniers végètent avec peine; en revanche, c'est la patrie des mélèzes, des sapins, des bouleaux et des aulnes qui bordent les ruisseaux et les torrents. Une partie de la vallée est consacrée à produire du fourrage ; l'autre est occupée par des plantations de pommes de terre, de lin, de chanvre, et par des champs de seigle, d'orge et d'avoine. Sur les montagnes qui l'entourent, les pâturages sont, pour la plupart, pierreux, secs et très en pente ; les plus estimés sont ceux des Barmes et de Charamillan. On conduit les moutons dans les lieux reculés qui environnent la mer de glace et dans d'autres endroits d'un accès difficile.

A une demi-lieue de l'entrée de la

vallée, on traverse une profonde ravine creusée par le nant de Nayen, et plus loin se trouve le village desOuches, l'une des paroisses de la vallée de Chamouny.

De là, on rencontre successivement le nant de la Gria (*) venu du petit glacier de ce nom, que l'on voit, à droite, suspendu au flanc de la montagne, celui de Taconay et celui des Bossons, portant pareillement les noms des glaciers qui les produisent.

Ici, tu pourras te détourner pour aller visiter le glacier des Bossons, à moins que tu ne préfères revenir le voir depuis Chamouny. Quand on ne craint pas de traverser ce glacier, à l'aide d'un guide que l'on se procure

(*) Dans le patois du pays, *gria* signifie gypse. On trouve, en effet, une carrière de cette pierre dans le voisinage du torrent.

au hameau de Montcuart, on redescend de l'autre côté, pour rejoindre le char qui attend à l'endroit convenable de la grande route.

Vers le pont de Perolata, surgissent du pied des rochers qui bordent la vallée, sur la rive droite de l'Arve, de belles sources semblables à celles qu'on admire près de Maglan ; on les regarde comme des écoulements souterrains d'un petit lac situé derrière le Brévent.

Le *Prieuré* de Chamouny, chef-lieu de la vallée, est un bourg bâti au bord de l'Arve, sur la pente d'un coteau formé par l'entassement des débris du Mont-Brévent qui domine, au nord-ouest, les derrières du village. C'est ici que tu trouveras les guides et moyens de transport nécessaires aux courses et ascensions qu'il te plaira de faire parmi des curiosités innombrables. L'on y

vend aussi des collections de plantes alpines, de minéraux, des plans en relief, et autres objets recherchés par les voyageurs. Quant à te loger, je te recommande spécialement l'*Hôtel de l'Union*, où rien ne te manquera, sous tous les rapports.

Il serait infiniment trop long de te décrire toutes les excursions intéressantes, mais souvent périlleuses, dont Chamouny est le point de départ. Je me contente de te les indiquer, en te conseillant d'employer les plus grandes précautions, et de ne pas te laisser aller à une témérité au moins inutile.

— *La source de l'Arveyron*, torrent considérable qui sort de l'extrémité inférieure du glacier des Bois, et qu'on nomme, dans le pays, la *Voûte* ou l'*Embouchure* de l'Arveyron. Cette jolie promenade d'une lieue se fait à tra-

vers des prairies et une belle forêt. On s'y rend par le hameau des Prés et par celui des Bois.

Le *Montanvert*, pâturage élevé, au pied de l'Aiguille de Charmoz, est immédiatement au-dessus de la vallée de glace, dont la partie inférieure constitue le glacier des Bois. On le gravit en trois heures, à pied ou à mulet, en traversant successivement des sapins, des mélèzes et des bouleaux, la fontaine Caillet et une autre ravine creusée par les avalanches et par les fragments de rochers qui se détachent d'une cîme qui la domine. — La vallée de glace, à son extrémité supérieure, paraît se diviser en deux grandes branches, dont l'une s'élève du côté de l'est et se nomme le glacier de Léchaut, et l'autre remonte au sud-ouest, passe derrière les Aiguilles de Chamouny, et se nomme le Tacul. Cette vallée a

reçu le nom de *Mer de glace*, parce que sa surface, vue du Montanvert, ressemble à celle d'une mer qui aurait été subitement gelée à l'instant où le vent s'est calmé, après une tempête, et où les vagues, quoique très-hautes, sont émoussées et arrondies. Il est très-important de ne pas s'aventurer sans guide sur la Mer de glace, à cause des crevasses qui la sillonnent. — On peut revenir du Montanvert, en suivant, d'assez près, le glacier et en descendant, par une pente appelée la *Felia*, pour arriver à la source de l'Arveyron.

— Le *Jardin* ou *Courtil*, rocher aplati, situé, comme une île, au milieu des glaces et des neiges du glacier de Talèfre. Il dépasse un peu le niveau du glacier et se couvre, dans le mois d'août, d'un beau gazon relevé par une grande variété de fleurs des Alpes. Cette course est très-fatigante, et de-

mande, pour aller et retour, trois jours et deux nuits, ces dernières passées au pavillon de Montanvert.

Enfin, on va encore de Chamouny au sommet du Brévent, à la Croix de Flégère, aux Aiguilles du sud-est, etc., etc.

L'excursion de Saint-Gervais à Chamouny, entreprise par les malades venus aux Bains, annonce, je le répète, la fin de la cure ou l'intervalle de deux saisons que l'on se propose de faire dans l'Etablissement thermal.

---

## Tour du Mont-Blanc.

Cette tournée réclame une huitaine de jours de marche. On peut la commencer soit par Chamouny pour revenir par le Col du Bonhomme, soit par le

Bonhomme pour revenir par Chamouny. On paraît généralement préférer ce dernier mode. Pour la majorité des voyageurs, il est nécessaire d'avoir des montures et des guides. Un bon *Manuel* n'est point inutile. Je te recommande surtout celui d'Ebel, revu par Richard (*), et celui de M. Manget (**). Je te renvoie aussi à diverses précautions (O) applicables à ce petit voyage qui, du reste, est soumis plus que tout autre à l'influence atmosphérique, à cause des passages difficiles et souvent obstrués par les neiges.

(*) A Paris, chez Maison, libraire, quai des Augustins, 29.

(**) A Genève, chez Combe, libraire, rue Corraterie, 10.

§ I. — *Par le Col du Bonhomme, la Seigne, l'Allée-Blanche, Courmayeur, le Col et la Vallée de Ferret et Martigny.*

Route décrite jusqu'au Nant-Borant. —Châlets du Nant-Borant. Aspect des glaciers de Tré-la-Tête, du Miage et de la Frasse, à l'est ; du Mont-Joly, à l'ouest ; du Bonhomme, au sud ; logement et rafraîchissements.—Châlet de la Recolle. — Châlet de la Barme. — Chûte du Bonnant. A l'est, le Plan Jovet avec des châlets et le petit lac Noir au pied du glacier du Bonhomme. —Plan des Dames.—Col du Bonhomme. (Des Bains de Saint-Gervais, 10 lieues.)

Deux chemins pour se rendre à la Croix du Bonhomme ; l'un plus long, mais moins pénible, conduisant au hameau de Chapiû ; l'autre, d'une heure de marche sur les pentes nei-

geuses, traversant le Col des Fours et allant rejoindre le précédent, à deux lieues du Chapiû, au pied du Col de la Seigne.

Hameau du Glacier, sur la rive droite de l'eau du glacier. Au nord-est, la pointe de Bellaval, l'Aiguille de Tré-la-Tête. Au sud, les monts Mottet et Plan-Lombard.

Col de la Seigne. Limites entre les provinces de Tarentaise (Savoie) et d'Aoste (Piémont). Pointe du glacier vers le nord-ouest; le roc de la Seigne au sud; le Cramont vers le sud-est; magnifique vue du Mont-Blanc et de ses alentours, des glaciers du Miage, et de l'Allée-Blanche, du Val Vény, des vallées d'Entrèves et de Ferret.

Allée-Blanche, vallon commençant au pied oriental de la Seigne. De tous côtés il est entouré de hautes montagnes et de glaciers. — Châlets de la Seigne

ou de l'Allée-Blanche. — Petite plaine ovale. — Lac de Combal ; appareils de digues et d'écluses, pour pouvoir, en cas de guerre, submerger tout le vallon et fermer cette avenue du Piémont. — Châlet à droite avec rafraîchissements. — Glacier ou *Ruize* du Miage (*) avec sa haute moraine de près de 300 pieds. On longe cette moraine jusqu'au pont sur la Doire. — Châlets de Val-Vény. Environs majestueux. Chemin enchanteur par la forêt ; superbes points de vue, surtout de la Chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à demi-lieue des châlets de Vény. Aspect

(*) Ce glacier porte, comme tous ceux de ce revers des Alpes, le nom de ***Ruize*** qui empêche de le confondre avec l'autre glacier du Miage dont j'ai parlé, dans la vallée de Mont-Joie, et qui verse à l'ouest, tandis que celui-ci verse à l'est.

du Mont-Blanc et du glacier de la Brenva. — Courmayeur. (Des Bains de Saint-Gervais, 21 lieues.)

Courmayeur, bourg de la province d'Aoste, sur la rive gauche de la Doire. Beaux sites. — Montagne de la Saxe. — Pont sur la Doire. — Village d'Entrèves. Superbe aspect du glacier de la Brenva. — Châlets de Plan-Pansier. — Châlets du Pont où commence la vallée de Ferret. Le Mont-Roux, au nord, sépare le glacier de Triolet de celui du Mont-Dolent.— Chemin très-sauvage ; blocs de granit. — Glacier de Triolet, couvert de décombres.— Châlets de Pré-Sec. Belle vue, en arrière. Depuis ici, la route suit la rive gauche de la Doire. — Châlets de St-Jean. — Pré-de-Bar. — Col de Ferret. (Des Bains de Saint-Gervais, 26 l.)

Col de Ferret. Limites entre la province d'Aoste (Piémont) et l'Entre-

mont (Vallais). Au sud, les lacs de Ferret; à l'est, la pointe de Dronaz et le Mont-Vélan; au sud-ouest, les châlets Pré-de-Bar. — Superbe glacier de Mont-Dolent; devant lui, une colline et, derrière celle-ci, un ravin profond. Petites cavernes dans lesquelles les bergers se retirent pendant les ouragants si fréquents et si terribles en ce lieu. — Grand éboulement de montagne en 1776, sur la pente orientale du Col de Ferret; chapelle de Notre-Dame-des-Neiges. — Châlets de la Foliaz, agréablement situés sur la lisière d'un bois de mélèzes. — Praz-le-Fort; aspect charmant; belle vue près de la chapelle; construction singulière des maisons; pont sur la Dranse. — Village d'Isert, extrémité du Val de Ferret, du côté de l'intérieur du Vallais. On voit reparaître, dans ses environs, les vergers et diverses cultures. — Or-

sières, village situé dans la vallée d'Entremont qui conduit de Martigny au col du grand Saint-Bernard. La Dranse de Ferret s'y réunit à la Dranse supérieure qui vient de cette dernière montagne. — Saint-Branchier, autre village à 1 l. 1/2 du précédent, marque la ligne de la renaissance des noyers et des vignes. Au nord, ruines du Château de Saint-Jean et, sur une colline au sud, celles du château d'Estier. Le chemin passe sur la rive droite de la Dranse, jusqu'à Bovernier, où il cotoie de nouveau la rive gauche jusqu'à Martigny-le-Bourg. — Hameau du Brocard. — Martigny-le-Bourg. — Martigny. (Des Bains de Saint-Gervais, 36 lieues.)

Martigny, petite ville, chef-lieu du Bas-Vallais, située au pied d'une plaine basse, à quelque distance du Rhône, et souvent ravagée (notamment

en 1818) par les eaux de la Dranse qu'alimente le glacier de Gétroz, dans la vallée de Bagnes.

On se rend de Martigny à Chamouny (9 à 10 l.) par deux routes différentes qui, se séparant près du village du Trient, se rejoignent près d'Argentières.

1°. Par la Forclaz, le Col de Trient, la Tête-Noire, le Mâpas, la Galerie ou Roche-Percée, le Pont de l'Eau-Noire, Valorsine, l'Eau de Bérard, les Montets, Tréléchent, Argentières (douane sarde), Lavanchier, la Chapelle des Tines et les Prés.

2°. Par le Trient, le bois Magnin, les châlets des Herbagères, le Col de Balme, les châlets de Charamillan, le Tour, Argentières, etc.

§ 2. — *Par la Cité d'Aoste et le Grand Saint-Bernard.*

Route décrite jusqu'à Courmayeur. Courmayeur. — Palévieux. — Morgès, grand village ; premières vignes. — Ruines du château de La Salle. — Village de La Salle. — Large et profonde ravine. — Pont Escurila ; le chemin prend la rive droite de la Doire. — Etroit défilé fortifié. — Vue pittoresque du village d'Avise, bâti sur l'autre rive. — Village de Livrogne, au bas duquel on traverse le torrent qui vient du Val Régence (Val di Rema). — Route charmante dans des prairies ombragées. — Arvier. — Villeneuve d'Aoste, bourg situé dans un fond serré entre des montagnes assez élevées ; grand nombre de crétins. — Élargissement de la vallée. — Village

de Saint-Pierre ; à gauche, est son grand et antique château bâti sur le roc. — Vue du château des Amavilles, remarquable par sa forme triangulaire, avec une tour ronde à chaque angle. — Cité d'Aoste. (De Courmayeur, 9 l.)

Cité d'Aoste, petite ville, chef-lieu de la province de ce nom (Piémont). Elle était connue, du temps des Romains, sous les noms de *Civitas Augusti*, *Augusta prœtoria Julia*, *Augusta Salassiorum*. Elle paraît avoir été beaucoup plus considérable, si on en juge par les ponts, l'amphithéâtre et les autres constructions romaines dont on y voit encore les restes. — Chemin le long d'une profonde ravine où coule le Butier. — Village de Signaye ombragé de beaux noyers ; climat chaud ; superbes vignobles. — Village de Gignaud. — Défilé pittoresque de la Cluse ; vestiges de fortifications ; refroidissement sen-

sible de la température. — Chapelle de Saint-Pantaléon.— Chevenoz.—Etroubles, grand village situé au fond de la vallée. Là, on traverse le Butier et on suit la rive gauche de ce torrent, après avoir constamment suivi sa rive droite, depuis la Cité. Perspective du haut de la vallée.— Saint-Oyen.— Saint-Rémy (douane sarde) ; muraille et porte pour la défense du défilé ; premiers mélèzes ; traces des avalanches ; pont sur le Foron.—Châlets de la Vacherie, derniers arbustes.—Hôpital, derniers gazons.— Plan de Jupiter (limites du Vallais et du Piémont.) — Hospice du Grand-Saint-Bernard ; nulle végétation autre que des mousses. (D'Aoste, 8 l. 172.)

Hospice du Grand-Saint-Bernard situé sur le point le plus élevé du passage, dans un abaissement, ou col profond, entre le Montmort et la Chenalette, fondé en 962, par Saint-Bernard de

Menthon ; il est habité par des religieux de l'ordre de Saint-Augustin qui y reçoivent les voyageurs. Jolie église ; monument à Desaix ; morgue où l'on conserve les personnes trouvées mortes sur la montagne ; chiens pour la recherche des voyageurs égarés ou ensevelis sous les avalanches ; petit jardin ; lac du Saint-Bernard, un peu plus bas que l'hospice ; champs de neige sur la pente du Montmort ; pierres-limites entre la Suisse et le Piémont ; vestiges de travaux romains. Ce passage a été traversé par Auguste, conduisant ses légions en Helvétie et en Gaule ; par Cœcinna, en 63 ; par les Lombards, en 547 ; par Charlemagne, en 773 ; par Napoléon, allant à la victoire de Marengo, en 1800.

Au sud, le Montmort, derrière l'hospice ; plus haut, le Mont-Vélant, ou Mont-du-Soleil. Les plus grandes ava-

lanches descendent du Montmort ou du Plan des Aiguilles; rempart qui en préserve l'hospice; glacier des Glerets et de Valsorey. — Au nord, la Chenalette; pointe de Drôna.—A l'ouest, le Roc-Poli, le Pradon, le Pain-de-Sucre et la Tour-des-Fous.—Au sud-ouest, les montagnes des Bosses.—Vue, vers le sud-ouest, sur les montagnes de Cogne et de Riotour, le Grand-Sante et le Mont-Somma. — Vers le nord-est, triste ravin des Tronchets, au fond de la Combe.

La descente du Saint-Bernard, d'abord assez rapide, a lieu sur des rocs et passe ensuite sur une pente de neige.— L'Hôpital, petits bâtiments voûtés, l'un servant à faire reposer et réchauffer les voyageurs, l'autre à recevoir les corps des personnes inconnues qui meurent sur cette route. — Sommet de Prou, partie la plus élevée d'un grand pâturage. A l'est, glacier de Menoue et

cîme du Mont-Vélan. — Forêt de mélèzes au-dessous de laquelle la Dranse coule à une grande profondeur. — Saint-Pierre, bourg dont l'entrée est défendue par une muraille à créneaux. Pont sur le torrent qui vient de la Valsorey. — Hameau d'Alève ; vergers, cultures potagères. — Liddes, paroisse dont la cure dépend du chapitre du Saint-Bernard. Environs fertiles et bien cultivés. Belle vue à la chapelle de Saint-Laurent; au sud, le Mont-Vélan; au nord et à l'ouest, les jolies vallées d'Orsières et de Ferret; plus haut, le Mont-Catogne. — Orsières. (Du couvent du Saint-Bernard, 10 l.). — Chemin décrit par Martigny et Chamouny.

### § 3. — *Par le Petit-Saint-Bernard.*

Route décrite jusqu'au Chapiû, par le Col du Bonhomme. — Chemin à droite.

—Plan-Lombard.—Bourg-Saint-Maurice, petit bourg mal bâti (l'ancien *Bergintrum*) presque entièrement incendié en 1794. Pont sur l'Isère; embouchure du Chapiû et de la Rèche dans l'Isère; environs bien cultivés; forges à Borjeat; sel gemme à Arbonne; route à Albert-Ville, par Orbassy. — Séez, village; pont sur la Rèche; environs agréables; beaux points de vue. — Pont de la Récluse. — Chapelle de Notre-Dame-des-Neiges. — Situation isolée du village de Saint-Germain; environs sauvages; traces du passage d'Annibal; belle vue en arrière sur la vallée de l'Isère; Aiguille de Belle-Fosse. — Montée rapide de Villard-Dessous aux châlets du Col. — Hospice du Petit-Saint-Bernard. (Des Bains de Saint-Gervais, 27 l.)

Hospice du Petit-Saint-Bernard. Limites entre les provinces de Ta-

rentaise (Savoie) et d'Aoste (Piémont). Situation dans un petit vallon dont la direction est du nord-est au sud-ouest. Belle vue du Mont-Valaisan ; lac de Vernay, vers le nord-est ; lac de Longet, au sud ; colonne de marbre nommée colonne de Joux (*Jovis*) ou de Jupiter. — Restes d'un grand cercle que l'on croit druidique et où l'on prétend qu'Annibal tint un conseil de guerre, lors de son passage.—Village du Pont-Serrant.—La Thuile (*Artolica*), village où se termine la descente du Saint-Bernard. Au sud, le grand glacier de Riotour ; à l'est, la vallée d'Aoste. — La route est d'abord sur les flancs de la montagne, puis dans de belles forêts de mélèzes. — Villages de la Barma et d'Eleva. — Pré Saint-Didier : belle situation ; embouchure de la Thuile dans la Doire ; ravin très-pittoresque ; pont sur la Doire. — Morgès.

(De l'hospice du Petit-St-Bernard, 8 l.)

Route décrite par Aoste, le Grand-Saint-Bernard, Martigny et Chamouny.

---

Parmi d'autres buts de promenades qui demandent plusieurs jours de marche, on doit mentionner encore le *Mont-Buet*, par Servoz, le Col d'Antherne et les châlets de Villy. L'ascension du Buet est dangereuse, à cause des crevasses légèrement recouvertes de neige, dans lesquelles on court risque de s'enfoncer et de périr, si l'on ne suit pas avec une entière docilité les instructions des guides.— La *Vallée de Sixt*, par Servoz, le Bouchet, le Mont, les châlets de Moëde et le Col d'Antherne. — De Servoz au lac de Flaine et au Col d'Antherne; retour aux Bains de Saint-Gervais, par Cluse, etc., etc.

# IX.

## Choses et autres.

Ça, devisons quelque peu.

Touchons rapidement à certains sujets sur lesquels il est bon de nous entendre, soit pour éviter des équivoques, soit pour ne pas tomber dans des jugements téméraires.

---

La *politique*. — Dans un lieu où se rassemblent des gens de toutes nations et de toutes opinions, religieuses ou politiques, parmi des malades dont l'état peut empirer sous l'influence de la contrariété ou de l'irritation, tout

esprit réfléchi rendra justice à la sagesse du *Réglement* établi à Saint-Gervais, dans l'intérêt commun (*).

M. de Candolle, l'illustre botaniste, me disait un jour avec la haute raison qui le distingue : « La vue des beautés alpestres doit avoir, au moins pour ceux qui les apprécient, l'avantage de leur faire oublier les querelles des hommes. »

— « Il semble vraiment, s'écriait une autre célébrité d'un genre différent (**), il semble que Dieu ait fait cette contrée tout exprès pour qu'on n'y songe plus à la politique. »

Il y a pourtant des gens qui traînent partout avec eux la déplorable manie de politiquer sans cesse.— Hélas !

........Remarquez bien que l'admi-

(*) L'art. 2 de ce Réglement porte : « Il est expressément défendu de se livrer à des discussions religieuses ou politiques. »

(**) L'acteur Arnal.

nistration de l'Etablissement thermal devait poser le principe. Que les baigneurs aillent ensuite s'échauffer imprudemment et fort inutilement la bile sur telle ou telle théorie de parti, sur tel ou tel système de gouvernement applicable ou non à ce peuple ou à cet autre, il est bien clair qu'il n'y aura point là, à leurs trousses, des émissaires pour les rappeler à l'ordre.—Ainsi, par exemple : la concorde et la bienveillance sont nécessaires entre tous, et particulièrement entre malades; ceci n'a point été mis au Réglement, parce que c'est de trop grande évidence : mais, Messieurs, vous êtes parfaitement libres d'aller, dans quelque bois, vous administrer réciproquement une volée de coups de bâtons.....

— A la bonne heure, dit un voyageur fort aimable, du reste : on ne concevrait pas qu'une sorte d'inquisition

surveillât les conversations, pour empêcher les questions politiques. Liberté de discussions, Monsieur, liberté!

Comme le personnage qui me parlait ainsi était Russe, je lui demandai la permission de rire beaucoup de sa sortie.

On reçoit les journaux aux Bains, pour être un peu au courant de ce qui se passe dans le monde, quoique, à vrai dire, ce ne soit pas fort intéressant.

Mais pourquoi ne reçoit-on que les journaux d'une seule opinion?

La réponse est extrêmement simple, et l'on ne pourrait la compliquer, quelque bonne envie qu'en pussent avoir certains individus.....

La première chose que l'on ait à faire en pays étranger, c'est de se conformer aux usages, mais surtout aux lois de

ce pays. Or, on ne peut recevoir, à Saint-Gervais, les journaux dont l'entrée en Savoie est absolument interdite.

Il faut le dire une fois pour toutes : les journaux royalistes de France, tels que la *Quotidienne*, la *Gazette de France*, la *Mode*, etc. sont les *seuls autorisés* dans les Etats Sardes : *tous les autres* de nuances opposées n'y peuvent entrer, en exceptant toutefois le *Moniteur*, l'*Univers* et le journal anglais *Galignani's Messenger*.

Il ne s'agit point d'examiner la valeur de cette mesure : il s'agit d'obéir à l'autorité, ou de rester chez soi : voilà tout.

Je sais bien que des personnes connaissant ce fait, le niaient devant des étrangers dans un but facile à comprendre ; c'était mauvaise foi, c'était imposture.

A ceux qui iraient supposer qu'un Etablissement public quelconque, exposé à recevoir des pensionnaires ou des visiteurs de mille croyances, de mille passions diverses, pût adopter néanmoins et arborer une opinion politique seule et exclusive, à ceux-là il n'y a qu'à répondre ceci :

« Messieurs ! Le bœuf qui rumine le long du sillon, le sanglier qui souffle dans sa tannière, la marmotte qui dort dans son terrier ; tous ces animaux-là raisonnent cent fois mieux que vous. »

Que si, sans informations et sans réflexions préalables, quelqu'un de ces freluquets qui se mêlent de régenter les rois, parce qu'ils se sentent à la lèvre supérieure un peu de barbe et dans la poche un peu d'or acquis on ne sait trop comment, venait à criailler sur l'absence des feuilles publiques légalement prohibées en Savoie, et par

conséquent à Saint-Gervais, une seule réponse est alors possible : hausser les épaules....

Et notez bien que souvent, par caprice ou par ton, certaines gens demandent un journal qu'elles ne lisent jamais, d'ordinaire, mais qu'elles demandent uniquement parce qu'il n'est pas et ne peut pas être aux Bains.

Certes, j'aime autant et plus que tout autre la liberté de la presse. En Savoie comme ailleurs, elle pourrait peut-être rendre d'immenses services (*) ; mais, encore une fois, dès que

(*) Un Savoyard d'un mérite éminent a dit avec vérité : « Il n'y a pas un gouvernement plus paternel que celui de Savoie, mais, en même temps, grâce à de ridicules tyranneaux, il n'y a pas un peuple qui ait plus souvent l'occasion de s'écrier : *Ah! si le Roi le savait!* »

voyageurs ou baigneurs touchent un sol étranger, ils doivent obéissance et soumission aux lois et aux réglemens qui régissent ce pays où, après tout, ils sont venus bénévolement et sans contrainte matérielle, je suppose!

La seule chose qu'il soit permis et qu'il soit juste de blâmer hautement, c'est la manière dont les journaux autorisés arrivent en Savoie (P).

---

*Le jeu.* — Un autre article d'une sagesse, d'une prudence louables et d'une remarquable moralité, c'est celui qui interdit tous jeux de hasard. Ainsi, les coureurs de tripots, croupiers, coupeurs de bourse et autres industriels de pareille trempe seraient parfaitement dépaysés à Saint-Gervais. Ils peuvent aller ailleurs — sur les bords du Rhin, par exemple — porter leurs ignobles

capacités, exploiter les pères et les fils de famille, alimenter le déshonneur et préparer le suicide.....

---

*Le Dimanche.* — Le dimanche a partout une physionomie particulière : Saint-Gervais doit, moins encore que tout autre lieu, faire exception à cette observation générale. Quand on a sans cesse les yeux charmés des plus grandes merveilles de la création, il est bon, il est juste d'en rendre hommage au Créateur et de l'en remercier. De même que l'on prie dans la plaine, il faut prier sur la montagne : c'est dans les plaines que Dieu a principalement manifesté sa bonté, c'est dans les montagnes qu'il a principalement signalé sa puissance.

Pendant toute la saison des Eaux, un aumônier attaché à l'Etablissement

thermal, célèbre l'office divin dans la petite chapelle bien entretenue, soigneusement ornée, et qui a vu, à son autel, des prêtres de toutes nations, des religieux, des évêques et des cardinaux. Il y a même plusieurs messes par jour, grâce à MM. les ecclésiastiques venus aux Bains pour leur santé.

Il est très-avantageux pour les baigneurs de pouvoir remplir leurs devoirs spirituels, sans avoir besoin de monter au village, petit voyage auquel s'opposeraient souvent les soins de la cure, le degré de certaines maladies, l'état de l'atmosphère, etc.

C'est le dimanche — ordinairement tous les quinze jours — que deux baigneurs et deux baigneuses quêtent à table pour les pauvres. Cette quête, dont l'institution date de la fondation des Bains, n'est pas seulement une œuvre de bienfaisance,

mais elle concourt encore à l'intérêt commun des étrangers et des pauvres de ce pays. Elle sert aux étrangers, en ce sens qu'elle amène et justifie, de la part de l'autorité locale, la défense de mendier dans l'Établissement et dans les environs, et préserve les baigneurs de tracasseries, de poursuites incessantes, du spectacle de misères vraies ou fausses, etc. Elle sert aux malheureux, en ce sens surtout que le produit est généralement assez considérable, et que, sous les auspices de M. le curé de la paroisse, le bienfait est distribué avec équité et dicernement : il y a tant de besoins cachés, tant d'infortunes timides ! Et qui les connaît mieux que le pasteur ?

C'est aussi le dimanche qu'a lieu le bal (*). L'orchestre — passez-moi l'ex-

(*) Ainsi que le Jeudi.

presssion — est formé par les musiciens de Sallanches.

J'aime beaucoup la causerie : j'aime fort peu la danse, quoique certainement je ne blâmerai jamais personne de danser.

Cicéron a dit : « Il n'y a que les ivrognes ou les fous qui dansent (*). »

C'est aller trop loin, ou du moins, c'est exprimer sa pensée beaucoup trop crûment.

Dites-moi seulement, je vous en prie, et tâchez de me faire comprendre quel plaisir peuvent trouver ces messieurs et ces dames à sautiller, pendant des nuitées entières, les premiers avec prodigalité de courbettes ridicules et de sots propos ; les secondes avec exhibition d'épaules, débraillements, minauderies, etc. (**) ? Il y a des Eaux,

(*) *Nemo saltat nisi stultus aut ebrius.*

(**) A Paris, on tolère, dit-on, et l'on

pourtant, où l'on voit cela — et bien d'autres belles choses encore ! — ni plus ni moins que dans nos grandes villes les plus *civilisées*.

A Saint-Gervais, les bals sont une courte et agréable distraction, agréable parce qu'elle est courte, courte parce que....

— Mais la danse est un exercice utile à la santé, et je ne vois pas pourquoi.....

— Permettez, mon cher Monsieur. Quand il s'agit d'exercice utile à la santé, il est sage, comme en tant d'autre sujets, de ne pas faire fi des circonstances concomitantes : ne fractionnons

applaudit, dans ce qu'il a été convenu d'appeler le *grand* monde, ainsi que sur les planches de l'Opéra, des danses qui conduisent les prolétaires en police correctionnelle.

pas trop, si c'est possible, ce qui est complexe. — Si l'on se livrait à la danse dans des conditions convenables, nul doute qu'elle ne produisît de bons effets ; il faudrait qu'on s'y livrât dans le jour, en plein air, avant le repas du soir. Nos bals qui ont lieu pendant la nuit, moment du repos, dans des appartements fermés où circule peu d'air, où se dégagent une multitude d'exhalaisons méphitiques, etc., sont loin d'être salutaires.

Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est un médecin fort sensé. Et si nous voulions examiner le côté moral..... juste ciel !

— Mais, cependant l'exercice....

— Eh bien ! allez vous promener.

---

*Petites industries.* — Or sus, approchez, Savoyards et Savoyardes que l'on

voit souvent dans les cours des Bains de Saint-Gervais, vous guides, vous marchands de cristaux et de plantes, vous ânières, tresseuses de paille, etc. Julie, Rosalie, Joséphine, Rose, Hermance, Geneviève et autres, approchez et écoutez ceci.

L'étranger qui vient ou qui passe aux Bains, aime à emporter d'ici, comme d'ailleurs, de petits souvenirs, des échantillons de productions ou d'industrie locales; c'est bien. — Vous lui présentez des fleurs venues sur vos montagnes, des minéraux recueillis dans vos glaciers, des corbeilles, des paniers, etc. C'est fort bien.

Ce n'est pas assez.

A Chamouny, l'on fabrique des cannes à cornes de chamois; pourquoi faut-il qu'on aille à Chamouny chercher ces objets.

A Servoz et à Chamouny, on débite

des agates travaillées pour divers usages ; agates et travail qui n'ont rien de *local* assurément, et qui viennent d'Allemagne ou de France.

Pourquoi, je vous prie, ne pas utiliser *localement* la carrière de jaspe rouge qui est sur le chemin du village? Avec de petits blocs bien éclatants, bien nuancés, il vous serait facile de confectionner, pendant l'hiver, une multitude de jolis objets, tels que serre-papier, urnes, ornements de cheminées ou d'étagères, etc. Puisque la manie d'aller à Paris vous dévore, pourquoi quelques-uns de vous n'y apprendraient-ils pas à polir et à façonner les beaux produits de cette carrière? Et, pour monter la moindre usine, à cet effet, ce n'est pas l'eau qui vous manque, j'espère.

Dans les Bains des Pyrénées, on trouve des cordons, des bourses et au-

tres fantaisies, en amiante. Or, l'amiante de vos Alpes est la plus belle que l'on connaisse (*); elle est infiniment plus soyeuse et plus blanche que celle des Pyrénées : pourquoi négligez-vous ce mode facile de vous faire quelque argent?

Pourquoi aussi vos petits frères n'élèveraient-ils pas des marmottes et des écureuils (Q), auxquels le caprice des voyageurs pourrait mettre un bon prix?

Je vous dis ceci en passant et dans vos intérêts.

Reprenez maintenant vos ânes et vos mulets et vos tresses de paille interrompues, et songez à toutes ces choses : ceux qui viendront de loin visiter vos contrées en seront satisfaits, et, croyez-moi, vos escarcelles ne s'en trouveront pas trop mal.

(*) C'est l'opinion de Malte-Brun.

*Le père Favre.* — Tandis que je donne ces conseils, voici qu'un char arrive dans la cour des Bains.

Ce *sapin* pur sang, apporte peut-être, entre ses modestes et poudreuses parois, quelque grand personnage voyageant incognito, — quelque femme méconnue, — quelque diplomate mystérieux, — quelque académicien béquillard, immortel qui mourra bientôt...

— Voyons, dit un baigneur.

— Voyons voir, répond un autre.

— Voyons que je voie, murmure un troisième.

C'est mieux que tout cela, Messieurs, c'est le père Favre qui se fait transvaser, pour son agrément personnel, du Fayet aux Bains.

Le père Favre est le doyen des guides de Saint-Gervais ; il connaît par leurs noms toutes ces sommités, tous ces châlets, tous ces torrents, tous ces

vallons. Aussi, comme il aime ces montagnes et comme ces montagnes l'aiment! — Des roches qui crouleraient vingt fois sous les pieds d'un autre resteraient fermes sous les siens : elles le connaissent. — On ne saurait pas mieux concevoir Favre sans ces montagnes, que ces montagnes sans Favre.

Le père Favre a été berger sans souci, soldat sans vocation, *chasseur diligent* et intrépide à la poursuite et à l'affût du chamois, bravant les nuits, les frimats, les orages et les abîmes; puis, il a guidé les voyageurs dans tous les coins et recoins de ces Alpes, jusqu'à l'instant où ses jambes rebelles lui déclarèrent formellement qu'elles lui refusaient désormais leur service pour toute longue course. A cette insurrection prévue, le père Favre, toujours plein de sollicitude pour les touristes futurs, avait fort heureuse-

ment remédié d'avance, au moyen d'une progéniture nombreuse et robuste qui lui succède dignement.

C'est-à-dire que le père Favre, après avoir été gardeur de chèvres, comme tout bon montagnard, guerrier vaillant comme Démosthènes à Chéronée, forgeron comme saint Eloi, possède, en outre, quatre fils comme feu Aymon, prince des Ardennes...

— Mais, direz-vous au père Favre, votre fils Alphonse est parti hier pour Chamouny.

— Prenez mon fils Pierre.

— Mais votre fils Pierre est déjà retenu par M. A. et par Mme B., pour aller au Mont-Joly.

— Alors, prenez mon fils Jean.

— Mais votre fils Jean conduit M. C., Mme D. et Mlle E. à Notre-Dame-de-la-Gorge.

— Eh bien ! prenez mon fils Salomon.

—Mais M^me F. demande une ânière.

—Prenez ma fille Rosalie.

— Mais il en faut une seconde pour M^lle G.

— Prenez ma fille Joséphine. . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Père Favre, lui ai-je dit en le quittant, si jamais j'écris quelque chose sur Saint-Gervais, je m'abstiendrai des noms propres, mais je vous nommerai vous et votre famille. »

Toutes les promesses sont sacrées.

---

Le *Mont-Blanc*. — Des Bains de St-Gervais, on ne voit pas le Mont-Blanc: tant mieux.

Il en est du Mont-Blanc comme de

beaucoup d'autres grandeurs ; il est bon de le regarder d'un peu loin.

Du haut de la montagne des Fayets, ou, mieux encore, de la plaine de Sallanches, de Combloux, etc., c'est toujours avec le même plaisir que vous le contemplez, c'est toujours avec le même regret que vous vous éloignez de ces points d'observation, soit que les neiges éternelles resplendissent aux derniers rayons du soleil, soit que leurs ondulations sans tache tracent sur l'azur leurs courbes gracieuses. Si le Mont-Blanc occupait la place des Aiguilles de Varens, vous ne tarderiez pas à le trouver monotone et trop écrasant : — « Il en est des monuments de la nature comme de l'art, dit quelque part M. de Châteaubriand ; pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective.... La couleur dont se peignent les mon-

tagnes éloignées est nulle pour le spectateur placé à leur pied.... Quant au voyageur de la vallée de Chamouny, c'est en vain qu'il attend ce brillant spectacle. Il voit, comme du fond d'un entonnoir, au-dessus de sa tête, une petite portion d'un ciel bleu et dur, sans couchant et sans aurore ; triste séjour où le soleil jette à peine un regard à midi, par-dessus une barrière glacée. » — Ne vous plaignez donc pas d'avoir en face de vous, aux Bains, une montagne moins colossale que le Mont-Blanc, mais infiniment plus variée d'aspects, surtout quand de longues traînées de nuages se jouant entre elle et votre œil, encadrent des tableaux partiels de l'effet le plus étonnant, depuis ces sommets arides et, parfois, parsemés de neige, jusqu'à cette base en riantes et fertiles collines que décore une mosaïque de

prairies, de forêts, de vergers et de moissons.

C'est une grande faveur faite par la nature à la plaine de Sallanches, d'avoir ainsi rejeté le Mont-Blanc, comme fond, derrière la verdure foncée du Mont-Fort et du Prarion : cette disposition, si l'on y réfléchit un peu, est bien plus grandiose et mieux combinée ; l'œil de l'observateur ne s'y heurte ni ne s'y fatigue.

On parle beaucoup de la vallée de Chamouny que j'apprécie certainement comme tout le monde ; mais n'est-ce pas un oubli inconcevable que de passer sous silence les vallées de Maglan et de Sallanches? On part de Londres ou de Paris pour Chamouny, on court, on se hâte d'arriver à ce but, sans s'occuper aucunement de ces nuances préparatoires qui prolongent et augmentent les agréments du voyage. On irait

volontiers jusqu'à Chamouny en ballon ou en chemin de fer : on va vite aujourd'hui !... Aussi, que de chûtes !

Les chemins de fer ! Si cette contagion gagne jamais les routes agrestes des Alpes, par pitié pour vous-mêmes, voyageurs et voyageuses, descendez, laissez ces machines à Cluse ! De là à Chamouny, le trajet est court ; il vous faudra peu de temps...... Que dis-je? Pour admirer, comme elles le méritent, les vallées de Maglan et de Sallanches, il vous faudrait des jours, des jours et d'autres jours encore, à moins que vous n'ayez le cœur tout-à-fait insensible aux plus enivrantes impressions et l'âme bardée d'un triple métal, comme ces wagons, prosaïques instruments de l'industrialisme moderne.....

Eh ! que manque-t-il à la vallée de Sallanches, je vous le demande?

Voyez : elle a pour petite ville, Sallanches ; pour villages, Passy, Domency, les Plagnes ; pour hameaux, Chède, Joux, le Fayet, etc. ; pour montagnes arides, les Fours, les Varens ; pour montagnes boisées, le Mont-Fort, etc. ; pour montagnes variées en forêts, en pâturages et en moissons, le Prarion, la chaîne de Combloux, etc. ; une rivière, l'Arve ; des torrents, le Bonnant, l'Ugine, le Giébloux, etc. ; des neiges éphémères sur les Fours et les Aiguilles de Varens, des neiges éternelles pour lointain, des glaciers pour lointain aussi, et tant mieux. Certes, la vallée de Chamouny donnerait bien deux de ses glaciers pour posséder une cascade (*) comme celle de Chède ou des Bains de Saint-Gervais ; et elle

(*) La Cascade des Pèlerins mérite à peine d'être nommée.

donnerait bien quatre de ses glaciers pour avoir le moindre lambeau du coteau de Passy avec ses vignes et ses vergers !

Eh bien ! la vallée de Chamouny est connue de tout le monde, et l'on ne dit rien de celle de Sallanches : les voyageurs sont-ils aveugles ou ingrats ? — Hélas ! lorsque, pour la première fois, les villes éloignées ont entendu prononcer le nom de Sallanches, il a fallu leur faire lire ce nom à la lueur de l'incendie.

— Mais l'ascension du Mont-Blanc ? — L'ascension du Mont-Blanc ( en exceptant toutefois celle du savant de Saussure qui eut un but et des résultats utiles) peut se résumer ainsi :

| | |
|---|---|
| Immenses fatigues,<br>Dépense folle,<br>Dangers nombreux. | Vanité. |

En 1823, on demandait à deux Anglais qui avait fait cette ascension :

— Quelles observations nous rapportez-vous ?

— Aucune.

— Mais, vous aviez au moins un baromètre ?

— A quoi bon !

— Pourquoi donc exposer votre vie et celle de vos guides ?

— Pour chercher des émotions, et pouvoir dire que nous avons été là-haut ! . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

« Tout homme sensé, dit M. le professeur Pictet, doit maintenant renoncer à l'ascension du Mont-Blanc ; le désir de jouir d'une vue étendue ou de vaincre des difficultés que d'autres ont déjà surmontées, ne présente point une utilité proportionnée aux dangers que

l'on court soi-même et auxquels on expose les guides, et que l'expérience n'a que trop montré être réels. »

Si cette extravagance que *tout homme sensé* doit s'interdire devenait, par hasard, *à la mode* parmi les dames, nonobstant leur organisation physique et leur destinée morale, oh! alors ce serait une folie trois cents fois plus colossale que le Mont-Blanc lui-même.

Et l'on devrait sur-le-champ mettre en pleine liberté certaines autres dames demeurant à Paris, rue Poliveau, n° 7, dans un grand bâtiment qu'on appelle, je crois, *la Salpétrière*.

---

Il en est qui, n'ayant pas la tête assez faible ou les jarrets assez forts pour grimper à l'immortalité par le sommet du Mont-Blanc, veulent

néanmoins obtenir une petite renommée, et *faire vogue*, à leur retour de ces montagnes. La chose est simple : — Vous vous figurez d'avoir échappé à quelque grand péril, vous avez même le droit de vous procurer une entorse ou autre bobo ; vous retournez à Paris avec force récits en prose ou en vers, et, au moyen d'une sorte de cornac qui vous promène dans les salons, vous devenez l'indispensable de toute réunion *un peu bien*. Et, comme ledit cornac doit être un *homme de lettres* de l'un ou de l'autre sexe, on vous prône, en feuilles publiques, au premier-Paris, au feuilleton et aux annonces.

Il n'y a pourtant pas de quoi !...

---

Lorsque le grand capitaine dirigeait sur l'Italie l'expédition à la suite de

laquelle il remporta la victoire de Marengo (1800), il passa plusieurs jours à Genève, alors réunie à la France. Là, des députations lui arrivèrent de toutes parts. Les habitants de Chamouny firent une harangue dont la conclusion fut la demande d'une route plus courte et plus facile pour arriver aux glaciers. La réponse bienveillante du Premier Consul leur fit augurer le succès de leur démarche. Mais Napoléon, se tournant vers le préfet, lui dit tout bas en lui remettant la pétition : « — Ces gens-là entendent mal leurs intérêts. Qu'est-ce que les dames auraient à raconter, si l'on pouvait aller sur le Montanvert et sur la mer de glace en carosse ? »

---

*Les mécontents*. — Que l'on me cite un seul lieu où se réunissent plusieurs

personnes, et où il n'y a point de mécontents !

J'ai parlé de voyageurs qui descendent aux Bains de Saint-Gervais avec un visage qui annonce peu de satisfaction, j'en ai dit la cause en quelques mots.

Plusieurs d'entre eux deviennent tout-à-fait mécontents si, venus tard et sans avoir donné avis de leur venue, ils trouvent les meilleures chambres occupées par ceux qui sont arrivés avant eux.

Il y a des gens qui, n'ayant jamais voyagé ou croyant qu'il est de bon ton de tout critiquer, s'efforcent de faire beaucoup de bruit, presque toujours sans juste motif.

---

Tel demande des superfluités qu'on trouverait à peine dans certaines grandes villes.

Tel autre, comme dit le poète :

Tel se plaint sans pitié des mets qu'on lui présente,
Et se plaît à montrer son dégoût, son ennui,
Pour faire croire aux gens qu'il dîne mieux chez lui.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
La table est mal servie et rien n'est à son gré,
Et, trouvant tout mauvais, il a tout dévoré.

C'est ce qui a lieu, en particulier, de la part des voyageurs qui ne s'arrêtent qu'une nuit aux Bains — « *Oiseaux de passage*, dit M. R. Rochette, la plupart de race britannique, au plumage diversement colorié, à la faim dévorante qui s'abattent sur un repas comme l'aigle des Alpes fond sur sa proie. »

Pour des baigneurs, les salons sont trop vastes. — Pour d'autres, ils ne le sont pas assez.

Autrefois les lettres et journaux n'arrivaient aux Bains que trois fois par

semaine, et l'on s'en contentait. Depuis la nouvelle organisation, le facteur des Bains fait le service de la poste tous les jours. Tout le monde n'est pas encore content : quelques-uns voudraient qu'il allât à Sallanches deux fois par jour ! — C'est-à-dire que si les prétentions continuent et que l'administration des Bains ait la faiblesse d'y condescendre, le facteur restera à la poste toute la journée ! Vous voyez bien que c'est risible.

Une minorité infime, imperceptible, réclame contre les prix de la pension ou autres, sans songer le moins du monde qu'en définitive le séjour à Saint-Gervais est moins coûteux que partout ailleurs et sans penser surtout aux difficultés nombreuses que doit avoir la Maison à se procurer ce qui lui est nécessaire, dans ce creux retiré de montagnes. Ces réclamations ne

méritent pas même d'être réfutées (R). — Seulement, quand voudra-t-on réfléchir avant de parler et examiner avant de juger?...

Ce qu'il y a de plus cocasse—car il est inutile d'employer une autre expression — c'est que quelques-uns de ces réclamants savent fort bien que, malgré les améliorations immenses introduites dans toutes les parties de l'Établissement thermal, le prix de la pension est le même qu'au temps où il fallait coller soi-même des bandes de papier aux fentes des cloisons pour éviter le vent et, la nuit, pour ne pas être inondé par la pluie, pendant son sommeil, avoir recours à l'abri protecteur d'un riflard!!!

Enfin, il peut se trouver à Saint-Gervais — comme dans d'autres lieux — des MÉCONTENTS AVEC PRÉMÉDITATION. Je ne m'abaisserai pas à lever leur

masque, et je ne les mentionne ici que pour dire avec Fontenelle :

« Il ne faut pas perdre son temps et son repos pour les donner à l'envie, à la jalousie, à l'intrigue, ou au caprice de ceux qui ne veulent pas penser comme nous. Ils sont faits pour mourir avec leurs passions, semblables à ces insectes horaires qu'un coup de soleil vivifie et qui retombent dans l'engourdissement, au moment où la chaleur se ralentit. »

A bon entendeur, salut.

---

*Les arbres.*—Je vais criant partout: de grâce, respectez, épargnez les arbres ! Conservez ces ombrages, ces massifs, ces bois silencieux, ces vieilles forêts !

On ne m'écoute guère.

Vous avez dépoétisé ces belles soli-

tudes en y faisant retentir les coups de la cognée destructive, de même que vous avez dépoétisé le Mont-Blanc, en gravissant jusqu'à sa cîme, car cette cîme avait une majesté mystérieuse qu'elle a perdue depuis qu'un pied humain s'y est posé et que l'aigle y a été troublé dans son aire...

Vous abattez vos sapins, vos mélèzes, ces rois des montagnes, et pourquoi? Pour un peu d'argent ; c'est ingratitude et mauvais calcul! Vos bois influaient favorablement sur la température, ils empêchaient les éboulements, ils arrêtaient ou divisaient les avalanches. Ils fesaient plus, car ils étaient un ornement nécessaire et précieux de ces cîmes et de ces versants. Vous verrez, lorsque vous aurez dévasté monts et vallées, vous verrez, profanes! si l'étranger les aimera comme autrefois et s'il vous apportera son

or avec la même prodigalité. Il vous maudira partout où vous aurez mis la hache, il le dira au loin et l'on désertera vos contrées pour aller chercher ailleurs de la verdure et des ombrages.

Tenez, il y avait au haut des Zig-Zag, à Saint-Gervais, un peu avant d'arriver dans la prairie, deux groupes de sapins fort rapprochés et dont les branches unies entr'elles recouvraient en berceau le sentier. L'on a coupé récemment presque toute la bordure supérieure : plusieurs de ces plantes n'avaient pas sept pouces de diamètre à la base ! Quel argent en retirez-vous, vandales que vous êtes !...

Vers ce même lieu, et un peu isolé dans la prairie, se trouvait un magnifique sapin, le plus beau que j'aie jamais admiré. Ses branches horizontalement étalées avec une symétrie par-

faite laissaient pendre vers la terre leurs rameaux flexibles longs de près de trois pieds : les plus inférieures semblaient caresser le tapis de fleurs qui s'étendait à leur ombrage. A travers ce feuillage immobile, on entendait la brise murmurer avec mélancolie, tandis que la mésange huppée se balançait au bout de ces franges sombres ou que, le long de l'écorce grise et polie, se glissait la robe noire de l'écureuil. Là, plus que partout ailleurs, étaient douces et enchanteresses la rêverie, la lecture ou les causeries.....

On a abattu cet arbre!.... je l'ai pleuré.....

Et, j'ai recueilli un de ses rameaux et je l'ai conservé soigneusement..... le voilà !...

faite laissaient pendre vers la terre leurs rameaux flexibles longs de près de trois pieds : les plus inférieures semblaient caresser le tapis de fleurs qui s'étendait à leur ombrage. A travers ce feuillage immobile, on entendait la brise murmurer avec mélancolie, tandis que la mésange huppée se balançait au bout de ces franges sombres ou que, le long de l'écorce grise et polie, se glissait la robe noire de l'écureuil. Là, plus que partout ailleurs, étaient douces et enchanteresses la rêverie, la lecture ou les causeries....

On a abattu cet arbre!... je l'ai pleuré.....

Et, j'ai recueilli un de ses rameaux et je l'ai conservé soigneusement..... le voilà!...

X.

## De Paris à Saint-Gervais. — De Saint-Gervais à Paris.

Si les eaux minérales pouvaient être conseillées et administrées en dehors d'une foule de circonstances susceptibles de devenir favorables ou funestes au succès de la cure, ce serait là une prodigieuse exception, et l'on pourrait indifféremment fréquenter les Etablissements thermaux dans toutes les saisons de l'année. Malheureusement il n'en est point ainsi, et il faut bien avoir égard à de certaines conditions que l'on ne saurait braver sans danger

réel. Pendant l'hiver, le mauvais état des routes, la difficulté de voyager, le froid, la pluie, la neige, les brouillards qui ne permettent pas aux malades de sortir de leur chambre, la crainte bien fondée des affections catarrhales ou rhumatismales, d'autres motifs encore éloignent avec raison les malades du séjour des Eaux. La position topographique plus ou moins méridionale ou septentrionale des sources est aussi à considérer, et, en outre, comme elles sourdent le plus souvent dans des lieux montagneux, le commencement du printemps et la fin de l'automne y sont toujours un peu froids.

Il est donc vrai de dire qu'à Saint-Gervais comme ailleurs, les saisons les plus convenables pour faire usage des eaux minérales, sont la fin du printemps, l'été et le commencement de

l'automne. L'Établissement thermal est ouvert aux malades et aux voyageurs depuis le premier mai, jusqu'au premier octobre.

Les Bains de Saint-Gervais ne sont qu'à environ 130 lieues de Paris, c'est-à-dire qu'ils sont plus rapprochés d'une soixantaine de lieues que ceux des Pyrénées. — On s'y rend par Genève, en traversant Melun, Sens, Dijon, Dôle et Poligny (*).

Le trajet de Genève à Saint-Gervais (environ 11 lieues), se fait en une petite journée et par une route charmante. Je me contenterai de t'en indiquer les points principaux.

*Genève*, sur le lac de ce nom — ou lac Léman — peut être facilement et

(*) Les Messageries Laffitte, ainsi que les Messageries Royales, prennent tous les jours cette direction.

amplement vue en un jour. Tu y visiteras la prison pénitentiaire, imitée de celles des États-Unis, le musée Rath et celui de la Cité, le Pont des Bergues, le théâtre, le quai du Rhône, le Musée d'histoire naturelle, le Jardin Botanique, l'Observatoire, la machine hydraulique, la statue de Rousseau, dans l'île près du pont des Bergues, etc. —Tu y logeras à l'hôtel de la *Balance.*

Une bonne diligence et des voitures particulières partent chaque jour pour les Bains de Saint-Gervais : on peut s'y rendre aussi en poste.

*Chêne*, grand village genevois.—*Annemasse*, bourg considérable. Douane sarde et visa des passeports. La route se rapproche, à droite, du pied du Mont-Salève, qui domine la plaine de Genève au sud-est, et se termine près d'Annemasse, au bord de l'Arve.—Torrent profond et Pont de *la Ménoge.*

— Village d'*Artaz*. — Village de *Nangy* ou *Nangier*. En face, le Môle, haute montagne pyramidale. — *Contamine*, petit village; à gauche, ruines du château de Faucigny ; belle vue.

*Bonneville*, petite ville, chef-lieu de la province du Faucigny. Beau pont de pierres sur l'Arve ; colonne de 70 pieds de haut, surmontée de la statue du roi Charles-Félix : une des inscriptions latines gravées sur le piédestal rappelle les travaux exécutés, sous le règne de ce souverain, pour le diguement de l'Arve ; promenade, place triangulaire, etc. La ville nommée anciennement *Burgum Castri* avait trois châteaux-forts. — Nouvelle physionomie du paysage ; on quitte le pied du Môle pour se diriger vers celui du Mont Brézon. — Village de *Vaugier*, sur un coteau, au pied du Mont-Saxonnet. — Village de *Siongier* ou *Sion-*

*gy*, près du débouché de la vallée du Reposoir, ancien couvent de Chartreux.

*Cluse*, petite ville où l'on entre en traversant l'Arve sur un pont de pierres d'une seule arche. Elle fut la capitale du Faucigny jusqu'en 1310, époque à laquelle un incendie obligea une partie des habitants à se réfugier à Bonneville. — Entrée de l'admirable vallée de Maglan; la route suit la rive droite de l'Arve, sous une longue ligne de montagnes pittoresques. — Hameau de *Balme*, prenant son nom d'une grotte dont on voit l'ouverture, à gauche, dans les rochers; elle est à 600 pieds au-dessus de l'Arve, et d'une profondeur de 6 à 700 pas. Echo remarquable. — Charmantes sources jaillissant à côté du chemin, et venant du lac de Flaine. — Cascade du Nant d'Orly venant de la commune d'*Arrache* située

sur la montagne. — Village de *Maglan* (*Magh-lann*. Celt.) agréablement situé parmi les bosquets, les prairies et les vergers, dans une plaine circulaire que la vallée forme en s'élargissant des deux côtés de l'Arve. — Belle cascade du Nant d'Arpenaz tombant, à gauche, d'une hauteur de 880 pieds au-dessus du niveau de l'Arve; elle a quelque rapport avec celle du Staubbach, dans la vallée de Lauterbrunnen, en Suisse. — Vestiges d'un éboulement de montagnes en 1776. — Hameau de *Méribelles* qui a acquis une espèce de célébrité par la résistance que M. de Sales y opposa aux Français en 1793. — *Saint-Martin*, village sur la rive droite de l'Arve ; belle vue de la vallée de Sallanches et du Mont-Blanc. — Pont sur l'Arve, de Saint-Martin à Sallanches. Ce pont a remplacé celui de marbre noir qui fut détruit par une inondation

en 1778. La route de ce pont à Sallanches est un beau chemin en ligne droite qui traverse la vallée.—On parle d'établir une route plus directe de Maglan à Sallanches sans passer par Saint-Martin.

Il est inutile de s'arrêter à Saint-Martin ou à Sallanches, soit que l'on se rende aux Bains pour y séjourner, soit qu'on aille à Chamouny. Pour ce dernier cas, la station à Saint-Gervais est beaucoup plus naturelle et plus commode (S).

---

L'un des avantages immenses des eaux de Saint-Gervais, c'est leur position au centre des contrées les plus dignes d'être parcourues par les touristes, de sorte que si l'on y est embarrassé d'une chose, c'est surtout de choisir une route pour s'en retourner chez soi.

Aux Pyrénées, par exemple, outre que les curiosités naturelles sont bien moins variées et bien moins grandioses que dans les Alpes (*), cet *embarras* n'existe pas ; on y arrive et on les quitte par le même chemin ou par quelqu'autre semblable. En fait de buts de voyages rapprochés, il n'y avait guère que l'Espagne avec son beau ciel, ses souvenirs mauresques et ses gloires de tous genres que réveillaient à l'imagination les noms de Grenade, de Cordoue, de Barcelone ou de Tortose, et ceux du Cid, de Rodrigue ou de Gonsalve ! Mais depuis que les passions révolutionnaires y ont étouffé tout prestige et profané toute poésie, à part les diplomates en herbe, les contrebandiers-détrous-

(*) La cîme la plus élevée de la chaîne des Pyrénées, le Mont-Perdu a 10,500 pieds.

seurs et les agioteurs aux abois, qui va voyager en Espagne ?....

Quant aux Bains de Saint-Gervais si heureusement placés entre la France, la Suisse et l'Italie, combien de lieux divers les environnent ! Tracez, sur la carte, un cercle autour d'eux, que de choses, que de belles et grandes choses se trouveront dans cet espace !..

Aussi est-il bien rare que baigneurs ou voyageurs s'en retournent en France par Genève, s'ils ont déjà passé par cette ville, à leur arrivée. S'ils ne se dirigent point vers l'Italie, plusieurs routes s'ouvrent devant eux pour rentrer en France. Voici les deux principales que l'on choisit ordinairement et que je tracerai en peu de mots.

---

§ I. *Par la Suisse.* — Martigny (par Chamouny, ou par le Bonhomme et le

tour du Mont-Blanc). — Sion, capitale du Vallais, sur la rive du Rhône, près de sa jonction avec la Sionne, dans une plaine fertile; cathédrale gothique; hôtel-de-ville; beaux points de vue. — Bourg de Siders. — Louëche, mauvais village, sur une hauteur de la rive droite du Rhône. (De Martigny, 11 lieues).

La route la plus courte est de Louëche à Berne, par Kandersteg et Thun (17 l. 1/2).

Une autre continue de Louëche vers Brieg, et tourne à gauche, par Meyringen, Brientz, Underseven et Thun.

Une troisième va de Brieg au Mont-Saint-Gothard, Altorf, Schwitz et Lucerne, ou remonte jusqu'au lac de Constance.

On admire dans l'Oberland bernois et aux environs : les vallées de Hasli, Grindelwald, Lauterbrunnen, Kander-

thal, Frutinghen, Adelboden, etc.; les lacs de Thun et de Brientz; les montagnes de Chasseral, de Finsteraarhorn, de Grimsel, de Ghemmi, de Gurnigel; la Jungfrau, le Niesen, etc., les chûtes du Staubbach, du Reichenbach, etc. et les villes de Brientz, Interlacken, Meyringen, Thun, Unterseen, etc.

Berne, belle ville, capitale du Canton de ce nom, très-favorablement située. Hôtel de la monnaie; hôpital; arsenal; cathédrale; église du Saint-Esprit; bibliothèque; jardins botaniques, etc.

On entre en France par Pontarlier, en passant à Morat et à Neuchâtel; ou par Genève, en passant à Fribourg, à Morat et à Lausanne.

Fribourg, bâtie sur le sommet et sur la pente d'une colline, ville catholique, capitale du Canton. Eglise cathédrale de Saint-Nicolas, renfermant l'orgue d'Aloyse Mooser; église des Jésuites;

porte de Bourguillon; bibliothèques et collections particulières; magnifique pont suspendu.

Lausanne, sur le revers méridional du Jorat; cathédrale; collège académique; bibliothèque; hôtel national, etc. (De Berne à Fribourg, 6 l.; de Fribourg à Lausanne, par Morat, 13 l.; de Lausanne à Genève, 10 l. 172).

---

§ II. De Saint-Gervais, en France, *par Chambéry*.

La route la plus directe de Saint-Gervais à Chambéry passe par Mégève, Flumet, Ugines, Albert-Ville, Grésy, Saint-Pierre d'Albigny et Montmeillan. — Nous suivrons une autre route plus longue de 3 ou 4 lieues.

Sallanches. — Cluse. — Bonneville. — La Roche (*Rupes*), petite ville fondée

au IXᵉ siècle ; ruines d'un ancien château des comtes de Genevois ; marchés renommés. — Le Plot, village. — Argonex, idem. — Annecy. (De Bonneville, 5 l.).

Annecy, petite ville, capitale du Genevois, sur le bord du lac qui porte son nom. Ancien château des ducs de Savoie-Nemours ; cathédrale ; église de Saint-Maurice ; chapelle de la visitation renfermant les châsses en argent de saint François de Sales et de Sainte de Chantal ; hôpital ; séminaire ; fabriques et usines ; haras ; promenades, etc. — Village de Vieugy. — Id. de Balmont. — Alby, gros bourg avec un beau pont de pierre d'une seule arche sur le Chéran, petite rivière qui roule des paillettes d'or que les habitants des communes riveraines recueillent avec soin. — Village de Saint-Félix. — Id. d'Albens ; route à droite,

vers Rumilly. — Village de Futeney. — Id. de Labiolle. — Aix. (D'Annecy, 7 l.).

Aix, ou Aix-les-Bains. (*) — Le bassin d'Aix est trop vaste, l'entourage de montagnes trop peu élevé : cette atmosphère est trop brillante, à cause sans doute de la quantité de lumière renvoyée par le lac du Bourget, comme par un miroir. — Les montagnes qui encaissent le lac à l'ouest sont d'une aridité désagréable. — Ces longues files de peupliers d'Italie alignés peuvent plaire au premier abord, mais elles ne tardent pas à devenir monotones et fatigantes : ces avenues seraient, tout au plus, bonnes dans quelqu'une de ces fastueuses *ville*, ou sur les rives de pièces d'eau artificielles, là où l'art est

(*) De ce point jusqu'à la fin du §, je copie mes notes de voyage.

devenu non pas l'auxiliaire, mais l'usurpateur de la nature (*).—Qu'est-ce qu'un site où la main de l'homme a eu besoin de laisser partout ses traces et de former, à grande peine, une sorte de *jardin anglais?* — Les jardins *anglais* ont été inventés en Italie, par parenthèse. — Et puis, Aix-les-Bains est une ville, et qui pis est une petite ville. — Vous êtes fatigué d'affaires, de spéculations ou de plaisirs fastidieux, vous demandez à grands cris la nature, et vous quittez vos villes pour tomber dans une autre ville! Quel changement vous êtes-vous procuré? Aucun. Ville pour ville, mieux vau-

(*) Voilà pourquoi, si l'Arve est jamais diguée dans la vallée de Sallanches, les touffes irrégulières de l'aulne, du saule et du bouleau, y conviendront cent fois mieux que des peupliers qui n'y conviendraient pas du tout.

drait encore Paris, Vienne ou St-Pétersbourg.—Ne me parlez pas des villes de Bains. — A moins, toutefois qu'elles ne soient entourées et, pour ainsi dire, encombrées de beautés naturelles, comme Carlsbad. — L'Etablissement des Bains d'Aix a l'air d'une vaste tombe. — Ces brancards qu'on promène par les rues, du bain au domicile, semblent se diriger vers l'hôpital ou vers la morgue.....

A 4 l. d'Aix, est située Chambéry, capitale de la Savoie où l'on arrive par une rampe du haut de laquelle on jouit d'un très-beau coup d'œil sur la ville et sur ses alentours. — Plaine fertile et riante traversée par la Laisse et l'Albanne, petites rivières prenant leur source, l'une dans les Bauges, l'autre dans les montagnes d'Apremont. — Siège d'un archevêché, d'un gouvernement militaire, du sénat, etc. — Mé-

tropole gothique bâtie par les Franciscains, en 1430. — Eglise du château érigée au xv^e siècle. — Eglise de Notre-Dame, d'ordre dorique, terminée en 1636. — Fontaine de Saint-Martin. — Casernes, théâtre, Hôtel-Dieu, rue et monument de Boigne, bibliothèque, promenades, etc. — Pourquoi l'honorable propriétaire des Charmettes, qui sait bien apprécier à leur juste valeur les *pèlerins* conduits en ce lieu par de honteux souvenirs, conserve-t-il un registre où ils inscrivent leurs stupides adulations? Pourquoi ne fait-il pas aux *Warens* actuelles une réception qui leur ôte l'envie de revenir, elles et leurs pareilles? Pourquoi? etc...

A trois quarts d'heure de Chambéry, en allant vers les Echelles, cascade de Couz, à gauche du chemin; elle a environ 130 pieds, et participe à la fois, quant à sa forme, de celles

d'Arpenaz et de Chède. — A droite, l'Hyère, petite rivière se jetant dans la Laisse, près de Chambéry. — Village de Saint-Thibaud de Couz. — Route sauvage et pittoresque. — Village de Saint-Jean de Couz. —Grotte, ou percée des Échelles, taillée dans le roc, longue de 900 pieds, large de 24, haute de 20, éclairée par trois réverbères ; elle a été exécutée par ordre du gouvernement français, en 1803. Avant d'y entrer, ancien passage, à gauche, ouvert en 1670, par Charles-Emmanuel : inscription latine en l'honneur de ce prince, dégradée par les révolutionnaires et rétablie par Napoléon.— En sortant de la grotte des Échelles, après l'avoir traversée, belle et subite vue de la vallée.— Les Échelles, bourgade divisée en deux par le Guiers, rivière servant de limites à la France et à la Savoie. (De Chambéry, 6 lieues.)

— Saint-Laurent-du-Pont, chef-lieu de canton du département de l'Isère, à 1 l. 1/2 des Échelles. De Saint-Laurent, on ne peut se rendre à la Grande Chartreuse qu'à pied ou à dos de mulet. Chemin escarpé, solitaire et sauvage, côtoyant la rive gauche du Guiers, jusqu'au Pont-Pérant. — La route jusqu'à la station de la Croix-Verte devient de plus en plus rapide et pénible : à droite, profonde ravine du torrent; à gauche, immenses rochers qui surplombent. (2 à 3 heures de marche.)

La Grande-Chartreuse, monastère fondé à la fin du XI^e^ siècle, dans un plateau d'une petite lieue de longueur et de cinq cents pas de largeur, élevé de plus de 3,000 pieds au-dessus de la mer et environné de montagnes et de rochers de l'aspect le plus sévère. — Ordre établi par saint Bruno, dont

on visite la chapelle à une lieue de là, dans les bois. — A l'intérieur du couvent dont l'entrée est interdite aux femmes : église ; bibliothèque ; grande galerie ornée de vues des principales chartreuses ; cuisine ; réfectoire ; vastes salles de réunion ou de conseil ; salle du chapitre avec les tableaux de la vie de saint Bruno, d'après Lesueur et les portraits des généraux de l'Ordre, depuis la fondation ; corridors voûtés, de 672 pieds de long, communiquant à 60 cellules de Religieux ; cimetière au centre du cloître ; chapelles de Saint-Louis, domestique et des morts ; élixir renommé composé par les Religieux ; régime austère ; offices de la nuit ; travaux divers des Religieux, etc.

On peut, par les chemins de traverse, ou en revenant à Saint-Laurent-du-Pont, se rendre à Grenoble. Sinon, on retourne à Chambéry, on visite

à Aix, l'Abbaye d'Hautecombe, lieu de sépulture des princes de Savoie, très-heureusement située sur le lac du Bourget que l'on traverse pour y arriver. On rentre ensuite en France par Lyon.

Si l'on a besoin de repasser par Genève, on continue sa route par Annecy, mais on tourne à gauche au pont de Brogny, au lieu de se diriger sur Argonex et le Plot, et l'on gagne Genève par le superbe pont suspendu de la Caille (600 p. de haut) et par Saint-Julien. (D'Annecy à Genève, par cette route, 8 l. 172.)

---

Lorsque, pour la dernière fois, j'ai gravi la montagne des Fayets, à Saint-Gervais, la saison était avancée, l'air glacial ; la neige descendait vers la plaine et d'épais nuages voilaient toutes les cîmes. Les mille bruits de la création avaient cessé dans les bois et dans les pâturages ; le cri plaintif du pic et le croassement du corbeau retentissaient seuls parmi les rochers ; les branches dépouillées des arbres s'entrechoquaient d'un son sinistre dans les airs... La rivière et les torrents traînaient avarement leurs eaux au fond de leurs lits de pierres ; le long des sentiers, la mousse avait jauni sous la bise ; toutes les fleurs étaient flétries, mortes, disparues ; toutes, jusqu'aux mélampyres qui brillaient naguère encore, çà et là, en tapis pourprés ; toutes, jusqu'aux euphraises qui, il y a si peu de temps, étalaient avec amour,

sur l'émeraude des graminées, leurs gorgerettes gracieuses ! Plus de soleil, plus de chants, plus de brises tièdes et parfumées, plus d'harmonies mystérieuses : la nature entière s'affaissait sous un immense deuil...

Et — oublieux et ingrats que nous sommes — c'est alors que nous désertons les campagnes pour reprendre la route des cités. Hélas ! on agit envers la nature comme on agit envers l'humanité : brillante et radieuse, on la flatte, on la caresse, on l'aime ; triste et souffrante on la délaisse, on la fuit !...

Tandis que je descendais par les Zig-Zag, les nuages sombres s'entr'ouvrirent et me laissèrent apercevoir les neiges du Mont-Blanc que le soleil caressait de ses rayons affaiblis. Roi des montagnes et des vallées, adieu ! Je redirai au loin tes grandeurs, tes mer-

veilles et tes beautés. Heureux qui les comprend et les admire, heureux qui retrempe une existence débile à leur influence réparatrice, heureux surtout qui, après avoir long-temps cheminé à travers les déceptions et les misères du monde, repose dans tes solitudes son âme fatiguée et y recueille l'oubli des peines passées et l'espérance de jours meilleurs !...

FIN.

# NOTES.

Note (A). *Page* 25.— L'Arve, petite rivière, prend sa source au Col de Balme, reçoit tous les torrents qui découlent dans les vallées de Chamouny, de Sallanches, de Maglan et de Bonneville, et va se jeter dans le Rhône, près et à l'ouest de Genève. Le torrent le plus considérable qui se joigne à l'Arve, l'Arveyron, provenant du glacier des Bois, charrie un sable blanc quartzeux et aurifère. Cet or est répandu d'une manière fort inégale dans ce sable, en sorte que des essais faits en petit ont quelquefois donné des espérances de succès, tandis que, faits en grand, ils ont toujours laissé de la perte.

(B). *Page* 57. — Les ***précieuses eaux de Saint-Gervais***, comme les appelait l'illustre professeur Socquet, s'emploient principalement dans les affections bilieuses; les divers désordres chroniques des organes de la poitrine et des viscères abdominaux; l'hypocondrie, les obstructions, les hémorroïdes, les digestions pénibles; dans la plupart des affections essentiellement nerveuses; l'état nerveux général; les névroses partielles musculaires ou organiques, telles que : asthmes nerveux, battements névralgiques du cœur, gastralgies, etc.; dans ces mêmes affections compliquées d'état goutteux ou rhumatismal; la paralysie, l'impotence des membres, suites de chûtes, de blessures, d'engourdissements, de rhumatismes ou de trop grande distension des ligaments; dans un grand nombre de tumeurs blanches et d'inflammations rhumatismales partielles ou générales, simples ou compliquées de goutte, de névroses, etc.; dans la dyspepsie; l'engorgement d'organes, tels que le foie, la

rate, etc., de glandes, telles que la parotide et celles du corps thiroïde, du cou, des seins, du mésenthère ; dans quelques maux d'yeux, surtout quand ils dépendent d'un vice éminemment dartreux ou scrofuleux ; dans la paralysie du nerf optique, etc. ; dans la phtisie muqueuse ou les affections catarrhales de la poitrine, de la vessie ; dans certains cas de phtisie laryngée ; les scrofules, etc., dans les pâles couleurs, etc. Dans quelques épanchements séreux de la poitrine, du ventre, etc. Enfin, dans les maladies cutanées, telles que dartres, lèpres, pustules, boutons au visage, érysipèles, ulcères atoniques, dartreux, etc.

De nombreuses et importantes observations, des faits précieux ont été recueillis par M. le docteur Matthey et, plus tard, par M. le docteur de Mey, relativement à l'efficacité des eaux de Saint-Gervais appliquées aux différents cas ci-dessus mentionnés. Ces praticiens ont pareillement constaté des guérisons vainement tentées à Louëche, à Aix et ailleurs, et qui se sont effectuées

à Saint-Gervais, malgré la gravité de certaines affections, empirée par des traitements antérieurs.

J'ai omis de dire que deux des sources thermales contiennent du fer, outre les substances communes à toutes les autres. Les travaux qui ont dû être exécutés dans toutes les parties de l'Établissement, surtout dans ce qui a rapport aux appareils de douches et de vapeurs à peu près nuls sous l'ancienne administration, ont empêché jusqu'ici d'utiliser ces sources ferrugineuses et leur emploi thérapeutique.

On s'occupe aussi de piscines. Je suis, quant à moi, très-peu partisan de ce genre de bains. Ces *bouillons de chair humaine*, comme les nomme un voyageur, où toutes les maladies sont confondues, sont surtout réprouvées par la saine morale, même quand les sexes y sont séparés. Sous le point de vue de la gymnastique, c'est une idée, je le sais, fort en vogue, mais dont le résultat le plus clair, de nos jours et avec nos méthodes modernes, a été d'arrondir

passablement la bourse de certains *grands faiseurs.*

---

(C). *Page* 80.— « Le miel, dit B. de Saussure, n'est pas une des productions les moins intéressantes de la vallée de Chamouny. Le miel de cette vallée, lorsqu'il est pur et recueilli avec soin, est parfaitement blanc et d'un grain brillant presque comme du sucre. Il n'a point l'espèce d'âcreté et ne laisse point après lui le déboire que laisse le miel commun. Son goût est fin; il exhale un léger parfum de fleurs moins fort que les miels de Malte et de Narbonne, mais par cela même plus agréable pour les palais délicats qui trouvent un goût de drogue à ces miels méridionaux. Celui de Chamouny a, d'ailleurs, quelque chose de balsamique et de résolvant qui fait que les médecins le recommandent beaucoup dans les rhumes et dans les fluxions de poitrine. On ne connaît pas bien la raison de

la blancheur et de l'excellence particulière du miel de Chamouny, et ce qui rend le fait difficile à expliquer, c'est que cela est tellement restreint à cette vallée, que les villages les plus proches, comme Servoz, Saint-Gervais, Passy, ne donnent que du miel commun. Les abeilles sont les mêmes, car les gens de Chamouny recrutent les leurs des villages voisins..... L'opinion la plus probable attribue aux mélèzes cette bonne qualité. Effectivement, les feuilles de cet arbre, très-commun dans la vallée de Chamouny, transudent, en certains temps, une espèce de manne que les abeilles recueillent avec beaucoup d'empressement... Les abeilles exigent, à Chamouny, plus de soins que dans les plaines, etc. »

Aux environs de Passy et de Sallanches, les habitants entretiennent beaucoup d'abeilles. C'est là, qu'au printemps, ceux de Chamouny viennent acheter de jeunes essaims qu'ils transportent dans leur vallée. Quand la bonne saison est passée, la plupart étouffent ces ouvrières laborieuses,

parce que l'hiver dure trop longtemps, pour qu'il y ait de l'avantage à les conserver.

Le meilleur miel de la vallée de Chamouny est celui qu'on recueille au village des Bois.

---

(D). *Page* 95. — Alibert s'exprime ainsi, à ce sujet, dans son ***Précis des Eaux minérales, de*** 1826 :

« L'une des cures les plus intéressantes qui aient été opérées aux Bains de Saint-Gervais, est sans contredit celle qui a eu lieu sur la personne du cardinal Doria, nonce du pape à Paris, et qui s'était confié à mes soins, il y a déjà plusieurs années. Chez lui, l'appareil tégumentaire était couvert d'une dartre squameuse humide (*herpes squamosus madidans*), contre laquelle les procédés curatifs que l'on indique, en pareil cas, avaient complètement échoué. M. le professeur Pictet, dans la société duquel je vivais à cette époque, me conseilla

d'envoyer ce malade aux Bains de Saint-Gervais qui commençaient à se bien établir. Le cardinal y fut d'abord soulagé ; et après avoir séjourné pendant deux saisons, il revint à Paris assez bien portant. D'après une telle cure, j'ai dû prendre confiance pour l'efficacité des Bains de Saint-Gervais, et j'ai dirigé vers ces thermes plusieurs individus qui ont éprouvé des soulagements plus ou moins marqués. »

---

(E) *Page* 122. — Voici, d'après les géologues, quelques terrains ou roches des environs de Saint-Gervais.

*Anterne* ( Col d' ). Calcaire schisteux noir.

*Arrache*. Lignite. Marnes crétacées coquillières.

*Balme* (Col de). Schistes arénacés secondaires à impressions talqueuses de végétaux.

*Bonneville*. Calcaire crétacé ; grès vert.

*Bonhomme* (Col du). Calcaire subsaccharoïde à feldspath.

*Buet* (sommet du). Corps organisés fossiles dans le calcaire schisteux : bélemnites grandes, noires et comme traversées par des filons de spath, de même qu'au Mont-Joly.

*Cluse* (et Reposoir). Craie verte coquillière ; calcaire crétacé à rudistes.

*Fiz* (sommité des). Même couche calcaire qu'au Mont Saxonnet ; inocerames, bélemnites et scaphites.

*Gervais* (Saint). Jaspe rouge ; gypse.

*Joly* (Mont). Calcaire noir secondaire à bélemnites.

*Martigny.— Col Ferret.* Grand système talqueux.

*Mont-Blanc.* Grande masse de roches granitoïdes talqueuses ; schistes cristallins, etc.

*Pormenas* (sommet du). Schistes remplis de belles empreintes de fougères et d'autres plantes.

*

*Salève* (Mont). Calcaire jurassique tout-à-fait supérieur, et système crétacé.

*Saxonnet* ( Mont ). Glauconie compacte appartenant à la formation du grès vert et renfermant des ammonites, des hamites, des nautiles, des oursins, etc.

*Servoz*. Mines de plomb dans le calcaire et le grès.

*Valorsine*. Filons de granites dans les schistes ; poudingues secondaires.

*Voirons* (les). Grès à fucoïdes ; calcaire scaglia à ammonites ; marne coquillière, etc.

(F) *Page* 125.— Parmi les plantes qui croissent dans les vallées et sur les montagnes aux environs de Saint-Gervais, on remarque les suivantes. J'en ai trouvé moi-même un grand nombre ; les autres m'ont été indiquées par le bon et savant abbé Chavin, curé de Compesières, en Suisse.

*Achillea* moschata, nana, macrophylla. — *Aconitum* lycoctonum, napellus, pani-

culatum. — *Acrosticum* septentrionale. — *Actea* spicata. — *Agrostis* alpina, rupestris, interrupta. — *Aira* flexuosa. — *Ajuga* pyramidalis, alpestris, alpina.— *Alchemilla* pentaphylla, alpina. — *Allium* schœnoprasum, victoriale. — *Alyssum* alpestre. — *Androsace* obtusifolia, carnea, chamejasme. — *Anemone* alpina, narcissiflora, vernalis, sulphurea, baldensis, ranunculoïdes. — *Antericum* serotinum, liliago, liliastrum. — *Anthirrinum* alpinum. — *Aquilegia* alpina. — *Arabis* turrita, serpyllifolia, pumila, bellidifolia, cœrulea.— *Arbutus* uva-ursi, alpinus. — *Arenaria* rubra, fasciculata, biflora, laricifolia, verna.— *Aretia* alpina. — *Arnica* scorpioïdes, montana.— *Artemisia* spicata, rupestris.— *Asarum* europœum. — *Asperugo* procumbens. — *Asplenium* viride. — *Astragalus* depressus, aristatus. — *Astrantia* major, minor. — *Athamanta* libanotis, cretensis. *Atropa* belladona. — *Avena* versicolor, distychophilla, subspicata. — *Azalea* procumbens.

*Bartzia* alpina. — *Betonica* hirsuta. — *Biscutella* lœvigata. — *Buplevrum* stellatum.

*Cacalia* alpina, albifrons, leucophylla. — *Calamentha* grandiflora. — *Campanula* barbata, cenisia, pusilla, rhumboïdalis, patula, tyrsoïdea. — *Cardamine* bellidifolia, resedifolia, impatiens. — *Carex* juncifolia, bellardi, atrata, fœtida, pulicaris, bicolor, curvula, mucronata, pilulifera, ericetorum, ornithopoda, frigida, capillaris, microstyla. — *Centaurea* montana, phrygia. — *Cerastium* latifolium, pedunculatum, alpinum. — *Cerinthe* aspera, glabra. — *Cherleria* sedoïdes. — *Cherofilum* sylvaticum. — *Chrysanthemum* alpinum, montanum, halleri. — *Chrysosplenium* alternifolium. — *Cineraria* alpina, aurantiaca. — *Circea* alpina. — *Cirsium* hybridum, eriophorum. — *Clavaria* thermalis. — *Colchicum* montanum. — *Cnicus* spinosissimus. — *Crocus* vernus. — *Cucubalus* bacciferus.

*Digitatis* ambigua, parviflora. — *Diplotaxis* tenuifolia. — *Draba* fladnizensis, ni-

valis, tomentosa, frigida. — *Dracocephalum* ruyschiana. — *Dryas* octopetala.

*Elymus* europœus.—*Empetrum* nigrum. —*Epilobium* alpinum, montanum, roseum, spicatum, rosmarinifolium, tetragonum.— *Epipactis* rubra, palustris, latifolia.—*Erigeron* alpinum, uniflorum. — *Erinus* alpinus. — *Eriophorum* scheuchzeri, alpinum. — *Eryngium* alpinum. — *Euphrasia* minima, alpina.

*Festuca* amethystina, halleri, alpina, vio lacea, nigrescens, scheuchzeri, varia, pumila, gigantea, sylvatica.

*Galium* rotundifolium.—*Gentiana* acaulis, purpurea, nivalis, nana, asclepiadea, lutea, punctata, bavarica, alpina, utriculosa. —*Geranium* sanguineum, phœum, lividum, sylvaticum, palustre, aconitifolium. — *Geum* montanum, reptans. — *Globularia* nudicaulis, vulgaris, cordifolia. — *Gypsophila* repens, muralis.

*Hedysarum* obscurum. — *Hieracium* albidum, alpinum, villosum, intybaceum, aureum, blattarioïdes, palustre, brevisca-

pum, angustifolium, aurantiacum, staticefolium, jacquini, sabaudum — *Hypericum* pulchrum. — *Hypophaë* rhamnoïdes.

*Impatiens* noli me tangere. — *Imperatoria* ostruthium. — *Isopyrum* thalictroïdes.

*Juncus* trifidus, jacquini, alpinus, triglumis, filiformis, arcticus.

*Laserpitium* halleri. — *Latyrus* sylvestris. — *Lichen* pubescens, scaber, rupestris, geographicus, sulphureus, falhunensis. — *Lilium* martagon. — *Lonicera* alpigena, nigra, cœrulea. — *Luzula* forschteri, lutea, maxima, nivea, spicata, spadicea. — *Lycopodium* helveticum, selago, selaginoïdes.

*Maïanthemum* bifolium. — *Malva* alcea. — *Melampyrum* sylvaticum, nemorosum, pratense. — *Melica* ciliata. — *Mœhringia* muscosa. — *Monotropa* hypopitys. — *Myagrum* paniculatum. — *Myosotis* lappula, alpina.

*Neottia* ovata, nidus-avis, cordata. — *Nepeta* cataria, nuda.

*Onobrychis* montana. — *Ophrys* monorchis, alpina, antropophora, myodes, arachnites. — *Orchis* globosa, ustulata, adoratissima, viridis, nigra, albida. — *Ornithogalum* luteum, fistulosum. — *Orobus* luteus. — *Oxalis* acetosella, stricta, corniculata. — *Oxytropis* campestris, montana.

*Papaver* alpinum. — *Paris* quadrifolia. — *Parnassia* palustris. — *Pedicularis* rostrata, verticillata, giroflexa, palustris, pennina, incarnata, tuberosa, rosea, versicolor, foliosa. — *Phaca* astragalina, alpina, australis, frigida. — *Phleum* alpinum. — *Phyteuma* hemisphericum, pauciflorum, orbiculare, corniculatum, betonicefolium, halleri. — *Pinguicula* vulgaris, alpina. — *Pinus* cembra, larix. — *Plantago* alpina, media spicis ramosis. — *Poa* alpina, aspera, distichophylla, laxa, minor. — *Polygonum* viviparum, convolvulus, bistorta, alpinum, tataricum, dumetorum. — *Polypodium* vulgare. — *Potentilla* aurea, argentea, grandiflora. — *Primula* farinosa,

auricula, viscosa. — *Pyrethrum* alpinum. — *Pyrola* uniflora, secunda, minor, rotundifolia.

*Ranunculus* glacialis, nivalis, montanus, aconitifolius, pyrœneus, parnassifolius, lanuginosus, thora. — *Rhododendron* ferrugineum.— *Ribes* alpinum.— *Rodiola* rosea. — *Rosa* alpina, glauca, rubrifolia.— *Rubus* saxatilis. — *Rumex* digynus, scutatus, alpinus, arifolius.

*Salix* herbecea, helvetica, laponum, triandra, pentandra, fragilis, serpillifolia, phylicifolia, grandifolia, myrsinites, fœtida, daphnoïdes, retusa, hastata, reticulata. — *Salvia* glutinosa. — *Saponaria* ocymoïdes.— *Satyrium* nigrum.— *Saussurea* alpina. — *Saxifraga* cotyledon, androsacea, aspera, rotundifolia, cuneïfolia, autumnalis, aizoon, bryoïdes, stellaris, cœsia, oppositifolia, muscoïdes. — *Scabiosa* alpina. — *Scleranthus* perennis. — *Scutellaria* alpina.— *Sedum* anacampseros, dasyphyllum, saxatile, villosum, atratum. — *Sempervivum* arachnoïdeum. — *Senecio* inca-

nus, uniflorus, saracenicus, doronicum. — *Sibbaldia* procumbens. — *Silene* acaulis, rupestris, quadrifida, valesia. — *Sisymbrum* tanacetifolium, pinnatifidum, strictissimum. — *Soldanella* alpina. — *Stachis* arvensis, alpina. — *Statice* armaria (*), plantaginea. — *Stellaria* cerastoïdes.

*Tamarix* germanica. — *Thesium* alpinum. — *Thlaspi* rotundifolium, montanum. — *Thymus* alpinus. — *Thypha* minima. — *Tofieldia* palustris. — *Tozzia* alpina. — *Trifolium* alpinum, cespitosum, alpestre, spadiceum, badium, saxatile. — *Tussilago* alba, alpina.

*Uvularia* amplexifolia.

*Vaccinium* uliginosum, myrtillus, vitis-ideœ. — *Valeriana* montana, tripteris, celtica, saliunca. — *Veratrum* album. — *Ve-*

(*) Cette plante croît dans les plaines du Helder, en Hollande, à 10 pieds *au-dessous* du niveau de la mer et, dans les environs de Saint-Gervais, à 9,000 pieds *au-dessus*.

*ronica* aphylla, bellidioïdes, alpina, saxatilis, fruticulosa , officinalis , urticœfolia. — *Viola* biflora , lactea , cenisia , grandiflora, etc., etc.

---

(G) *Page* 134. — Les châlets des Alpes sont, sur les hautes montagnes, de petites habitations construites dans les endroits où les troupeaux paissent, en été, les pâturages dont elles abondent. Leurs murs peu élevés ne sont, la plupart du temps , que des assemblages informes de pierres brutes sans mortier et sans ciment. Ces édifices, ou plutôt ces huttes ne renferment qu'une seule pièce carrée dont la moitié sert à retirer les bestiaux, pendant la nuit ou les orages , et l'autre à loger les bergers : une crèche , haute de deux pieds , sépare les vaches de l'espèce de cuisine où le feu est allumé contre la muraille et , le plus souvent, la fumée n'a d'autre issue que par les fentes du toit , du mur et par la porte. A côté de ces habitations, où l'on ne trouve

que ce qui est indispensable à la vie, est souvent un petit réduit exposé au nord, dans lequel est placée la laiterie. Au-dessus de l'écurie des vaches, sont quelques planches mal jointes sur lesquelles un peu de foin sert de lit aux bergers et à ceux qui viennent les visiter.

La monotonie de certains paysages est aussi rompue par les *greniers* ou *regards*, petits édifices entièrement séparés des maisons, pour être mieux à l'abri des rats et des incendies. Ils sont construits d'épais madriers de bois de sapin ou de mélèze assemblés avec beaucoup de solidité et d'exactitude et soutenus, à deux ou trois pieds au-dessus du sol, par des piliers couronnés de grandes pierres plates, afin que les rats qui grimpent le long des piliers ne puissent pas ronger le plancher et s'introduire dans l'intérieur de l'édifice. — Les habitants conservent, dans ces greniers, les grains, les provisions, et ce qu'on a de plus précieux.

(H) *Page* 153. — Principales hauteurs des environs de Saint-Gervais, en pieds, au-dessus du niveau de la mer :

Allée-Blanche, 6,030. — Anterne (châlets d'), 5,520. — *Idem* (col d'), 6,960. — *Idem* (lac d'), 6,065. — Aoste (Cité d'), 1,818. — Arbeyron (col d'), 4,680. — Argentières (aiguille d'), 12,070. — Arrache, 3,300. — Arveyron (source de l'), 3,280.

Balme (col de), 7,086. — Bellaval (Aiguille de), 10,930. — Bellevue (Pavillon de), 5,950. — Bernard (Hospice du grand Saint-), 7,580. — *Idem* (Hospice du petit-Saint), 6,250.—Bionnay (village de), 2,868. — Bionnassay (vill. de), 3,640. — Bionnassay (Aiguille de), 13,500. — Blaitière (Aiguille de), 11,350. — Bonhomme (Col du), 7,520. — Bonneville, 1,362. — Borant (châlets du Nant), 4,240. — Bosses (les) 8,300. — Branchier (Saint), 2,250. — Brézon (le), 5,658. — Buet (le), 9,700. — Chamouny (Prieuré de), 3,180. — Chapiû (le), 4,768. — Charmoz (grande aiguille de), 8,560. —

*Idem*. (petite aiguille de), 7,770. — Cluse, 1,520. — Combal (lac), 5,420. — Contamines (les), 3,072. — Cordès (châlets de), 4,340. — Courmayeur, 3,780.

Dames (plan des), 5,990. — Didier (Pré-Saint), 2,688. — Dronaz (la), 9,150. — Dru (aiguille du), 11,676.

Entrèves, 3,972.

Fenêtre (la), 8,460.— Ferret (col), 7,170. —Flaine (lac de), 4,284. — Flégère (Croix de), 6,500. — Forclaz (du Prarion), 4,590. — *Idem* (de Martigny), 4,670. — Fours (col des), 8,356.—*Idem* (cîme des), 11,838.

Géant (Col du), 10,558. — *Idem* (Aiguille du), 13,044. — Genève, 1,150. — *Gervais* (*Bains de Saint*), 1,830. — *Idem* (village de Saint), 2,430. — Glacier (hameau du), 5,472. — Golèze (col de), 6,228. — Gothard (Saint), 9,972. — Goûté (dôme du), 14,350. — *Idem* (aiguille du), 12,280. — Notre-Dame de la Gorge (chapelle de), 3,260.

Jardin (Plateau du), 8,484. — Jeoire (Saint), 1,680. — Joly (Mont), 8,208. — Jo-

rasses (pointe des), 12,800.— Jourplan (col de), 6,870. — Joux (lac de), 3,030.— Jovet (Mont), 4,950.

Lachat (Mont), 7,320. — Léchaut (glacier de), 7,000.

Martigny, 1,500. — Mégève, 3,480. — Miage (châlets du), 5,760. — Midi (aiguille du), 12,054. — Môle (le), 5,688. — Mont-Blanc (sommet du), 14,770. — Montanvert (le), 5,730.— Montmort (le), 8,760.—Montées (hameau des), 5,280. — Motet (châlets du), 5,634.

Pain de sucre (le), 8,400. — Pierre (bourg Saint), 5.000. — Plan (aiguille du), 11,268. — Platet (aiguille de), 7,680. — Pliampra (châlet), 6,366. — Pormenas (le). 6,880. — *Idem* (lac de), 5,050. — Pradon (le), 8,870. — Prarion (le), 6,270. — Prou (le), 5,838.

Remy (col Saint), 9,900.

Sales (aiguille de), 9,842. — Salève (le), 4,200.— Salvadon (le), 7,968.— Samoens, 2,080. — Seigne (col de), 7,578. — Servoz, 2,568. — Sixt (village de), 2,526.

Talèfre (glacier de), 8,005. — Taninges, 1,988.—Tanneverge (aiguille de), 7,300.— Tête-Noire (la), 7,860.—Tour (aiguille du), 10,758.—Tré-la-Tête (aiguille de), 12,800.

Valorsine, 2,660. — Varens (aiguille de), 7,330. — Vélan (Mont), 10,332. — Verte (aiguille), 12,564. — Villy (chalets de), 5,700. — Voirons (les), 4,476.—Voza (col de), 5650.

---

(I). *Page* 154. — Je suis loin de contester l'utilité des bains d'air dans certains cas et sous certaines conditions. Il semble cependant assez raisonnable de penser que les bains d'air comme des autres fluides doivent être soumis à des intermittences de durée ou d'intensité et surtout à une gradation qui accoutume peu à peu l'économie à ce genre de traitement tonique. Il doit donc y avoir imprudence réelle, et spécialement pour quelques constitutions délicates ou délabrées, à s'exposer subitement au séjour prolongé du village de Saint-Gervais. Aux Bains, au contraire, où la cascade du Bon-

nant apporte et laisse échapper un courant de l'air le plus pur et le plus sain, il est bien plus avantageux de suivre un pareil traitement, puisqu'on peut, à son gré ou suivant le besoin, diminuer ou augmenter le temps et la force de ce *bain*, en se plaçant plus ou moins près de l'endroit où la chûte du torrent lance la plus grande quantité de ce fluide.

Quant à l'eau minérale de Saint-Gervais accordée seulement aux personnes logées dans l'Établissement thermal, cela doit être ainsi : il résulterait de la marche contraire des inconvénients matériels et moraux pour tout le monde ; pour les baigneurs qui vivraient sans régime et sans conseils loin du médecin des Eaux, s'exposant, pour aller au bain et pour en sortir, aux intempéries et aux fatigues du trajet, buvant une eau altérée par la distance ou même falsifiée par la spéculation, etc. ; inconvénients moraux et matériels pour l'Établissement, parce que l'insuccès de cures mal conduites au village, tendrait à discréditer et discrédi-

terait injustement les Eaux ; parce que, par méchancheté, par amour-propre blessé, dans un intérêt de coterie ou de secte quelconque, il suffirait qu'une intrigue allât s'ourdir, s'organiser et s'agglomérer au village contre une Maison aussi utile, après tout, et plus utile au pays qu'à son propriétaire, etc., etc.

(J). *Page* 182. — Chacun de ces *ex-voto* est gravé sur une espèce de pierre calcaire jaunâtre d'un grain très-fin, ayant trois pieds et demi de hauteur, sur deux pieds quatre pouces de largeur. Le premier est ainsi conçu :

**MARTI AVG**
**PRO SALVTE**
**IA VIBI. LY FIL**
**FLAVIIVI**
**LUIBIVS VESTINVS**
**PATER**
**II VIR. IVR. DIC**
**III VIR. LOC. PP.**
**EX VOTO.**

Suivant les antiquaires, il est l'expression d'une action de grâces rendues au dieu

Mars par *L. Vibius-Vestinus* qui était alors un des *duum vir juridicando*, ou un des deux magistrats de la province, pour avoir préservé son fils *L. Vinius-Flavinius* de quelques dangers imminents. Quoique cette inscription commence par *Marti-Augusti*, il ne faut pas en conclure, comme on l'a fait, que cette action de grâces soit adressée à l'empereur Auguste, mais bien au dieu Mars-Auguste ; car les Romains, depuis le règne d'Auguste, avaient adopté l'usage de donner indistinctement cette qualification à leurs dieux et à leurs empereurs, croyant se concilier la bienveillance des premiers en leur donnant un titre qu'ils prodiguaient à leurs souverains et faire la cour aux derniers en leur accordant des honneurs qu'ils rendaient aux dieux.

Voici l'inscription du second *ex-voto* :

MARTI
AYSVGIUS AF
VOLTVATVRVS
FLAMEN VAGY
II VIR AERARI
EX VOTO.

Il est adressé au dieu Mars par *A. Isvctvs* fils de *Volvaturus*, grand-prêtre et l'un des deux trésoriers de la province.

M. Bourrit traduit ainsi ces deux inscriptions :

1°. *Marti Augusto pro salute Lucii Vibii, Lucii Filii flavini Lucius Vibius Vestimus pater Duum vir loco publico posuit ex-voto.*

2°. *Marti Aulus Isugius, Auli filius, Volvaturus flamen Augustali II. vir aerari ex-voto.*

---

(K). *Page* 183.—Les montagnes les plus hautes de la chaîne des Cordilières située au Pérou (Amérique méridionale), sont le Corazon, élevé, suivant M. de Humbold, de 14,820 pieds au-dessus de la Méditerranée; le Sangay, 18,080 p.; l'Ilinizza, 16,302 p.; le Capac-Urcu, 18,392 p.; le Cotopaxi, 17,712 p.; l'Antisanna, 17,946 p.; le Cayembé-Urcu, 18,180 p., et le Chimboraço, 20,142, c'est-à-dire 5,372 p.

de plus que le Mont-Blanc. Il faut néanmoins observer que ces montagnes prises au pied de leur cîme ne sont pas même aussi élevées que celle du Mont-Blanc qui se montre presque d'un jet au-dessus de sa base, puisque le continent de l'Amérique, situé sous l'équateur, est beaucoup plus haut que le nôtre et qu'en outre, l'élévation des pics que je viens d'énumérer commence à partir de distances considérables. D'après cela, on ne sera plus étonné si la hauteur relative du Mont-Blanc, prise de la vallée de Chamouny, l'emporte de 300 pieds sur l'élévation du Chimboraço prise de la vallée de Tapia. Il ne reste donc qu'une seule montagne, située sur l'immense plateau du Thibet, en Asie, qui soit plus haute que le Mont-Blanc; elle a 22,200 p. au-dessus de la mer et, par conséquent, 2,058 p. de plus que le Chimboraço.

---

(L). *Page* 218.—Tous les grands glaciers ont, à leur extrémité inférieure et le long de leurs bords, d'énormes amas de sable et de débris, produits des éboulements des montagnes qui les dominent. Souvent même les glaciers sont encaissés, dans toute leur longueur, par des espèces de parapets ou de retranchements composés de ces mêmes débris que les glaces latérales ont déposés sur leurs bords. Dans les glaciers qui ont été anciennement plus grands qu'ils ne le sont aujourd'hui, ces parapets dominent les glaces actuelles; dans ceux qui sont, au contraire, plus grands qu'ils n'aient encore été, ces parapets sont plus bas que la glace, et on en voit enfin où ils sont de niveau avec elle. C'est ce qu'on nomme, en Savoie, la *moraine* du glacier. Les pierres dont l'entassement forme ces parapets sont, pour la plupart, arrondies, soit que leurs angles aient été émoussés en roulant du haut des montagnes, soit que les glaces les aient brisés en les frottant et en les serrant contre leur fond ou contre

leurs bords. Mais celles qui sont demeurées à la surface de la glace, sans avoir essuyé de frottements considérables, ont conservé leurs arètes vives et tranchantes. Quant à leur nature, celles que l'on trouve sur l'extrémité supérieure des glaciers sont des mêmes genres de pierre que les montagnes qui les dominent; mais, comme les glaces les entraînent vers le bas des vallées, elles arrivent entre des montagnes dont la nature est entièrement différente de la leur.

(B. de S.)

---

(M). *Page* 239.—On a écrit : Chamouny, Chamounix, Chamony et Chamonix. — Je préfère Chamouny, parce que la consonnance en est plus douce, parce que cette orthographe est plus en rapport avec les deux principales étymologies : *Champ-mouni* (champ du meunier) et *Campus-munitus*, parce que cette terminaison en *y* est la plus usitée dans le pays: je connais en Savoie

97 noms de localités qui se terminent ainsi, tandis qu'une ou deux seulement ont la terminaison barbare de *x ;* enfin le mot *Chamouny* a été adopté par Florian et par MM. de Chateaubriand, Th. Walsh, Raoul Rochette, Al. Dumas, etc.

---

(N). *Page* 244. — « Grande est la différence entre un Anglais observé sur le continent et le même étudié à Londres. De là vient l'opinion que l'on se forme sur les défauts et les qualités du caractère britannique. Le tort en est moins à ceux qui portent les jugements qu'à ceux qui sont jugés. Les premiers prononcent d'après ce qu'ils voient ; les seconds ne se montrent pas tels qu'ils sont réellement et la forme qu'ils empruntent ne vaut pas celle qui leur est naturelle.

« Hors de son pays, un Anglais affiche la prétention d'en conserver les usages ; il les exagère de peur d'en laisser échapper

aucun des détails. Il pousse même la prévention au point de vouloir plier les usages du pays qu'il visite à ceux du sien propre. Il montre de la susceptibilité, du dédain, de la fierté, exige des égards, fait peu de frais pour se les attirer et se met à l'aise partout.

« Entre-t-il dans un salon, il salue à peine, attend pour commencer une conversation, l'introduction, inusitée ailleurs qu'en Angleterre, de ceux qui doivent être ses contradicteurs, s'offense de la moindre négligence dans les procédés dont il croit devoir être l'objet. Il faut que la foule se presse davantage encore pour donner un libre passage à lui, à sa femme, à trois ou quatre filles qui se tiennent accrochées et s'obstinent à ne point se séparer...

« ..... Il faut qu'il y ait un vice quelconque dans le caractère, dans l'organisation domestique, dans les habitudes des Anglais, car ils ne se trouvent bien nulle part : ils paraissent tourmentés par un *besoin de locomotion* qui les pousse de la ville à la

campagne, de leur pays dans celui des autres, de l'intérieur des terres sur les bords de la mer. Peu leur importe comment ils y seront, pourvu que demain ils ne soient plus où ils sont aujourd'hui. Cette variété, cette distraction que les autres peuples demandent à leur imagination, c'est dans un déplacement physique qu'ils le cherchent. Quand ils ne savent plus où aller sur la terre, ils s'enferment dans les étroites parois d'un *yacht*, et les voilà s'exposant aux inconvénients, aux dangers de la mer, voguant sans but, sans terme fixe, sans perspective de jouissances présentes, sans rien qui promette des souvenirs, sans autre plaisir que la fin de celui qu'ils prétendent goûter. » (Baron D'Haussez.)

---

(O). *Page* 256.—*Précautions de voyage:* Sans entrer dans de longs détails sur la forme, l'étoffe ou la couleur des habits plus ou moins convenables aux excursions

*

de montagnes, il est bon de ne pas oublier que, dans ces contrées, les variations atmosphériques sont extrêmement fréquentes. Il faut ôter son habit dès que la transpiration commence et le porter plié sur l'épaule ; on modère ainsi la chaleur produite par la marche et on retrouve, quand on s'arrête, le bénéfice d'un vêtement additionnel, sans en avoir eu l'inconvénient. Il est essentiel, quand on part pour les glaciers, quelle que soit la chaleur de la plaine, de se prémunir contre le froid dont on ne prévoit guère qu'on pourra être appelé à éprouver les atteintes. Pour se préserver les yeux de la réflexion, au moins fort incommode, de la lumière sur les neiges, on emploie des lunettes vertes ou bleues, ou un voile de crêpe noir.

La plus importante de toutes les précautions est une chaussure convenable. On rencontre, dans les Alpes, trois sortes de pentes difficiles : les rochers, les pentes de glace et celles de gazon — très-ras dans les sommités — qui deviennent plus glissantes

que la glace même, lorsque la semelle du soulier s'est polie, comme cela arrive toujours en les parcourant. Pour certaines courses, les forts souliers ferrés à la manière ordinaire étant insuffisants, on peut faire garnir les bords de la semelle d'une douzaine de clous *d'acier trempé* dont la queue soit à vis et dont la tête, d'environ 4 lignes 1/2 de diamètre, soit taillée en une pyramide carrée qui se trouve avoir deux pointes par l'effet d'une entaille. Cette chaussure donne au voyageur le sentiment d'une sûreté parfaite dans tous les lieux difficiles ; elle mord sur le granit comme sur l'herbe ; elle incommode peu dans la plaine et se conserve longtemps. — On peut aussi faire usage des *crampons de montagne*, soit au talon, comme le prescrit de Saussure, soit en travers, sous le pied, comme les emploient quelques montagnards. En ce cas, il faut faire attention à chaque pas, pour ne pas rester en arrière, dans des fentes, dans des végétaux rempants, etc. Il faut, de plus, bien placer son

pied avant de soulever l'autre, et d'écrire, dans ce mouvement, une espèce de cercle avec le pied, afin de ne pas s'accrocher aux courroies ou aux fers. En passant alternativement d'un sol sec à un terrain humide, les courroies peuvent se relâcher et occasionner ainsi des embarras, ou même des accidents. — Aux souliers, qui doivent unir la souplesse à la force, recouvrir le pied et s'y adapter parfaitement sans le blesser, on peut ajouter des guêtres de hauteur médiocre, en drap ou cuir doux et bien bridées sous la semelle. Elles contribuent à assurer le pas et empêchent les cailloux et la terre de s'insinuer dans la chaussure.

Le bâton ferré est tout-à-fait indispensable. Ce bâton, de bois solide et léger, doit avoir six ou sept pieds de long et une grosseur proportionnée au poids du corps et aux mains du voyageur. Sa pointe en fer doit être forte, d'une longueur de trois ou quatre pouces et solidement fixée à l'aide d'une virole. Ceux de Chamouny sont surmontés d'une corne de chamois, véritable

colifichet qu'on pourrait, ce me semble, remplacer par une petite crosse semblable, mais en fer et s'adaptant ou se retirant, à volonté, au moyen d'un pas de vis: elle serait commode et même utile en plusieurs circonstances.

Lorsqu'on doit monter longtemps, c'est un fort mauvais calcul que de vouloir presser la marche; on se fatigue, on s'essouffle, et le repos plus long qu'on espère se procurer par-là, ne profite point. Il est extrêmement avantageux d'aller très-lentement et de faire plutôt de petits pas que des grands, afin que la circulation du sang ne soit pas trop accélérée. Dans cette marche mesurée et comme cadencée, il est bon de s'arrêter de temps en temps, sans s'asseoir, et d'éviter avec grand soin de se refroidir sur les hauteurs où les vents soufflent sans cesse.

Il faut monter les pentes un peu raides en zig-zag et non perpendiculairement, éviter le soleil et la réverbération de la lumière, en choisissant, autant que possible,

la matinée, pour attaquer le revers occidental d'une montagne, et le soir pour en gravir la partie exposée à l'orient, et enfin, quand plusieurs montent ensemble des sentiers couverts de débris, il ne faut pas aller à la file les uns des autres, à cause de la chûte des fragments de pierres.

On doit être très-prudent quand on gravit les rochers et les glaciers, rester toujours à côté de son guide et suivre tous ses conseils. — On se gardera soigneusement des illusions de la vue ; la grandeur des masses trompent l'œil, les objets qui semblent voisins sont éloignés et telle sommité où l'on croit pouvoir s'élever sans peine est souvent inaccessible.

La neige trop dure est glissante, tandis que celle qui est molle est très-favorable à l'ascension, en laissant enfoncer le pied. C'est souvent le seul moyen de parvenir sur certaines hauteurs, et une semblable marche est infiniment moins fatigante que celle sur des pentes couvertes de débris roulants. La neige récemment tombée sur

les glaciers cache souvent des crevasses meurtrières ; on ne doit s'y aventurer qu'avec une grande circonspection, en suivant pas à pas son guide et en sondant la route avec le bâton ferré.

Il y a des personnes qui disent que pour bien jouir des points de vue, il faut, tandis que l'on monte, considérer tour à tour les diverses parties de la contrée et en contempler l'ensemble sur le sommet, comme si c'était un vaste panorama; d'autres trouvent l'aspect d'une belle vue de montagnes bien plus frappant, lorsqu'elle s'offre tout-à-coup dans toute sa magnificence et que l'on ne s'est point occupé des détails, avant d'arriver sur la hauteur. Ces derniers, comme le fesait remarquer Ebel, peuvent avoir raison, quand les montagnes sont peu élevées et les objets plus rapprochés ; mais, quand il est question de monter fort haut et d'observer des vues très-étendues, il vaut mieux suivre le premier avis.

Les vertiges produits par l'aspect des précipices sont extrêmement dangereux,

surtout pour certaines constitutions. B. de Saussure s'en explique ainsi, avec raison :

« On dit que, quand on passe au bord d'un précipice, il ne faut point le regarder et cela est vrai jusques à un certain point; mais voici, sur cet objet, le résultat de ma longue expérience. Avant de s'engager dans un mauvais pas, il faut commencer par contempler le précipice et s'en rassasier, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'il ait épuisé tout son effet sur l'imagination et qu'on puisse le voir avec une espèce d'indifférence. Il faut, en même temps, étudier la marche que l'on tiendra et marquer, pour ainsi dire, les pas qu'on doit faire. Ensuite, on ne pense plus au danger et l'on ne s'occupe plus que de la route que l'on s'est prescrite. Mais, si l'on ne peut pas supporter la vue du précipice et s'y habituer, il faut renoncer à son entreprise, car, quand le sentier est étroit, il est impossible de regarder où l'on met le pied, sans voir, en même temps, le précipice; et

cette vue, si elle vous prend à l'improviste, vous donne des éblouissements et peut être la cause de votre perte (*)... Les rochers du Brézon sont taillés, du côté de Bonneville, absolument à pic, à une très-grande hauteur et forment un précipice effroyable. Pour le contempler sans péril, je me couchai à plat sur le rocher et je m'avançai jusqu'à ce que ma tête débordât le précipice. C'est ainsi que l'on peut s'accoutumer à voir, sans crainte et sans tournement de tête, les abîmes les plus profonds (**). »

Du reste, il y a assez peu de mérite à exposer sa vie, pour des prouesses ridicules, et l'on ne doit s'aventurer qu'après mûres réflexions.

Quant aux aliments, il est essentiel de ne pas oublier que l'on ne trouve souvent, dans les Alpes, rien autre chose que du lait, du beurre, du fromage et, parfois, un peu de pain presque aussi dur que noir.

(*) Voyage dans les Alpes, t. VII.

(**) Id., t. II.

Or, ces mets ne vont pas à tous les estomacs et souvent aussi comme on les trouve bons, à cause de la nouveauté et de l'air vif des montagnes, on en prend plus qu'il ne convient. Il faut donc avoir soin de se munir d'avance de renseignements, à cet égard, et de porter avec soi, du pain, du vin et des viandes froides, quand on prévoit qu'on en aura besoin. Il est surtout nécessaire d'avoir du rhum ou de l'eau-de-vie que l'on mêle avec de l'eau, pour étancher sa soif. En général, cependant, l'usage des spiritueux est mauvais en voyage; il est nuisible aussi de boire à chaque instant. Mais, lorsqu'on a gravi de longues pentes et qu'on est exposé à faire des repas froids, ou même de coucher dans des endroits peu chauds, une petite bouteille de spiritueux est de rigueur. Pour ce qui concerne les bonnes eaux— et celles de l'Arve méritent bien cette qualification — on peut en boire modérément, pourvu qu'on n'arrête pas brusquement la transpiration par la cessation de la marche, par l'entrée dans une caver-

ne, par l'exposition à un vent perçant, etc.

Lorsqu'on est fatigué, des frictions d'eau-de-vie aux extrémités, et surtout aux jointures, sont une excellente chose.—En rentrant à Saint-Gervais, après une longue course, on se délasse très-facilement, au moyen d'un bain tempéré.

J'ai parlé, au commencement de cette note, des variations atmosphériques auxquelles il faut obéir et qui se renouvellent souvent. Les excursions alpines sont, en effet, celles qui produisent le plus de mécomptes ou qui exigent le plus de tact météorologique. Certains vents, certains nuages, l'ascension de ces derniers et des vapeurs, la disposition de certains brouillards, certaines cîmes se découvrant de nuages, la neige fraîche sur les hauteurs, un beau coucher du soleil, l'état de quelques animaux, la hauteur du baromètre, une foule d'autres circonstances sont de précieuses indications pour la probabilité du beau temps. La pluie ou le mauvais temps s'annoncent, au contraire, par d'au-

tres vents, par l'apparition de nuages, par des lignes ds nuages floconneux le long des montagnes, par les mouvements de certains animaux, une sensation particulière d'humidité sur les peaux sensibles, etc. Si l'on néglige de faire attention à tous ces signes et, surtout, si l'on ne suit pas les avis des habitants, on peut s'exposer à des fatigues inutiles et même risquer quelquefois sa vie sur les grandes hauteurs.

---

(P). *Page* 282.—Je m'explique. Le Gouvernement sarde permet l'entrée dans ses Etats aux journaux royalistes français, mais cette permission ne sera qu'un leurre, si elle est entourée de formalités qui soient de véritables entraves. Or, voici ce qui arrive. Vous êtes abonné à un journal royaliste, ou bien vous le recevez à titre gratuit; avant de partir de Paris pour Saint-Gervais, par exemple, vous passez au bureau de votre journal pour le faire diri-

ger temporairement vers la contrée où vous allez séjourner et où *il est permis* de le recevoir. Aucun numéro ne vous parvient cependant, et ce n'est qu'à force d'informations et par des voies indirectes, que vous apprenez ceci : ces journaux entrent en Savoie ; mais il faut s'y abonner aux bureaux de postes de ce pays, en ajoutant au prix de l'abonnement celui de 10 *centimes par numéro*, pour timbre et port, c'est-à-dire que, pour recevoir une feuille à laquelle vous êtes déjà abonné, il vous faut vous abonner une seconde fois !...

On répond — on m'a répondu — à cela : *nul n'est censé ignorer la loi*. Mais, outre que cet axiôme — contestable, du reste en certains cas — ne doit s'appliquer qu'aux nationaux et non aux étrangers, il ne peut, non plus, s'étendre aux mille détails de diverses administrations, détails établis par des statuts ou des réglements variables et, le plus souvent, sans grande publicité.

En France, où certes la publicité, Dieu merci, ne manque pas, pour instruire cha-

cun de ses devoirs ou de ses droits, si, néanmoins, le plus mince chiffon de papier était en souffrance par suite de quelque formalité omise, cette administration s'empresserait d'en donner avis immédiatement à la partie intéressée, et cela serait non-seulement une mesure d'ordre, mais aussi une bonne action, un acte d'honnêteté.

Si les postes de Savoie ne veulent pas prendre la peine d'avertir le destinataire d'un journal qu'il a à accomplir l'étrange formalité dont j'ai parlé, elles devraient, du moins, renvoyer aux bureaux français d'expédition les feuilles arrivées. Point du tout; ces feuilles s'arrêtent et demeurent dans les postes de Savoie. Eh bien! je dis que c'est-là un abus de confiance, une soustraction de dépôt, passible en bonne justice, d'un châtiment sévère. Un journal est souvent chose aussi précieuse qu'une lettre, pour celui qui est intéressé à suivre les débats des Chambres, la fluctuation des fonds publics, etc.

Ce qu'il y a de plus exorbitant, c'est

que, daus les bureaux de postes sardes, dans plusieurs au moins, on ne veut faire des abonnements que les 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre, quatre fois par an !...

Il n'y aurait rien de plus simple au monde que de remédier à un pareil vice d'organisation. En France, tous les journaux étrangers sont reçus moyennant une taxe de 4 c. par feuille. Pourquoi la Savoie n'agirait-elle pas sur le même mode, mais en n'acceptant que les journaux autorisés, en *renvoyant* les autres et en imposant sa taxe ordinaire de 10 c. par chaque feuille ?

Au nombre des journaux *permis* et *retenus* aux bureaux de Savoie, à la destination de Saint-Gervais, je citerai la *Quotidienne*, la *Mode*, le *Galignani's Messenger*, la *Gazette du Midi*, etc. Je me suis fait adresser en Savoie des exemplaires de *la France* qui ne me sont jamais parvenus ; j'ai expédié moi-même pour ce pays, *devant témoins*, des numéros de l'ancienne *Europe monarchique* qui n'ont point été reçus, etc.

Je regrette, je le déclare, d'avoir à signaler ces irrégularités, mais la vérité avant tout et, d'ailleurs, il est bon que les voyageurs qui liront ces lignes sachent à quoi s'en tenir sur les journaux qu'ils se feront adresser en Savoie.

---

(Q). *Page* 291.—Parmi les animaux qui se rencontrent aux environs de Saint-Gervais, je mentionnerai :

Dans les quadrupèdes :

Le blaireau ; le bouquetin ; le chamois ; l'écureuil; le lièvre ; la loutre; la marmotte; le muscardin ; le renard, etc.

Dans les oiseaux :

L'aigle commun ; le bec-croisé ; la caille ; le chocard des Alpes; la corneille mantelée ; id. à bec et pieds rouges ; la fauvette des Alpes ; la gélinotte ; divers grimpereaux ; la grive de vigne ; id. litorne ; le gros-bec ; le merle noir ; id. bleu ; id. à plastron ; id. d'eau ; id. de roche ; la mésange huppée et

autres ; l'ortolan de neige ; la perdrix blanche ; id. rouge ; le pinçon d'Ardennes ; le pipi des arbres ; id. spolette ; le ramier ; le rouge-queue ; le tétras ; le vanneau huppé ; id. suisse ; le vautour alimoche, etc.

---

(R). *Page* 309. — Le prix de la pension aux Bains de Saint-Gervais, pour les ***logement, nourriture*** et ***usage des eaux***, est de 8 fr. de France par jour, pour les malades, sauf légère augmention relative au choix des chambres. Il y a une seconde table pour les personnes peu aisées admises à 5 fr. par jour. — On paie 4 fr. 50 c. pour un domestique et 4 fr. pour une domestique ; 1 fr., en sus, s'ils font usage des eaux.

Ce n'est que par rare exception et pour cause constatée de maladies graves, que les malades sont autorisés à déroger à l'ordre de la Maison, en se faisant servir dans leur chambre.

On paie à part : les bains et douches de

vapeur, les bains d'eau du torrent chauffée, le massage et les linges de bains.—Il en est de même pour les honoraires du médecin.

Les repas pris par les étrangers non pensionnaires, ou visiteurs, sont payés sur le pied des autres Etablissements de ce genre, de Suisse, etc.

---



(S). *Page* 324.—L'avantage dont je parle ici ne peut être négligé par les voyageurs, surtout depuis que, grâce au pont sur l'Arve en face de Chède, ils n'ont plus besoin, après avoir visité les Bains de rétrograder pour reprendre la route de Chamouny par Saint-Martin et Passy.— L'ordonnance de police rendue sur l'ordre de S. E. le Gouverneur de la Savoie, par M. le Commandant de la province du Faucigny, porte, en effet :

« Art. 5. Le prix de la course en char à trois places, attelé de deux chevaux, de Sallanches et de Saint-Martin à Chamouny, est fixé à *dix-huit francs quatre-vingt-dix centimes*, et celui de la course à mulet à *neuf francs trente centimes*, dont moitié pour la monture et l'autre pour le guide qui l'accompagne, sans qu'il puisse être *exigé* aucune bonne-main, ni prix du retour si les voyageurs n'en profitent pas.

« Art. 6. Le prix du retour en char sera payé par les voyageurs, à raison de *quatre francs soixante centimes* par place.

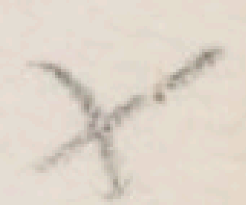
« Art. 7. Si les voyageurs désirent retenir leurs

chars, il sera payé au conducteur *neuf francs vingt centimes* par jour, durant le séjour.

« Art. 8. Quoique cette compagnie ait seule le droit d'effectuer le transport des voyageurs à Chamouny et *vice versâ*, il est cependant facultatif au propriétaire des Bains de Saint-Gervais de procurer des voitures, pour cette course, à ceux qui logeraient chez lui, moyennant le prix de *treize francs quatre-vingt centimes* pour un char à deux chevaux, à trois places, dudit Saint-Gervais à Chamouny; et, pour le retour *trois francs quarante-cinq centimes* par place. Pour un mulet et le conducteur, le prix sera de *onze fr. cinquante cent.* »

Il résulte de la comparaison des art. 5 et 8, que le voyageur allant de Genève à Chamouny a un intérêt pécuniaire à aller coucher aux Bains, même en comptant les 2 fr. de frais de transport de Saint-Martin à Saint-Gervais; intérêt pécuniaire minime, si l'on veut, mais, en voyage il est bon de régler sa dépense, sans cependant se laisser aller à la ladrerie.

L'avantage le plus réel pourtant, c'est qu'au lieu de passer des heures d'ennui dans une auberge — surtout quand le temps est mauvais — on trouve dans les salons de Saint-Gervais, les agréments de la soirée, parmi une société d'élite où l'on peut même rencontrer des connaissances et des amis.

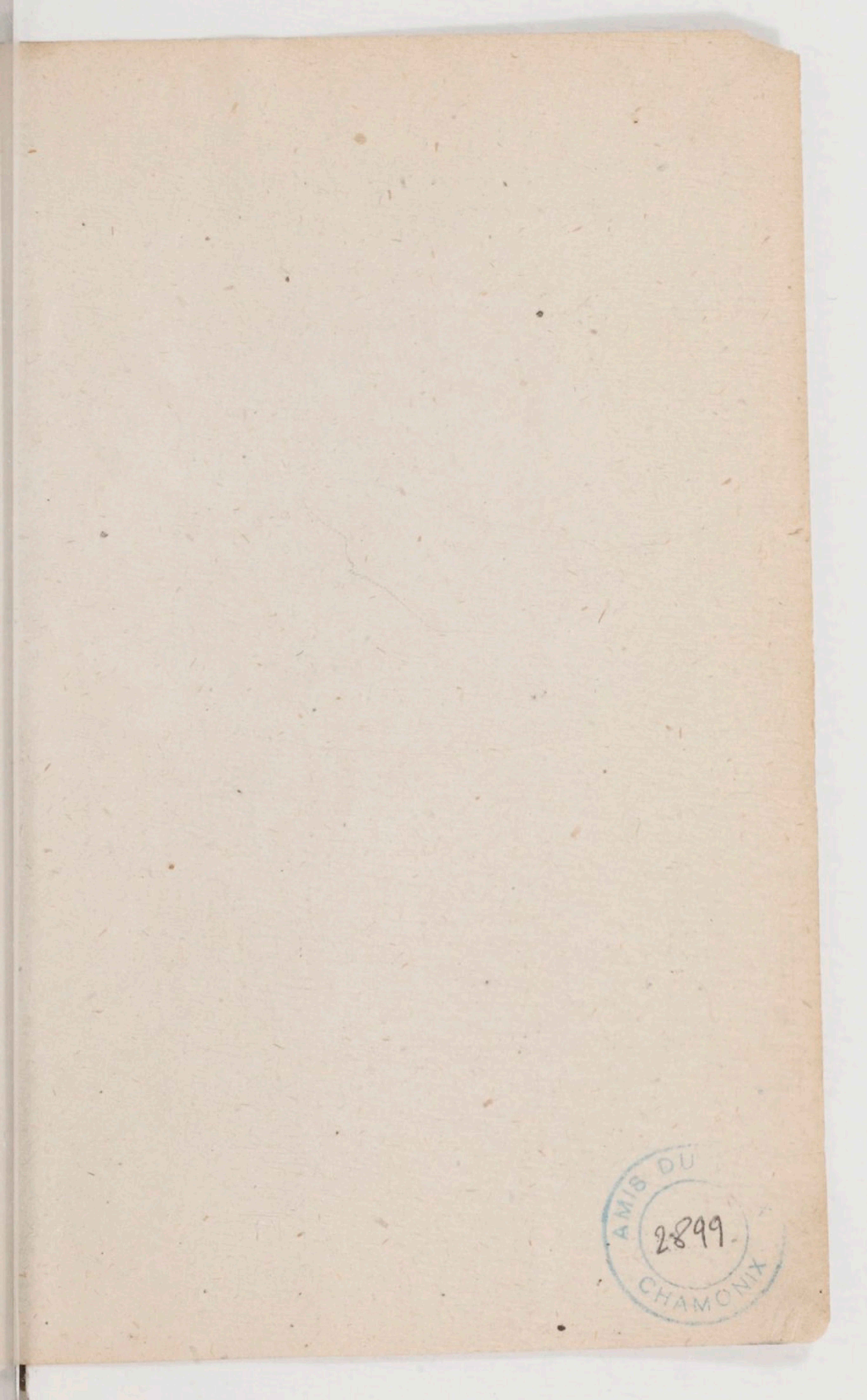


FIN.

# TABLE.



FIN DE LA TABLE.


AMIS DU
2899
CHAMONIX



